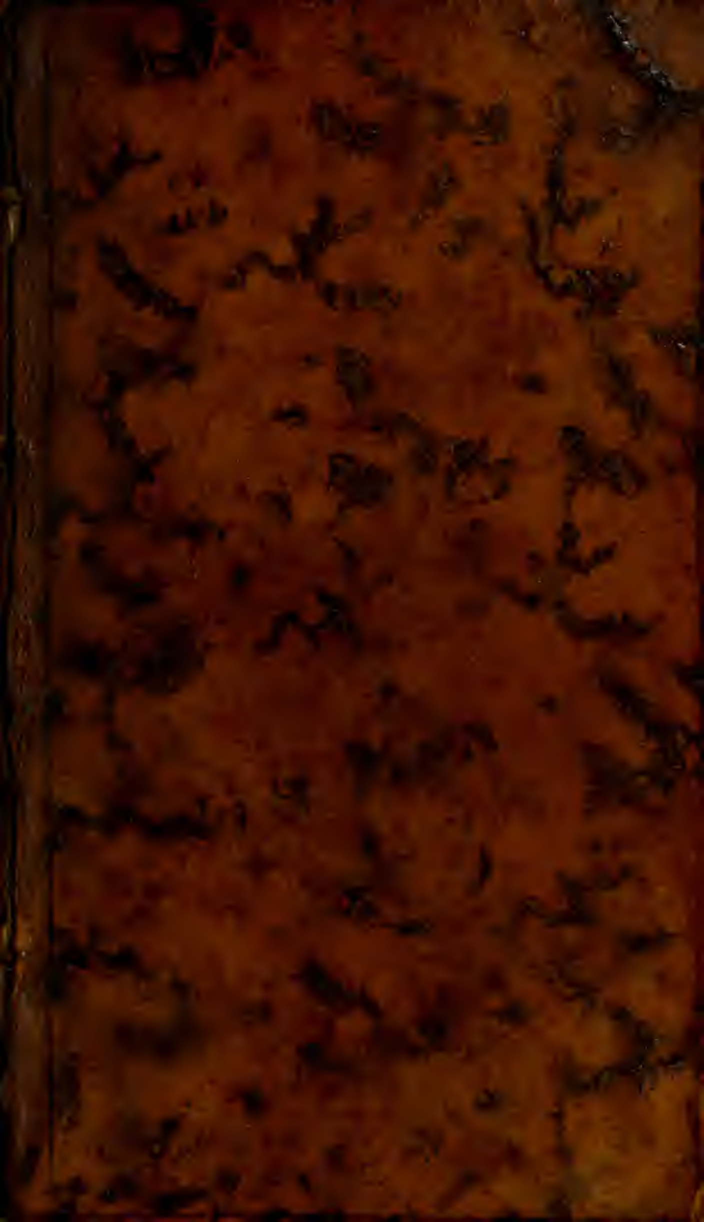
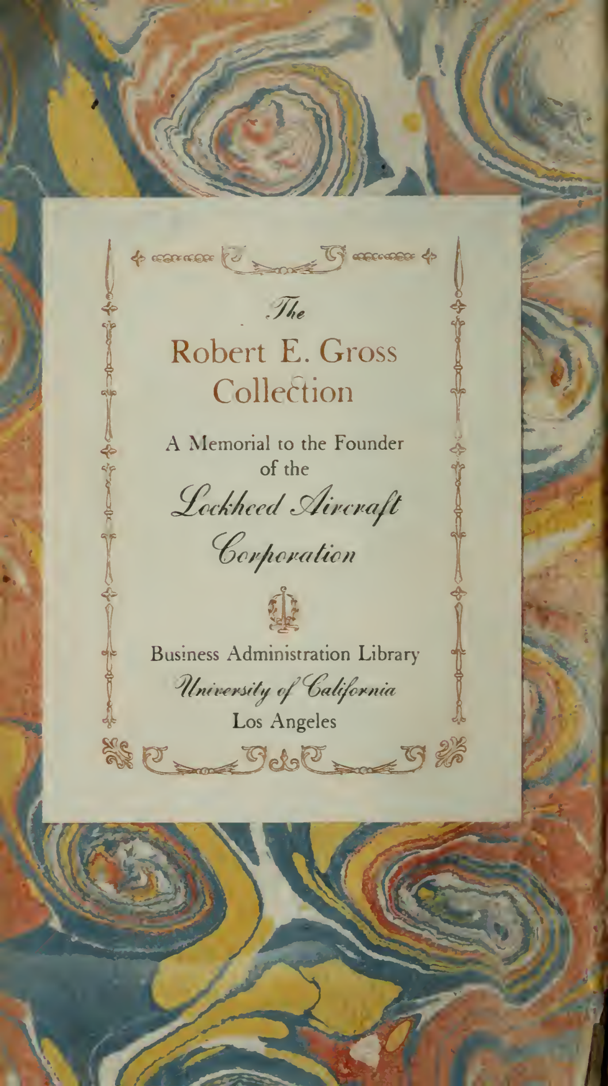






(Sainte Foix)

HISTOIRE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION
DES PEUPLES
ANCIENS ET MODERNES,

OUVRAGE divisé en deux Parties, dont la premiere contient l'Histoire politique du Commerce des Anciens ; & la seconde, l'Histoire générale du Commerce chez les Peuples modernes.

PREMIERE PARTIE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

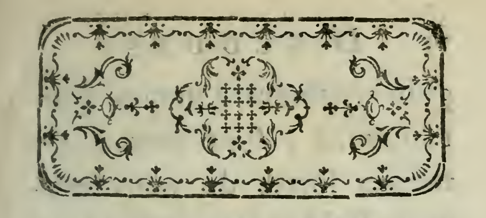
Et se trouve à PARIS,

Chez
- DESAINT & SAILLANT, ru[illegible]n de Beauvais.
- DURAND, rue du Foin.
- VINCENT, rue S. Severin.
- DUCHESNE, rue S. Jacques.

M DCC LVIII.

AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES.

LES deux Volumes de l'Histoire du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes que nous donnons aujourd'hui, renferment la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous mettrons incessamment sous presse la seconde Partie qui formera quatre Volumes, & nous espérons pouvoir les donner au Public au mois de Décembre prochain.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

En vain quelques Auteurs modernes, plus entêtés de leurs opinions, qu'inſtruits dans l'adminiſtration des affaires, ont prétendu que l'Hiſtoire étoit un Juge incompétent en matiere de Politique ; que le récit des événemens éloignés étoit inutile pour les ſiécles préſens. Ils n'ont pas ſenti que les différentes ſortes de

gouvernemens connues dans l'antiquité, ſont encore les mêmes ſortes de gouvernemens établies aujourd'hui; que les maximes générales ſur leſquelles ces divers gouvernemens ſont fondés, ſubſiſtent toujours; que les différences qui réſultent du génie des peuples, & des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent, n'entraînent que des modifications de ces principes, & qu'elles ne peuvent en détruire le fond. En effet, l'Hiſtoire dont je me fais une étude particuliere depuis longtemps, me montre dans tous les ſiécles, & chez tous les

peuples anciens & modernes, ou la Démocratie, ou l'Aristocratie, ou la Monarchie, ou le Despotisme doux, ou le Despotisme outré, ou enfin quelqu'un des mixtes. Je vois que tous les Etats qui ont passé d'une forme de gouvernement à une autre forme, ont parcouru le même cercle d'événemens, & qu'ils ont passé à-peu-près par les mêmes dégrés. Il y a plus; je vois qu'il n'est point aujourd'hui de Nation dont on ne pût trouver la ressemblance dans celles de l'antiquité : il ne s'agiroit pour cela que de faire quelques déplacemens,

& de s'attacher moins à la forme des événemens qu'aux ſources dont ils jailliſſent.

On ne peut donc révoquer en doute que l'Hiſtoire ne ſoit le meilleur maître, & j'oſe dire le ſeul pour ceux qui veulent s'inſtruire, ſoit dans le grand art de gouverner, ſoit dans ce qui y eſt relatif. L'ignorance & la mauvaiſe foi peuvent ſeules s'obſtiner contre cette vérité. Qu'on liſe Diodore de Sicile, Polybe, Ciceron, Grotius, Puffendorf, Boſſuet, Fenelon, & tous les Auteurs qui, par les places qu'ils ont occupées, par leur naiſſance, ou par

leurs recherches, ont été à portée de conſidérer de plus près les reſſotts de l'adminiſtration générale, tous parlent de l'Hiſtoire comme de l'inſtruction la plus certaine, que ceux qui ſont deſtinés à gouverner, puiſſent recevoir. Cette étude peut donc être regardée comme étant d'une utilité généralement reconnue ; & des ſarcaſmes, toujours déplacés en matiere de raiſonnement, ne doivent pas empêcher qu'on n'examine & qu'on ne juge d'après l'expérience qu'elle nous donne, les nouvelles opinions & les ouvrages qui paroiſſent ſur

la Politique. Un ſeul trait va confondre ceux qui par amour propre, ou par l'intérêt particulier qu'ils ont aux innovations qu'ils propoſent, cherchent à écarter les lumieres de l'Hiſtoire qui les éclaireroient de trop près. Les Grecs prirent leurs loix chez les anciens Egyptiens, les Romains adopterent la plus grande partie de celles des Grecs, nous avons pris celles des Romains. L'origine des loix que nous ſuivons aujourd'hui remonte donc juſqu'aux anciens Egyptiens ; cependant nous en ſommes ſéparés par un intervalle de pluſieurs milliers

d'années. Eſt-il poſſible que nous ayons avec eux quelque analogie ? C'eſt ce qu'il ne ſeroit pas difficile de prouver, & ce que l'on pourra voir dans le cours de cet ouvrage. La connoiſſance de ces peuples, celle des événemens qui forment leur Hiſtoire, des partis qu'ils ont pris dans les diverſes circonſtances, des ſuites qu'ont eues les révolutions qu'ils ont éprouvées ; l'étude des cauſes qui en ont déterminé les bons ou les mauvais ſuccès, peuvent donc ètre utiles à un peuple qui a adopté la plus grande partie de leurs loix, & dont le gou-

vernement avoit à-peu-près les mêmes principes pour baſe dans ſon ancienne inſtitution, ſi l'on ne conſidere que les principes généraux.

Cependant il faut convenir que l'Hiſtoire, telle qu'elle a été traitée juſqu'à préſent, ne peut fournir qu'une inſtruction médiocre. Nous avons beaucoup d'Hiſtoires particulieres, & un aſſez grand nombre d'Hiſtoires univerſelles; mais dans les unes & dans les autres, on s'eſt attaché ou à établir des points de chronologie, ou à la recherche de perſonnages inconnus, & ſur leſquels on ne peut jamais

avoir que des connoiſſances conjecturales, c'eſt-à-dire, très-hazardées, ou enfin à embellir les régnes ou les actions de certains hommes, que les Hiſtoriens contemporains ſemblent avoir pris en affection, quelquefois par intérêt, quelquefois par caprice, & ſouvent ſans qu'on en puiſſe deviner d'autre motif, que celui de briller eux-mèmes; plutôt que de s'attacher à faire connoître les peuples par l'examen de toutes les parties de leur gouvernement, examen, qui peut ſeul repandre de la clarté ſur les faits, & les rendre également

intéreſſans & inſtructifs. Par exemple, ſi je lis la guerre du Peloponeſe, où toute la Gréce ſe partagea entre Sparte & Athenes, qui ſe diſputoient la gloire de préſider aux Jeux Olympiques, & ſi je ſuis inſtruit par des lectures précédentes, de l'état des forces, tant de terre que de mer, des peuples principaux de cette contrée; ſi je n'ignore pas quels ſont leurs intérêts reſpectifs; ſi je connois leurs mœurs, leur religion, leurs uſages; ſi je ſçais l'état de leurs finances; enfin ſi rien de tout ce qui les concerne ne m'eſt échappé, alors

non ſeulement le récit des faits me plaît & m'intéreſſe bien davantage ; mais je puis en tirer bien plus de fruit que ſi j'ignorois toutes ces choſes, parce que ſans ces connoiſſances il m'eſt impoſſible de bien juger des opérations politiques, militaires, &c. dont alors je ne vois que l'effet, ſans en voir ni le principe ni la conduite.

Un Etat, quelle que ſoit la nature de ſon gouvernement, eſt fondé ſur un ſyſtême de légiſlation, & ſur cinq autres ſyſtêmes. Syſtême de police générale, ſyſtême militaire, ſyſtême politique, ſyſ-

tême de finance, & ſyſtême de commerce.

Le ſyſtême de police générale d'un peuple comprend ſes mœurs, ſes uſages, ſes préjugés, &c. qui dévoilent ſon génie particulier, & leurs révolutions; car il arrive des révolutions dans la morale, dans les préjugés & dans les uſages d'un peuple, ainſi que dans ſon gouvernement; ces deux eſpéces de révolutions ſont aſſez liées, & s'entraînent réciproquement pour l'ordinaire.

Le ſyſtême militaire comprend tout ce qui eſt relatif à la guerre ſur terre & ſur

mer ; on y voit non ſeulement le nombre des troupes, ce qui les compoſe, la maniere de les lever, leur diſcipline, leurs armes, leur paye, leur habillement, leurs vivres, les arſenaux, les magaſins, les places de guerre, les vaiſſeaux, les agrès, les ports de mer, les bois de conſtruction, les précautions que l'on prend pour en avoir toujours, tant ſur pied, que prêts à être employés, &c. Mais on y voit auſſi le dégré de faveur & de conſidération que le gouvernement accorde aux militaires, & les ſoins qu'il prend pour avoir des

troupes, des officiers, des généraux, ou ſa négligence à cet égard ; enfin on y voit les progrès de ce peuple dans la ſcience de la guerre, ſa force ou ſa foibleſſe.

Le ſyſtême politique ſe diviſe en deux branches, dont la premiere a pour objet l'adminiſtration intérieure ; la ſeconde renferme les intérêts de la Nation, relativement à la ſituation préſente de celles qui l'environnent, les diverſes combinaiſons qui préparent & amenent les événemens favorables, ou qui parent à ceux qui feroient déſavantageux, les moyens de négo-

ciation, le ſoin de former des négociateurs également inſtruits de ce qui convient à leur patrie, & de ce qui convient à tous les autres peuples avec leſquels elle eſt en relation; car un Général peut ne connoître qu'un pays, & on peut ne l'envoyer faire la guerre que dans une partie; mais pour qu'un négociateur ſerve utilement ſa patrie dans quelque Cour que ce ſoit, il faut qu'il ſoit en état de négocier également dans toutes les Cours, par les rapports que toutes les Cours ont entre elles. Enfin de ces deux parties du ſyſtême politique,

l'une doit s'occuper continuellement du ſoin d'augmenter la gloire & la puiſſance de l'Etat, ou du moins du ſoin de les conſerver. Elle doit paroître menacer ſans ceſſe, & ne reſpirer que la guerre par la vigilance & l'action qu'elle entretient continuellement ; tandis que la ſeconde, avec les mêmes objets d'aggrandiſſement ou de conſervation, ſemble ne tendre au contraire qu'à la conciliation générale. Cependant loin de ſe refuſer à la guerre, c'eſt elle qui la décide preſque toujours ; mais ce n'eſt qu'au moment où ſa partie

eſt liée de maniere, que tout annonce d'heureux ſuccès. Alors la Politique extérieure change tout-à-coup, elle ne ſemble plus s'occuper que du ſoin de ramener la paix, & d'éteindre le feu qu'elle-même vient d'allumer ; mais elle l'attiſe en ſecret, s'il eſt convenable à ſes intérêts de l'entretenir. Quelquefois elle fait éclore une guerre entre deux ou pluſieurs peuples, par ſes menées & ſes intrigues, à laquelle elle paroît n'avoir aucune part, & ne prendre aucun intérêt, pour uſer l'une contre l'autre, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, une ou deux

Puiſſances qui s'élevent trop à ſon gré, & dont elle veut retarder les progrès, ou pour s'arroger la ſupériorité ſur ſes voiſins, en ſe rendant l'arbitre de leurs différends. Il eſt aiſé de ſentir par ce que je viens de dire, que le ſyſtême politique eſt ſujet à des révolutions utiles ou pernicieuſes pour l'Etat, ſelon le dégré d'habileté, de prévoyance, d'attention de ceux qui gouvernent, & de ceux que le gouvernement employe; mais il eſt aiſé de ſentir en même temps, qu'il eſt des principes généraux ſur cette ſcience, & que ceux qui ſça-

vent les modifier avec l'intelligence & la capacité néceſſaires, s'emparent, pour ainſi dire, des événemens, les maîtriſent, & diſpenſent autour d'eux les révolutions à leur gré.

Le ſyſtême de finance comprend non ſeulement les différentes ſortes d'impôts, leur quantité & qualité, la maniere de les lever, le choix des moyens & celui des gens chargés de cette manutention, la répartition générale ſur ceux qui doivent les payer, les changes, le taux des monnoies, celui de l'argent, &c. Mais auſſi le dégré ſuffiſant de

matieres d'or & d'argent, leur circulation, le maintien de la confiance dans les crédits néceſſaires, ainſi que dans les papiers publics, & la diſpenſation, l'œconomie, l'application des revenus de l'Etat ou du Prince, en donnant à chaque partie les ſommes néceſſaires, & ſe réſervant ſur le total un ſurabondant, qui, ſans être renfermé dans des coffres, ſoit cependant toujours prêt à être employé dans les cas imprévus & urgens.

Le ſyſtême de commerce conſiſte dans une balance du commerce intérieur avec celui

lui de l'extérieur, juſte, raiſonnée, conſéquente à la ſituation du pays, à ſon étendue, aux productions du ſol, à la forme du Gouvernement, au génie de la Nation, & relative aux autres Puiſſances; & ce ſyſtême conſiſte dans la ſtabilité de cette balance, qui empêche également le trop ou le trop peu d'exportation, tant en denrées qu'en eſpéces, qui produiroient à la fin le même effet par des moyens contraires. Enfin il conſiſte dans le ſoin de porter inſenſiblement cette partie du Gouvernement juſqu'au point où elle peut aller ſans danger

pour l'Etat, & non au-delà. Ce ſyſtême, ainſi que les précédens, a ſes révolutions, il eſt inutile de s'arrêter à les diſcuter ; mais lorſqu'il eſt établi ſur les vrais principes, les révolutions même qu'il éprouve, tournent toujours au bien de l'Etat, pourvu que le Gouvernement conſerve la modération néceſſaire, & qu'il ne veuille pas toujours tout ce qu'il peut ; car il eſt dans les Etats, comme parmi les hommes, des félicités, des fortunes que l'inſtant amene, & que l'inſtant fait diſparoître : l'obſcurité redouble, lorſque l'éclair eſt paſſé.

Ces cinq ſyſtêmes ont entr'eux une relation, une liaiſon ſi intime, que les défauts de l'un ne peuvent guéres manquer d'influer ſur les autres. On ſent aiſément combien la police générale tient à l'adminiſtration intérieure, combien le militaire & le politique ſont dépendans l'un de l'autre, combien ils tiennent à celui de finance, combien celui de finance tient à tous les autres; enfin combien celui du commerce influe, & ſur les finances, & ſur l'adminiſtrarion, & ſur la politique, &c.

Mais tous ces ſyſtêmes

touchent à celui de la légiſlation, comme on voit toutes les lignes tirées dans un cercle, qui prolongées, aboutiſſent à la circonférence, ou la coupent. La légiſlation eſt à l'Etat, & aux ſyſtêmes ſur leſquels il eſt régi, ce que l'atmoſphere eſt à la planette qu'elle embraſſe, qu'elle preſſe de tous les côtés, & ſur tous les points.

Il eſt des loix fondamentales, & des loix paſſageres ; les loix paſſageres n'appartiennent à la légiſlation, que par le rapport direct & immédiat, qu'elle doit avoir néceſſairement avec tout ce qui

ſe paſſe dans l'Etat. Nées, pour ainſi dire, de quelqu'un des autres ſyſtêmes, ce ne ſont point ces loix qui conſtituent l'eſſence de celui de légiſlation; mais ce ſont les loix fondamentales, qui par conſéquent, ne peuvent éprouver aucune variation, aucun changement, aucune modification différente, ſans qu'il n'en réſulte une ſecouſſe violente dans le Gouvernement. Déroger à une loi, en tout ou en partie, c'eſt lui porter un coup bien dangereux : une ſeconde dérogeance eſt un coup mortel. On la néglige d'abord, bientôt on la mé-

prise : heureux si l'on pouvoit l'oublier, il en seroit plus facile de la rétablir ; car il en coûte plus pour remettre en vigueur une loi demeurée quelque tems sans effet, que pour en faire adopter une nouvelle.

D'après cette esquisse légere de toutes les parties principales qui composent un Gouvernement de telle nature qu'il puisse être, il est aisé de juger que l'unique méthode de traiter l'Histoire de maniere à la faire bien connoître, & à lui donner toute l'utilité qu'on en peut recueillir, seroit de détailler

chacune de ces parties, avant de ſonger à les raſſembler toutes dans le même point ; autrement, il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait toujours de la confuſion, & une obſcurité à travers laquelle il eſt bien difficile de démêler des objets, qui ſe ſuivent rapidement ; ainſi que les nœuds divers qui les aſſemblent. Alors ces objets, dont les liens qui les enchaînent reſtent inconnus, paroiſſent ſans ordre, ſans ſuite, iſolés, pour ainſi dire, & ne ſemblent plus être que l'ouvrage du hazard, tandis qu'ils ſont celui de la combinaiſon des er-

reurs, ou de la justesse du Gouvernement.

Il faudroit donc, avant de donner l'Histoire générale d'un peuple, donner celle de sa législation, de sa politique, de son militaire, de ses finances, de son commerce; & l'on pourroit faire pour l'Histoire universelle ce que je propose pour un peuple particulier. L'Histoire a toujours paru à ceux qui ont voulu l'approfondir, d'une étude aussi difficile qu'elle paroît aisée à ceux qui ne veulent en avoir qu'une idée générale; mais cette difficulté ne provenoit que du défaut

dans la méthode de s'inſtruire. Pour avoir voulu tout donner à la fois, on n'a guéres donné que des ouvrages imparfaits, peu inſtructifs, & par conſéquent inutiles. Nous en ſommes encore à déterminer des points de chronologie ; n'eſt-ce pas en être encore aux élémens de cette ſcience, & ne nous y ſommes-nous pas arrêtés trop long-temps ? Peut-être devrions-nous maintenant prendre l'eſſor, & nous ſervir des connoiſſances acquiſes, & même des conjectures, en n'adoptant que les plus vraiſemblables, pour arriver à

des objets véritablement intéressans ; car l'ambition de quiconque se consacre à l'étude, doit être moins d'acquérir la réputation de sçavant, qualité brillante, mais souvent stérile, que de se rendre utile à sa patrie & à l'humanité en général. C'est-là que réside vraiment le mérite d'un Auteur, d'où résulte la célébrité ou la gloire, selon la nature des objets auxquels il s'applique.

Peut-être trouvera-t-on au premier coup d'œil, la méthode que je propose, longue, & sujette à des répétitions immenses. J'avoue qu'elle

peut paroître telle, à qui ne veut sçavoir de l'Hiſtoire, que les faits principaux. Mais ne sçavoir que des faits, c'eſt encore un coup être peu inſtruit, & pour cela il ne faut que de la mémoire : en connoître les cauſes, en voir les effets, c'eſt la véritable ſcience pour laquelle il faut du jugement. Alors on ſentira qu'il eſt bien plus court de détailler une fois toutes les parties d'un gouvernement, avant d'en conſidérer le tableau général, que d'être obligé de faire cette étude, pour ainſi dire, à chaque fait ; & que cette maniere de traiter l'Hiſ-

toire eſt la moins ſujette aux répétitions, quoique de certains faits ſoient dans le cas d'être examinés ſix fois pour chaque peuple ; mais comme on les voit toujours ſous des aſpects différens, alors ils paroiſſent auſſi toujours nouveaux, & ce ne ſont plus des répétitions. D'ailleurs que l'on conſidere la quantité d'Hiſtoires générales & particulieres, de Mémoires, d'Abrégés, d'Extraits, d'Anecdotes, de Lettres, de Commentaires que nous avons, ſans avoir ſur aucun peuple ancien ou moderne, une Hiſtoire qui puiſſe diſpenſer ce-

lui qui veut s'inſtruire à fond, de lire une infinité de volumes. Enfin la méthode que je propoſe pour apprendre l'Hiſtoire, étant la véritable route qu'il faut ſuivre, elle eſt néceſſairement la plus courte ; car je ne connois pas de plus court chemin que le ſentier de la vérité.

J'avouerai que plus occupé des progrès que je pouvois faire dans la ſcience de la guerre, que des moyens de completter l'Hiſtoire & d'en perfectionner l'étude, je n'ai point eu cet objet en vue, en commençant mon Hiſtoire générale des guerres. Mais il

arrive dans toutes les ſciences ce qui arrive ſouvent dans la chymie ; en marchant à une opération par une ſuite de procédés, on découvre ſur la route une infinité de vérités plus ou moins utiles, toujours intéreſſantes, puiſque ce ſont des vérités. Les obſtacles qui ſe préſentoient & que je trouve encore, m'apprennent que pour bien faire l'Hiſtoire d'une nation, il faut bien connoître ſon gouvernement ; & que pour le bien connoître, il faut en conſidérer ſéparément & attentivement les principales parties. Cette opinion que j'ai

depuis long-temps, & dans laquelle je me confirme tous les jours, n'a fait que m'encourager à continuer les travaux que j'ai commencés, persuadé que si l'on n'en peut retirer qu'un fruit médiocre pour l'instruction sur la guerre, du moins ils pourront servir à une connoissance plus exacte de l'Histoire.

M. le président de Montesquieu nous a laissé dans l'Esprit des Loix, l'ouvrage le plus précieux sur la législation. Ce grand homme a fait pour la science du gouvernement ce que je propose pour celle de l'Histoire. Avec

un eſprit aſſez perçant & aſſez robuſte, ſi l'on peut parler ainſi, pour s'en tenir au ſimple raiſonnement, il n'a point cherché à étayer continuellement ſes idées par une ſuite de faits ; il n'a montré que les combinaiſons des gouvernemens, ſans en montrer le produit, ou du moins il ne l'a fait que rarement ; & lorſqu'il parle de l'Hiſtoire, il n'y prend que ce qui lui eſt néceſſaire pour l'inſtant même. C'eſt l'aigle qui fend la nüe, en volant droit au ſoleil. Si ce grand homme eût pu appercevoir au-deſſous de lui, la foule d'eſprits ſubalternes

qui le perdoient de vue, & s'il avoit pu craindre de n'en être pas entendu, peut-être feroit-il defcendu dans des détails hiftoriques, pour fe fauver du reproche d'obfcurité qui lui a été fait, quoique mal fondé, & de celui de donner d'un ton dogmatique des principes qu'on peut regarder comme des problêmes, fans en donner la démonftration, reproche qui n'eft pas plus folide. Peut-être, & je le crois, eût-il joint au raifonnement, les preuves de ce raifonnement, par une Hiftoire fuivie, s'il eût écrit dans un de ces Etats, où il eft impor-

tant pour l'Etat même, que tous les citoyens ſoient également inſtruits dans toutes les parties du gouvernement; où il faut, pour ainſi dire, que tout citoyen, quel qu'il ſoit, ait les talens, les connoiſſances, l'habileté & le déſintéreſſement d'un miniſtre, du moment qu'il a la voix délibérative; mais s'il ne l'a pas fait, il a laiſſé tout ce qu'il falloit pour le faire: il ne faut que coudre ſes principes & ſes raiſonnemens à l'Hiſtoire; alors on aura un corps complet & admirable ſur la légiſlation générale; & ce qu'il dit ſur les autres parties du

gouvernement dont il a été obligé de parler, par la relation immédiate qu'elles ont à la légiſlation, ſera toujours d'une grande utilité pour qui voudra contribuer à la connoiſſance de l'Hiſtoire univerſelle, par le détail de quelques-unes de ſes parties.

Occupé depuis long-temps de l'Hiſtoire générale des guerres, je ne m'attendois pas à embraſſer une ſeconde branche, ou du moins en ſuppoſant que j'euſſe le deſſein de traiter l'Hiſtoire dans ſes principales parties, chacune ſéparément, celle du commerce ne paroiſſoit pas devoir mar-

cher la premiere dans le plan que je me ſerois fait. Mais l'importance qu'on attache aujourd'hui à cette partie, au point de chercher peut-être à la rendre prédominante dans l'adminiſtration générale, m'a déterminé à donner d'abord quelques réflexions, ſur le danger qu'il pourroit y avoir d'attirer dans le commerce, celui des ordres du royaume, auquel il me paroiſſoit le moins convenir, & que j'ai toujours regardé comme étant deſtiné par état à la profeſſion des armes. En vain l'auteur de la Nobleſſe commerçante dans ce qu'il appelle le dé-

veloppement & la définition de ſon ſyſtême, qui peut-être n'eſt qu'une opinion, a-t-il tronqué quelques-uns des raiſonnemens que je lui avois oppoſés, en les ſéparant de ce qui les précede ou les ſuit, pour les combattre avec plus d'avantage. En vain a-t-il éludé ceux auxquels il lui a paru trop difficile de répondre. En vain a-t-il voulu ridiculiſer ceux qu'il ne pouvoit ni éluder ni détruire, en qualifiant de prophéties, l'expoſé ſimple & naïf des conſéquences funeſtes, qui me paroiſſoient réſulter de ce qu'il propoſoit ; ſans ſonger que le

ridicule peut être considéré comme une masse susceptible d'attraction, qui ne tombe que sur l'objet qui l'attire. C'est en vain qu'il a développé toute son adresse dans le développement d'une idée, qui peut-être n'en avoit pas besoin. ; j'avoue qu'il ne m'a point ramené, & je persiste encore dans mon erreur, si c'en est une. Mais sans avoir aucunement pour objet, de traiter une question particuliere, que je crois suffisamment approfondie, le commerce est devenu trop essentiel pour nous, il a un rapport trop intime avec toutes les opéra-

tions du gouvernement, pour ne pas examiner 1° juſqu'à quel point il peut nous être utile, & ſi nous devons le reſtreindre ou le maintenir dans le point auquel nous l'avons porté & l'y fixer, ou ſi nous devons l'étendre encore davantage pour l'intérêt de la nation. 2°. Quels ſont les objets de commerce qui peuvent nous être les plus avantageux, & s'il n'en eſt pas quelques-uns que nous duſſions abandonner, & de nouveaux que nous pourrions ſaiſir. L'Hiſtoire m'a paru le ſeul moyen d'acquérir l'expérience néceſſaire, pour s'aſ-

ſurer de la bonté de cet examen ; & quoique dans le ſiécle préſent, la Métaphyſique ait pris un tel empire ſur les eſprits, qu'on veuille toujours y ramener les objets qui ſemblent être le moins de ſon reſſort, j'ai cru qu'une Hiſtoire du commerce & de la navigation pourroit être regardée comme de quelque utilité, & je me ſuis livré à cette entrepriſe avec tout le zéle du Patriotiſme dont je fais profeſſion, ſans négliger cependant l'Hiſtoire des guerres, qui ſera toujours ma principale étude.

L'Hiſtoire du commerce

&

& de la navigation ſe diviſe naturellement en deux parties, dont la premiere comprend les peuples anciens, ou les Etats qui n'exiſtent plus ; & la ſeconde, les peuples modernes, ou les Etats que nous voyons aujourd'hui; mais comme de ces deux parties la premiere ne peut nous intéreſſer que par les exemples qu'elle nous fournit, j'en ai fait deux ouvrages, pour ainſi dire, ſéparés. Dans le premier, je paſſe en revue les peuples anciens qui ont joué le plus grand rôle dans le monde politique d'alors, & ſur-tout ceux, qui ſe ſont

adonnés au commerce. Je considere quelle a été la forme du gouvernement de chacun en particulier, & ses vicissitudes ; le plus ou le moins d'inclination & d'aptitude de ce peuple pour le commerce; jusqu'à quel point le commerce y a été favorisé par le gouvernement ; & quelles en ont été les suites. Enfin je considere l'état de puissance du peuple qui est devenu commerçant, avant qu'il s'abandonnât au commerce, à moins qu'on ne sache rien de lui avant cett e époque, comme il en est des Phéniciens, & l'état de puissance

de ce peuple depuis qu'il s'eſt livré au commerce, juſqu'au moment où il a été ſoumis, ou du moins auquel il paroît s'éclipſer. Enfin j'examine ſa conduite politique, ſes principales révolutions, leurs cauſes, celles de la décadence de cet Etat, & quelles ont été à ſon égard les influences du commerce.

J'ai cru devoir intituler Hiſtoire politique, la premiere partie de cet ouvrage, dans laquelle il m'a paru inutile de rechercher avec ſoin quelles étoient les branches de commerce que chaque peuple avoit embraſſées, & d'en-

trer là-deſſus dans un détail fort érudit, & peu néceſſaire à l'intérêt de ma nation, pour lequel je travaille bien plus que pour celui de la littérature : je préfere le titre de citoyen à celui de ſavant, que je ſuis bien éloigné de mériter, & je ne dois qu'à mon amour pour la patrie, l'amour que j'ai pour les lettres.

Dans la ſeconde partie, que l'on peut regarder véritablement comme une Hiſtoire générale du commerce, on voit paroître tous les peuples, à meſure que le commerce s'établit chez eux ; on voit les diverſes branches

qu'ils ont embrassées chacun en particulier, les produits ou les pertes qui en ont résulté, les moyens qui ont été pris, ou pour le conserver, ou pour l'augmenter, par les différens gouvernemens. On voit comment l'esprit de commerce, est devenu l'esprit général chez les peuples les plus puissans de l'Europe; & les diverses révolutions que ces peuples ont éprouvées. Enfin après une récapitulation sommaire de tous les peuples, que l'on a passé en revue dans le cours de cet ouvrage, on trouve des réflexions, dans lesquelles on considere les diffé-

rentes natures de gouvernement ; on diſtingue les différentes ſortes de puiſſance ; on montre les influences du commerce ſur les Etats ; on fait voir quel eſt le commerce véritablement utile d'une nation, relativement à ſon dégré de puiſſance ; quels ſont les peuples qui peuvent devenir entiérement commerçans, & qui peuvent ſe livrer indifféremment à toute eſpéce de commerce ; on examine ſi la France eſt de ce nombre ; & après avoir conſidéré ſa poſition actuelle, après avoir peſé les avantages & les inconvéniens d'un com-

merce de luxe très-étendu, on examine jusqu'à quel point il convient de l'étendre, non seulement par rapport à ses intérêts particuliers, mais aussi par rapport à ses intérêts politiques, c'est-à-dire, aux intérêts des Puissances qui l'environnent, & qui doivent nécessairement entrer pour quelque chose dans la balance. Ces réfléxions sont appuyées sur les faits que l'on a vus dans l'Histoire qui les précéde; des exemples uniformes, & souvent répétés, forment des preuves auxquelles il est difficile de se

refuſer, ſur-tout lorſque le raiſonnement ne les contredit pas.

Au reſte ma patrie ſera mon juge; mon zéle & la pureté de mes intentions me répondent de ſon indulgence, ſi je ſuis dans l'erreur: ſi mes idées au contraire lui paroiſſent mériter d'être adoptées & ſuivies, que la puiſſance de l'Etat s'affermiſſe; que tous ſes membres concourent également au maintien de la monarchie & des loix ſur leſquelles elle eſt fondée; que la nobleſſe du royaume conſerve les ſentimens dont

elle a été animée jusqu'à présent, & qui l'ont rendue si formidable ; qu'elle croye être riche lorsqu'elle sera invincible ; que sous ses auspices les peuples soient tranquilles & contens ; qu'ils chérissent un Monarque qui les gouverne avec autant de douceur que de sagesse ; enfin qu'ils deviennent un modele pour les autres nations, & que la France soit la terreur & l'appui de ses voisins. Tels sont les vœux que je forme : ma seule ambition seroit de contribuer à leur accomplissement ; & si je

puis jamais mériter quelque chose, la gloire du Roi, la puiſſance de l'Etat, le bonheur de mes concitoyens ſeront ma récompenſe.



HISTOIRE



HISTOIRE
POLITIQUE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION.

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

CHAPITRE PREMIER.
DU COMMERCE & de la Navigation.

UI dit Commerce dit Societé, qui dit Societé dit Commerce. On commerce de ſon argent, de ſes terres, des fruits de ſon imagination, de ſes lumieres, de ſes connoiſſances; on commerce même de ſa

vie. Mais ce qu'on eſt généralement convenu d'appeller le commerce, eſt une ſuite d'échanges redoublés & ſucceſſifs des productions de la nature, ou de l'induſtrie des hommes.

L'intérêt propre eſt toujours l'objet de celui qui commerce, quels que ſoient les effets dont il faſſe uſage pour parvenir à ſon but; & dans tout commerce, les produits ſont toujours en raiſon des travaux, de l'intelligence & des riſques.

Le commerce d'un peuple eſt actif ou paſſif, d'œconomie ou de luxe, intérieur ou extérieur.

Le commerce actif eſt celui qui ſe fait, en allant porter en d'autres pays les productions du ſien.

Le commerce paſſif n'a pas beſoin d'explication; il eſt aiſé de

ſentir que le peuple qui, content de recueillir ce que la nature donne dans le climat qu'il habite, qui prend tout au plus la peine de manufacturer les matieres premieres, & qui attend que l'acheteur vienne les chercher en même temps qu'il lui apporte ou l'argent, ou les matieres dont il a beſoin ; il eſt aiſé, dis-je, de ſentir que ce peuple eſt dans un état paſſif par rapport au commerce.

Les échanges des denrées utiles pour la nourriture, pour le vêtement, pour ſe mettre à couvert des injures de l'air, enfin pour tous les véritables beſoins, forment ce qu'on appelle le commerce d'œconomie ; ces échanges ſont ſimples le plus ſouvent, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe bornent à porter ce que l'on a dans l'endroit où l'on

eſt certain de trouver ce que l'on n'a pas, ſans s'embarraſſer de redoubler les produits par des échanges multipliés.

Le commerce d'œconomie n'eſt donc, à proprement parler, qu'un échange ſimple, ou ſi l'on veut, que des fonds mis en valeur; & le peuple qui le fait, n'eſt qu'une ſociété de particuliers réunis ſous le pouvoir des loix, dont les uns font valoir leurs terres, les autres contribuent à faire valoir celles qui ne leur appartiennent pas, & qui tous reçoivent la nourriture, le vêtement, le couvert, c'eſt-à-dire au moins, le néceſſaire abſolu, en échange du produit de leurs terres ou de celui de leur travail.

Cependant de même que le néceſſaire abſolu tient au luxe le plus déſordonné par les chaînons

immédiats de ce qu'on appelle les commodités de la vie, qui forment de l'un à l'autre des gradations insensibles, de même aussi l'échange œconomique qui n'a pu avoir lieu sans une industrie premiere, quelque grossiere qu'on la suppose, tient & arrive par l'expansion continuelle de cette industrie au commerce de luxe dans lequel il se fond, & dont on peut dire qu'il est l'origine. C'est ainsi qu'une nation sauvage en passant du stricte nécessaire à l'utile, de l'utile à l'agréable, de l'agréable aux délices, des délices à la foiblesse, forme d'abord un état puissant, qui fleurit, chancéle, tombe & s'incorpore avec ses vainqueurs, pour repasser encore avec eux par les mêmes dégrés dans le grand cercle de la succession des temps.

Le commerce de luxe eſt le produit de l'induſtrie ſur les matieres recueillies, comme le commerce d'œconomie eſt celui de l'induſtrie pour parvenir à la récolte de ces matieres. L'énumeration de ce qui le compoſe, ſeroit auſſi longue qu'ennuyeuſe ; elle n'eſt que trop bien faite dans l'hiſtoire de nos vices, de nos foibleſſes & de nos ridicules.

Le commerce intérieur eſt, à quelques égards, le tableau raccourci du commerce extérieur : même ſucceſſion d'échanges, mêmes moyens ; mais les objets ſont différèns : l'adminiſtration de l'un ne reſſemble point à l'adminiſtration de l'autre. Les principaux objets du commerce intérieur doivent être les denrées & les matieres premieres non manu-

factúrées, ou qui n'ont reçu que la premiere main. Les principaux objets de l'extérieur doivent être au contraire les ouvrages de l'industrie pour servir au luxe des étrangers. Dans le commerce intérieur, les campagnes le font activement sur les villes, & ces villes le font activement sur la capitale de l'état, soit immédiatement, soit de proche en proche; mais les provinces deviendroient languissantes, la capitale seroit sans force par une abondance vicieuse, & l'état periroit, si elle restoit dans sa situation de passibilité par rapport aux autres villes. Pour éviter cet inconvenient, elle se sert habilement de ce que l'une lui apporte, le fait passer dans une autre, & commerce à son tour activement sur ces villes, en donnant la

derniere main aux choſes qui l'exigent ; ces villes reçoivent d'elle de quoi agir activement ſur les campagnes, & c'eſt ainſi que s'entretient la circulation néceſſaire, par le moyen des foires & des marchés publics, établis dans les provinces, d'où coulent dans la capitale la plûpart des denrées & des matieres qui ne font, pour ainſi dire, que la traverſer, mais qui l'arroſent en la traverſant, & qui en acquierent un plus grand prix. C'eſt ainſi que la capitale prépare les ſucs nourriciers du reſte de l'état, pour les diſtribuer enſuite, après en avoir pris ce qui lui eſt néceſſaire. C'eſt ainſi qu'elle devient floriſſante, ſans quoi ſa puiſſance ſeroit inutile, & peut-être dangereuſe. Située ordinairement au centre, les pays

divers dont elle eſt entourée, doivent lui fournir de quoi former ces ſucs bienfaiſans qu'elle fait refluer ſur tout ce qui l'environne. C'eſt aux provinces à la défendre, en ſe défendant elles-mêmes. Le luxe eſt fait pour la capitale, les moyens de défenſe doivent reſter ſur les frontieres. Mais auſſi par la même raiſon, faudroit-il peut-être écarter de la capitale tout ce qu'il ſeroit dangereux de laiſſer corrompre par le luxe.

Cependant la circulation dans un état a des bornes politiques. Tout excès eſt vicieux, & il ſeroit contraire au bien général d'établir une circulation trop rapide. C'eſt au gouvernement à la tempérer, ou à l'animer. Rien n'eſt ſi aiſé que de l'interrompre, il n'eſt guéres plus difficile de la rétablir & de

la conſerver ; tout ſe paſſe dans l'intérieur, où le Prince eſt obéi, dès qu'il veut l'être.

On interrompt la circulation, ſoit par les droits d'entrées & de ſorties d'une province dans l'autre, ſoit même par les défenſes d'importer & d'exporter. On la conſerve ou on la rétablit, en modérant ces droits, ou en les aboliſſant tout-à-fait, ou en levant les défenſes. On l'augmente, en faiſant creuſer des canaux partout où il eſt poſſible de conduire des eaux ſuffiſantes, ou en facilitant les tranſports par terre au moyen des ſoins aſſidus que l'on prend pour l'entretien & la ſûreté des chemins.

Telles ſont en général les idées primitives du commerce intérieur, d'où l'on peut deſcendre

dans l'infinité des détails qu'il préſente. J'ajouterai ſeulement, que ce commerce n'eſt guéres, à proprement parler, que la marchandiſe. Les villes de l'intérieur du royaume, ou qui ne correſpondent pas intimement avec des ports de mer où ſe fait le commerce extérieur, ne ſont que marchandes ou échangiſtes ſimples. Les villes maritimes, & celles qui correſpondent directement avec elles par des envois & des retours, doivent ſeules être regardées comme commerçantes.

La capitale eſt toujours commerçante, parce qu'elle doit toujours correſpondre à toutes les villes maritimes & autres; elle eſt même toujours la plus commerçante de toutes, parce qu'elle eſt le centre de toutes les opérations.

Le commerce extérieur eſt d'une bien plus grande étendue. Denrées, métaux, lainages, matieres premieres, matieres façonnées à quelque degré que ce ſoit, tout eſt de ſon reſſort. Le monde entier eſt ſon théatre. Par lui l'émulation deploie les aîles du génie inventeur. Les arts & les ſciences ſemblent naître ſous ſes pas. Par lui les connoiſſances humaines s'étendent & ſe propagent ſur toute la ſurface du globe. Par lui le ſuperflu devient auſſi néceſſaire, que le néceſſaire abſolu ; & les hommes ſe trouvent liés entr'eux, ſans s'en appercevoir, & par des nœuds qu'ils ne peuvent plus rompre, lorſqu'une fois ils ſont formés.

La circulation du commerce de l'intérieur vivifie ſans doute l'état où elle eſt ſolidement établie ;

mais il tomberoit à la fin dans la langueur, & se trouveroit épuisé, si le commerce de l'extérieur ne venoit réparer ses pertes insensibles.

Il y a des exemples de peuples qui se sont conservés mille ans & plus, en n'admettant aucuns étrangers parmi eux, & par conséquent aucun commerce extérieur; mais ces peuples, gouvernés par des loix sages, toujours suivies, jamais interprétées, ne reconnoissoient dans leur Souverain, que le chef de la nation, choisi pour maintenir l'exécution de ces loix, & non pour en être le réformateur. Ses moindres actions avoient fixé l'attention du législateur; elles étoient reglées. C'étoit presqu'un malheur d'être placé sur le thrône. Il en arrivoit que l'admi-

niſtration étoit conſtamment la même, & indépendante de la diverſité des principes & du caractere des différens princes qui gouvernoient ; on eût dit que c'étoit toujours le même régne. Alors la circulation de l'intérieur ſagement diſtribuée ne pouvoit uſer ſes propres reſſorts, & n'avoit pas beſoin de réparation. Mais aujourd'hui que les peuples ſeuls ſont ſoumis aux loix, & que chaque prince eſt lui-même légiſlateur, le peu d'harmonie qui régne entre les principes de ceux qui ſe ſuccedent, operent, par des changemens continuels dans la circulation intérieure, des eſpéces d'évaporations, ſi l'on peut hazarder ce mot, qui exigent une réparation ; & cette réparation ne peut ſe faire, que par le commerce extérieur.

Les denrées utiles ſont ou doivent être, comme on l'a déja vu, les principaux objets du commerce intérieur. Le luxe, au contraire, fait la plus grande partie & la plus intéreſſante du commerce extérieur : heureux ſi le peuple qui va le porter dans d'autres climats pouvoit ſe garantir de ſes effets, en ſe garantiſſant de ſes charmes ! Heureux ſi le vaſe dans lequel ſe mêlent les divers ſucs qui forment le poiſon, ne demeuroit pas imprégné de la liqueur empoiſonnée, & ne s'imbiboit pas de ce qu'elle a de plus ſubtil ; mais l'attrait qui nous entraîne vers la commodité & les délices, eſt plus fort que la raiſon, que les loix de l'état, que l'autorité du prince, que la religion même.

L'objet du légiſlateur, qui éta-

blit le commerce extérieur dans les états qu'il gouverne, eſt non-ſeulement de les fortifier par les richeſſes qu'il fait recueillir de contrées en contrées, mais auſſi d'empêcher que les puiſſances voiſines ne les recueillent ; ou du moins ſon objet eſt de les partager avec elles. C'eſt de cette concurrence que réſulte la balance politique du commerce entre les nations commerçantes ; de même que de la correſpondance entr'elles fondée ſur les avantages reſpectifs, réſulte la balance œconomique qui rentre dans la balance politique.

L'objet du légiſlateur, qui augmente le commerce extérieur, & le porte auſſi loin qu'il peut aller, n'eſt que de réparer par l'éclat ce qu'il perd, ou ce qu'il ne peut

acquérir de ſolidité, de force & de puiſſance. Il travaille pour ſa gloire, & ſe met peu en peine de l'avenir; c'eſt une eſpéce d'uſurpation ſur ſes ſucceſſeurs qu'il trompe, & dont la nation eſt la victime.

Le légiſlateur qui preſcrit des bornes au commerce extérieur, a pour objet de maintenir l'eſprit de conquête, ou de conſervation. Il veut voir ſes états floriſſans, ſes peuples heureux, & les étrangers s'étonner de ſa magnificence, ſans ceſſer de le craindre. Il permet aux plaiſirs de ſe jouer parmi les armes, & non pas de les briſer. Sous ſes loix, les conditions ſont diſtinctes, mais toutes ſont en honneur; l'oiſiveté ſeule eſt mépriſée. Il faut acheter par les travaux utiles, dans la jeuneſſe, les

commodités & le repos dont on veut jouir dans un âge avancé. Dans ſes états, il n'eſt de malheureux que ceux qui méritent de l'être. Celui qui travaille autant qu'il le peut, a de quoi vivre ſelon ſon mérite, & ſelon la claſſe où il ſe trouve. Les récompenſes de l'induſtrie ſont proportionnées à ſon utilité, & l'induſtrie eſt toujours récompenſée.

Sous un tel régne, l'abondance ne conduit qu'à une œconomie libérale, & jamais à la profuſion. L'émulation entretient l'action générale, & l'envie particuliere ne la déſunit pas. Les terres produiſent, la population augmente, les eſprits ſe cultivent, les connoiſſances s'étendent, les hommes s'éclairent, ſans que les cœurs s'énervent, les loix régnent, la na-

tion eſt libre, l'état eſt puiſſant. Peut-il ſubſiſter long-temps ? Oui, ſi les ſucceſſeurs du prince qui l'a porté à ce dégré de ſplendeur & de force, prennent l'eſprit du légiſlateur, ſi en conſervant le pouvoir légiſlatif, ils renoncent à l'exercer.

L'origine du commerce doit être auſſi ancienne que la ſociété, puiſqu'il eſt le fruit de nos beſoins reſpectifs, & que la ſociété eſt un de nos beſoins. Je ne diſcuterai pas le temps que l'homme a dû reſter dans l'état de pure nature, en ſuppoſant que cet état ait pu exiſter, ni quand, ni comment la ſociété a pu ſe former. Si je ne voulois donner que des conjectures auſſi inutiles que peu ſatisfaiſantes, même pour la curioſité, je dirois que la bienfaiſance fut

l'origine du commerce ; car en admettant l'innocence des premiers temps, ces hommes barbares durent chercher à plaire à leurs ſemblables, & à ſe plaire à eux-mêmes : or, dans une ame pure, le plaiſir de donner eſt le plus attrayant de tous, & les premiers échanges durent n'avoir d'autre proportion entr'eux, que celle du ſentiment qui y mettoit le prix. On ne connoiſſoit encore ni la haine, ni l'envie, ni la pareſſe, ni le crime : on ignoroit même la crainte & l'horreur qu'inſpirent les criminels ; mais dès que les vices s'introduiſirent, les cœurs s'endurcirent ou ſe dépraverent : on continua de donner à qui l'on aimoit, on voulut vendre à qui l'on n'aimoit pas, & tromper qui l'on haïſſoit. Telle peut avoir été

l'origine des premiers échanges. Le cyclope donna du fer pour des fruits, pour des grains, pour de la chair, ou pour des peaux de bête. Le chaſſeur & le cultivateur donnerent, l'un, des animaux tués, l'autre, des fruits, pour avoir du fer.

Il fallut des reglemens pour aſſurer ces conventions. On vit des légiſlateurs, & bientôt des tyrans. L'orgueil fit trouver de la douceur dans le commandement, & de l'amertume dans l'obéiſſance. On combattit; les vainqueurs opprimerent; les foibles furent eſclaves, ou s'enfuirent; la diſcorde ſépara ce que la nature avoit uni; la bienfaiſance s'évanouit, l'uſurpation, le vol, la cruauté prirent ſa place; les peuples ſe pouſſerent avec la même fureur que les flots d'une mer agi-

tée, s'entre-choquerent, & se briserent de même. Le brigandage inonda les campagnes désolées. Des héros parurent, les peuples respirerent ; mais la tyrannie fut entée sur l'héroïsme, & les combats recommencerent ; je dis les combats ; car alors on se battoit, & l'on ne faisoit pas encore la guerre. Enfin l'habitude de la soumission ou de l'esclavage ayant abbaissé l'orgueil des hommes, la tranquillité revint ; mais la sérénité ne l'accompagnoit plus, la sérénité est le prix de la liberté.

Cependant du sein de cet engourdissement on vit sortir le commerce. Les peuples que leur petit nombre ou leurs défaites avoient relégués dans les climats les plus stériles, ne songerent d'abord qu'à subsister. Les obstacles redouble-

rent le zéle, & développerent insensiblement le génie. De nouveaux trésors s'ouvrirent sous les efforts du travail guidé par l'industrie. On vit des barques & des vaisseaux chargés de vins, de fruits, de grains, de métaux brutes & façonnés, d'étoffes travaillées & teintes de différentes couleurs, enfin de tout ce que l'art avoit déja ajouté à la nature. On vit, dis-je, ces barques, ces vaisseaux suivre le cours des fleuves, descendre jusqu'à leur embouchure, oser ranger les côtes, & se hazarder de plus en plus dans des routes inconnues. Les dangers de la mer firent considérer ceux qui, par leur adresse, savoient éviter les écueils, & résister aux vents. La manœuvre fut inventée, & le pilotage devint une

profeſſion honorable. Les tempêtes firent découvrir de nouvelles terres. Les naufrages peuplerent quelques iſles. On vit des colonies s'établir, & former de nouvelles plantations. Le cours des rivieres fut détourné pour fertiliſer le ſol, ou pour faciliter les tranſports; la nature changea de forme ſous les efforts de l'art, la terre s'embellit, les nations ſe communiquerent & échangerent entr'elles les réſultats de leurs travaux.

Juſques-là les échanges avoient été ſimples; ils devinrent plus composés, & le commerce s'étendit de toutes parts. Des peuples, qui n'étoient rien moins que redoutables, ſe rendirent néceſſaires. On ne craignoit point leurs armes; mais on craignoit d'être privé de ces tréſors dont on ne

pouvoit

pouvoit plus ſe paſſer, & dont ils étoient les diſpenſateurs. Les mœurs s'adoucirent, l'intérêt parut avoir ramené l'humanité, la concorde, & toutes les vertus; mais il n'en avoit ramené que les apparences : pouvoient-elles renaître de la ſource de tous les vices?

Ces peuples, qui, d'abord mépriſés, s'étoient élevés à la conſidération, par le moyen de leur induſtrie, s'attirerent bientôt l'envie des nations, qui n'avoient appris d'eux, qu'à deſirer de s'enrichir, ſans en apprendre les moyens. Il fallut ſe défendre; des armes d'or réſiſtent mal contre des armes de fer. Les peuples commerçans, près d'être accablés par des ennemis qui conſumoient dans les flammes ce qu'ils ne

pouvoient tourner à leur uſage, implorerent le ſecours des puiſſances, qu'ils crurent les plus intéreſſées à leur conſervation. Les alliances s'établirent par l'habitude & l'extenſion des droits ſacrés de l'hoſpitalité ; mais les alliés ſe ralentirent aiſément. Les ſecours devenoient médiocres & tardifs, ſouvent on les éludoit ſous différens prétextes ; il fallut avoir recours à d'autres expédiens. Les uns prirent des mercénaires à leur ſolde, & l'on vit des hommes échanger leur ſang contre leur ſubſiſtance. Les mœurs étoient déja dépravées dans les contrées les plus policées. Les mercénaires, ou ſe corrompirent avec les naturels du pays, ou les mépriſerent & les aſſujettirent, ou s'incorporerent avec eux.

D'autres crurent agir plus sûrement, en se rendant tributaires des puissances qui pouvoient les soutenir, & perdirent leur liberté pour conserver leurs richesses. La guerre devint aussi une profession. La ruse, fille de la foiblesse, suppléa à la force ; il fallut plus que du courage pour vaincre.

A l'ombre des grands capitaines qui s'éleverent, & des armées nombreuses qui furent mises sur pied, le commerce interrompu reprit une nouvelle vigueur. L'invention de la monnoie, en facilitant les échanges, & en diminuant les transports, l'étendit prodigieusement. Plusieurs nations devinrent commerçantes, mais sans concurrence : elles sembloient s'être partagées le monde connu. On ne voyoit point de

guerre s'allumer pour fait de commerce ; ce n'eſt pas que les guerres d'alors euſſent des objets plus juſtes & plusraiſonnables:eh!peuvent-elles en avoir (*a*) ? Mais on ne combattoit que pour s'aggrandir, ou pour conſerver ſes poſſeſſions, & faire des tributaires de ceux qu'on ne pouvoit réduire en eſclavage. On vit des peuples belliqueux ſoumettre des peuples commerçans, adopter le luxe des vaincus, s'amollir, & ſubjugués

(*a*) De deux peuples qui ſe font la guerre, il y en a certainement un qui fait une guerre injuſte ou ridicule ; ainſi la guerre priſe dans l'humanité en général, ſort toujours des bornes de l'équité ou de la raiſon. Le beau projet, que celui d'une balance politique, qui régleroit tous les intérêts des diverſes puiſſances ! Mais dans le ſiécle où nous vivons, ce ne ſeroit encore qu'un projet chimérique.

à leur tour par de nouveaux conquérans, ſe livrer uniquement au commerce; enfin ne pouvant plus être ni libres, ni vertueux, on les vit chercher du moins dans les richeſſes & dans les délices cet engourdiſſement, cette yvreſſe, qui font oublier la liberté & les vertus.

Les choſes reſterent en cet état, juſqu'à ce que Rome ayant uſurpé la puiſſance univerſelle, l'eſprit de conquête diſparut. On ne vit plus que des guerres civiles, pendant leſquelles le commerce ſembloit devoir s'éteindre. En effet cet objet devoit paroître de peu d'importance à des hommes qui diſputoient l'empire du monde. L'intérêt néanmoins le ſoutint. Rome avoit été l'axe du commerce, & l'avoit ſouffert, ſans devenir commerçante. Byſance commerça

presque dès son origine. C'est, pour ainsi dire, le seul changement qu'on vit arriver dans le commerce, sous le règne des empereurs.

L'empire d'Occident tomba, & de ses débris se formerent une infinité de peuples, qui, en recouvrant leur liberté, semblerent plutôt sortir d'un long assoupissement, que de l'esclavage; à la reserve de quelques-uns que la situation de leur pays invitoit au commerce de l'extérieur, presque tous se bornerent à celui de l'intérieur.

Enfin on découvrit les propriétés de l'aimant, ou plutôt on découvrit ce que ses propriétés, connues depuis longtemps, pouvoient avoir d'utile pour la navigation. Cette découverte devint générale en un instant, pour ainsi dire; elle étoit si avantageuse, que presque

tous les peuples la revendiquerent. Le plus ſage légiſlateur excite l'admiration de toutes les nations, mais n'a droit en effet à la reconnoiſſance, que du peuple auquel il a donné ſes loix : l'inventeur de l'aiguille aimantée avoit droit à la reconnoiſſance de tous les hommes ; le monde entier lui devoit une ſtatue ; ſon nom s'eſt perdu.

L'aiguille aimantée changea tous les principes de la navigation. Juſques-là on n'avoit eu que des galeres qui alloient à voiles & à rames. Cette forme de bâtimens étoit la plus propre à raſer les côtes, dont on oſoit rarement s'éloigner, du moins à une certaine diſtance. La navigation n'étoit encore qu'une eſpece de cabotage ſelon l'opinion la plus

commune. On vit paroître des vaisseaux d'une coupe différente & propres à naviger en pleine mer. Les voyages devinrent plus courts, les transports moins chers & plus sûrs ; les communications s'ouvrirent, le commerce s'augmenta, & prit un nouvel éclat.

L'empire d'Orient subsistoit toujours sous le nom d'empire Grec. Mais les Arabes que les Romains avoient quelquefois vaincus, sans avoir jamais pu les dompter entiérement, sortis de leurs déserts, après avoir dépouillé ces empereurs d'une grande partie de leurs possessions, étoient passés dans l'Afrique, où ils s'aggrandissoient de jour en jour, & jettoient de toutes parts les fondemens d'un nouvel empire, qui devint ensuite la proie des Turcs ; de maniere que dans les derniers siécles, l'empire

d'Occident étoit, pour ainſi dire, oublié, & que l'empire d'Orient n'étoit plus qu'un ſquelette informe de la puiſſance romaine, dont néanmoins il avoit été le principal démembrement.

Enfin les Turcs vinrent lui ôter les reſtes languiſſans de ſon exiſtence. Conſtantinople fut priſe. Ces conquérans encore barbares, ſemblerent éteindre dans leur ignorance les ſciences & les arts qui, refluant dans l'Occident, ſe répandirent par-tout, comme l'on voit ces fleuves dont on a arrêté le cours par des digues inſurmontables, inonder les campagnes, & les fertiliſer par le limon qu'ils y dépoſent.

L'aiguille aimantée s'étoit perfectionnée, & la marine avoit ſuivi la même progreſſion. On com-

mençoit à braver les tempêtes & les vents contraires, à connoître les mouſſons, à éviter les écueils & les courans. Enfin on ne craignoit plus de s'égarer, en perdant la terre de vue ; & les hommes maîtriſoient ce terrible élement, qui tant de fois les avoit fait trembler.

A-peu-près dans le même temps que l'empire Grec fut entiérement abbatu, un nouveau monde ſe découvrit, les limites de l'univers ſe reculérent aux yeux des nations étonnées ; la terre parut ſous une forme nouvelle. Le genre humain, que les philoſophes depuis long-temps eſtimoient être dans ſa décrépitude, ſembla ſortir une ſeconde fois de l'enfance ; mais il n'en avoit plus la ſimplicité, l'innocence & la candeur. Ces vaſtes contrées, nouvellement découvertes, étoient habi-

tées pour la plûpart ; & dans ce nouveau monde, ainsi que dans l'ancien, on trouva des peuples entiérement policés, d'autres qui l'étoient moins, d'autres qui sembloient à peine sortir sortir du sein de la barbarie, d'autres qui y étoient encore plongés, d'autres enfin tout-à-fait sauvages, & tels à-peu-près qu'on suppose l'homme dans l'état de pure nature.

Ces pays, situés dans le plus beau climat, renfermoient des richesses dont on étoit avide. La timidité fit employer la force, avant d'avoir employé la douceur. On arracha aux habitans malheureux de ces terres fortunées ce qu'ils auroient peut-être cédé avec générosité. Mais l'intérêt avoit fait oublier que ces peuples étoient des hommes. On leur

porta des chaînes, au lieu de leur porter des vertus, & on les égorgea pour s'enrichir de leurs dépouilles, ſous prétexte qu'ils ne ſuivoient pas une religion dont ils n'avoient jamais entendu parler. Des nations entieres furent immolées à cet abus funeſte, ou plutôt à la ſoif de l'or, dont il n'étoit que le voile; & une partie de l'Europe ſe dépeupla pour aller remplacer ces victimes de l'avarice, ou pour en immoler de nouvelles.

Enfin le carnage ceſſa. Bientôt les vainqueurs ſe diſputant les riches dépouilles des vaincus, appellerent à leur conſervation, & engagerent dans leurs querelles ces mêmes peuples qu'ils venoient de traiter en ennemis, & ſi cruellement. On fit des traités avec ceux dont on n'avoit pu faire des eſclaves.

Un nouveau monde auſſi vaſte que l'ancien, & peut-être plus encore, ouvroit de nouvelles branches de commerce. L'émulation & l'induſtrie en furent ranimées. Preſque tous les peuples, qui pour lors avoient une marine, ne ſongerent qu'à y établir des comptoirs & des colonies. Chacun crut augmenter ſa puiſſance de tout ce dont il s'affoibliſſoit en effet. On s'imagina gagner beaucoup, en perdant des hommes pour avoir de l'argent. Bientôt on fut déſabuſé; mais la population détruite à un certain degré, ne ſe rétablit pas aiſément: il faut pluſieurs années chez les peuples barbares, & pluſieurs ſiécles chez les peuples policés.

Si l'on ſe modéra ſur l'exportation des hommes, on ne ſe modéra pas ſur la négligence du com-

merce intérieur, qui fut facrifié à celui de l'extérieur. Ce qui excitoit le plus de confidération, devint le moins confidéré, & tomba dans une efpéce de mépris. Une révolution fi extraordinaire, en changeant la face de l'Europe, parut avoir changé les efprits : on ne fongea plus à conquérir que dans ces climats éloignés ; l'efprit de conquête fut banni infenfiblement de la politique Européenne; & prefque toutes les guerres qui fe font paffées depuis en Europe, n'ont guéres eu pour objet que le commerce & les colonies.

Tel eft à-peu-près en raccourci le tableau hiftorique du commerce & de la navigation, de leur établiffement, de leurs progrès & de leurs diverfes révolutions, que l'on va voir plus développé dans la fuite de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

Des anciens Egyptiens.

LES Egyptiens, le plus ancien des peuples connus, nous ont conſervé dans leur mythologie les veſtiges des premiers pas de l'induſtrie. Oſiris, diſent-ils, fut le premier qui empêcha les hommes de ſe dévorer entr'eux. Il combattit les géans : il enſeigna l'agriculture, & parcourut toute la terre avec Iſis ſa ſœur, qu'il avoit épouſée, & dont il eut Mercure, le Dieu du commerce & des arts ; mais le commerce que Mercure établit, ne fut alors que celui de l'intérieur, le ſeul néceſſaire aux Egyptiens, & le ſeul qu'ils adopterent pendant

nombre de ſiécles. En effet l'Égypte arroſée par les eaux du Nil, qui épargnoient aux habitans la plus grande partie des travaux de l'agriculture, étoit la contrée la plus fertile de l'univers. Les terres y donnoient les moiſſons les plus abondantes. Outre les récoltes des grains, elles produiſoient dans toutes les ſaiſons une quantité prodigieuſe de légumes, qui ſeuls ſuffiſoient pour nourrir un grand nombre d'habitans. Tels étoient le lotos (*a*), les féves égyptiennes, & une infinité d'autres, qui n'ont pas même de nom parmi nous.

(*a*) Le lotos étoit le ſeul aliment de ceux qui n'étoient pas aſſez riches pour acheter des grains : cette plante étoit ſi utile, qu'on la trouve repréſentée ſur preſque tous les anciens monumens Egyptiens.

Cette fécondité prodigieuſe de l'Egypte ne ſe bornoit pas aux productions de la terre, on la retrouvoit encore dans les animaux. Les brebis, au rapport de Diodore de Sicile, y portoient deux fois l'année, & donnoient deux toiſons. Le Nil fourniſſoit une quantité prodigieuſe de poiſſons de toute eſpece. Le lin le plus beau ſe trouvoit en Egypte; enfin rien ne manquoit dans ce climat fortuné. Quel motif auroit pu déterminer ſes habitans à commercer avec les nations étrangeres? D'ailleurs cette terre ſi abondamment couverte de tout ce qui peut ſatisfaire les beſoins de l'homme, ne produiſoit point d'arbres propres à la conſtruction des vaiſſeaux. La plûpart des barques dont on ſe ſervoit pour na-

viger ſur le Nil, n'étoient que de jonc. Il ſembloit que la nature, ſi libérale envers les Egyptiens, avoit voulu les forcer à jouir de ſes bienfaits, & en faire le peuple le plus ſage, comme elle en avoit fait le peuple le plus heureux, ou du moins celui qui avoit le plus de moyens de l'être. Examinons ſi leur conduite politique répondit aux indications des volontés de la nature.

Les Egyptiens furent toujours gouvernés par un roi. Cette forme de gouvernement, qui ne peut être fondée que ſur l'inégalité des conditions, en rend auſſi la diſtinction néceſſaire.

Dans la diſtribution qui ſe fit des différens ordres de l'état, les Prêtres obtinrent le premier rang, & marcherent immédiatement après le Souverain.

Le ſecond ordre fut celui des Militaires appellés Calaſires, ou Hermotybies.

Le troiſieme fut celui des Artiſans ; ce dernier fut ſubdiviſé en pluſieurs claſſes, dont les ouvriers de toute eſpece formerent la premiere, les marchands la ſeconde, & les gens de mer, ou les commerçans, la troiſieme.

Les conſtitutions Egyptiennes ne ſe bornerent pas ſeulement à dégrader la condition de commerçant, en la rendant la derniere de toutes. La religion, qui ſervit plus la politique dans ce pays que par-tout ailleurs ; la religion, dis-je, attacha une eſpece de deshonneur au métier de marin. Typhon, cet emblême du principe du mal, & par conſéquent l'ennemi de tout bien, étoit auſſi le Dieu de

la mer. Un prêtre ſe croyoit ſouillé par le ſimple attouchement d'un nautonnier. Les étrangers furent déclarés impurs. Les Egyptiens ne voulurent avoir aucune ſorte de commerce avec eux ; & pour ne leur laiſſer aucun moyen de s'introduire dans le pays, les Pâtres, eſpece de ſauvages cruels, qui ne perdirent jamais leur férocité, furent tranſplantés dans la partie de l'Egypte la plus ſuſceptible d'attirer les étrangers, par la grandeur & la ſûreté des ports que la nature y avoit formés, & où Alexandrie fut bâtie depuis. Il y a même lieu de croire que ces Pâtres, importunés par les Grecs, que l'avidité du gain faiſoit aborder ſur les côtes, maltraiterent tous les étrangers qui tomberent entre leurs mains,

& que ce fut ce qui donna lieu à la fable de Bufiris.

Enfin lorfque les Ifraélites, chaffés par la ftérilité des déferts qu'ils habitoient, vinrent s'établir en Egypte, on leur affigna un terrein fur les bords de la mer rouge. Les principales richeffes des Ifraélites confiftoient en troupeaux, & les premiers d'entre ce peuple ne rougiffoient point de faire le métier de pafteurs ; mais les Egyptiens ne pouvoient fouffrir ceux qui s'appliquoient à cette profeffion : ce fut la raifon pour laquelle ils leur donnerent ces côtes comme un terrein inutile, & où ils feroient, pour ainfi dire, ignorés. Si les Egyptiens euffent eu quelques idées de commerce, loin de donner à des étrangers un canton fi précieux, ils l'auroient

regardé comme essentiel; & l'on y auroit vu dès-lors un grand nombre de villes, au lieu que ces côtes étoient presque désertes. Il doit donc être constant que les Egyptiens, dans le temps dont on parle, n'étoient rien moins qu'un peuple commerçant; ainsi l'on ne doit pas être étonné de voir une tribu d'Arabes, sous le nom d'Iduméens, donner la loi sur le golfe Arabique, & sur la mer rouge, qui bordoit tout le nord de l'Egypte, non plus que les flottes des Tyriens & des Juifs, sous le régne de Salomon, sortant des ports d'Ailath & d'Asiongaber, être maîtresses absolues d'une mer, sur les bords de laquelle ils n'avoient cependant aucunes possessions, & qui séparoit l'Egypte de l'Arabie. Les Tyriens & les Juifs n'en

étoient pas plus en état de résister aux forces des rois d'Egypte, qui devoient les regarder tout au plus comme des pirates qu'ils seroient toujours en état de détruire, si par des descentes & des pillages, ils poussoient jamais leurs entreprises trop loin.

Néanmoins il ne faut pas inférer de ce qu'on vient de dire, que la navigation & le commerce fussent entiérement inconnus aux Egyptiens. Premiérement, dans la division des ordres de l'état, on trouve la classe des gens de mer. En second lieu, tout porte à croire que dès les premiers siécles, il y eut des vaisseaux égyptiens qui vinrent mouiller sur les côtes de la Gréce. Danaus, roi d'Argos, & Cecrops, fondateur de la ville d'Athènes, étoient originaires

d'Egypte ; mais on doit ſeulement conclure de ce que j'ai rapporté ci-deſſus, que le commerce étoit reſté dans l'état ſubalterne, auquel les premiers légiſlateurs de l'Egypte avoient cru devoir le condamner. On pourroit encore conjecturer que cette claſſe des gens de mer étoit employée utilement au commerce de l'intérieur, qui ſe faiſoit par le Nil. Il eſt à remarquer, qu'on avoit tiré des canaux d'une ville à l'autre, pour la fertiliſation des terres. Ces canaux étoient en ſi grande quantité, que l'on ne voyageoit guéres en Egypte autrement que par eau ; car autant le commerce de l'extérieur étoit négligé dans ce royaume, autant on s'y appliquoit à faire fleurir celui de l'intérieur. Ce n'eſt que par une police

ſage

ſage & ſoutenue, qu'un état peut s'élever à ce dégré de grandeur auquel l'Egypte parvint, & qui confond aujourd'hui toutes nos idées.

Cependant, malgré l'oppoſition marquée & continue du gouvernement des Egyptiens au commerce de l'extérieur ; celui qui ſe faiſoit par terre, ſemble avoir été un peu moins contredit, peut-être par la raiſon qu'il ne pouvoit jamais devenir conſidérable, & que ſes effets, par conſéquent, étoient peu à craindre.

Les Arabes alloient vendre leurs parfums en Egypte, où l'uſage d'embaumer les corps en conſommoit beaucoup. Joſeph fut vendu par ſes freres, à une caravane de marchands Arabes, qui l'emmenerent en Egypte, où ils alloient

porter les productions de l'Arabie.

On voit par la même histoire, que plusieurs petits peuples des environs alloient acheter des grains en Egypte, lorsque les récoltes avoient manqué chez eux. Je soupçonnerois même, que l'Egypte faisoit un commerce bien plus étendu dans le Levant avec l'Ethiopie. Cette derniere contrée abondoit en mines d'or, d'argent & de fer; au lieu que dans l'Egypte, ou du moins dans la basse, appellée le Delta, uniquement formée du limon du Nil, qui s'étoit amassé peu-à-peu dans cet endroit, il ne pouvoit se trouver aucuns métaux dans les entrailles de la terre. Il y avoit d'ailleurs beaucoup d'analogie entre les deux peuples; les Ethiopiens prétendoient, au rapport d'Herodote,

que les Egyptiens leur étoient redevables de leur origine. On voit des rois d'Ethiopie venir gouverner les Egyptiens, lorſque ceux-ci ſont mécontens de leurs Souverains; & l'on voit ces rois étrangers abdiquer volontairement la couronne, après avoir régné quelque temps, pour retourner dans leurs états; ce qui ſuppoſeroit une très-grande affinité entre les deux nations; liaiſon ſi intime, qu'elle devoit naturellement entraîner le commerce de l'une avec l'autre. Au reſte, ceci n'eſt qu'une conjecture, & ne porte que ſur des vraiſemblances.

L'Egypte s'étoit ſoutenue floriſſante pendant près de onze mille ans, ſi l'on en peut croire les Egyptiens eux-mêmes. Le dégré

de puiſſance & d'éclat auquel cette monarchie s'étoit élevée, ne permet pas de douter que les premieres inſtitutions de ce royaume ne fuſſent les plus convenables au caractere de la nation, à la nature du ſol, à ſa ſituation, & qu'elle ne dût entiérement ſa ſplendeur à la ſageſſe de ſes réglemens & au ſoin particulier que prirent ſucceſſivement tous les rois, de les maintenir dans leur vigueur : mais les puiſſances les plus ſolidement établies, ſont rongées ; pour ainſi dire, par le temps, ainſi que tous les êtres de la nature : la différence n'eſt que dans le plus ou le moins de durée. L'Egypte, après avoir été ſi long-temps une nation d'autant plus formidable, que tirant tout de ſon propre ſein, elle n'a-

voit rien à démêler avec ſes voiſins, & qu'elle pouvoit leur donner la loi, ſans jamais la recevoir; l'Egypte, dis-je, eſſuya enfin des révolutions qui, ſans changer abſolument la forme de ſon gouvernement, détruiſirent les maximes & les conſtitutions qui en faiſoient toute la force. Examinons de quelle maniere ces révolutions s'opérerent, quels furent les changemens qu'elles produiſirent, & quelles en furent les ſuites.

L'Egypte étoit diviſée en douze nomes, ou provinces. Après la mort du roi Sethon, les douze gouverneurs de ces nomes ne pouvant plus ſouffrir un maître, convinrent de régner tous conjointement, ſans partager le royaume. Le traité fut conclu; & pour

en éternifer la mémoire, ils firent bâtir le labyrinthe, cet édifice, auffi célebre par fa magnificence que par fa fingularité, & qu'Herodote eftime encore plus que les pyramides.

Les douze nouveaux rois vécurent pendant quinze ans en bonne intelligence ; mais enfin cette union fut troublée par l'ambition de Pfammeticus, de la ville de Saïs. Ce Prince gouvernoit la partie de l'Egypte, qui bordoit la Méditerranée : il ouvrit fes ports aux marchands Grecs & Pheniciens, au mépris des loix fondamentales de la monarchie. Par ce ce moyen, il amaffa en peu de temps des fommes confidérables, & pour fuivre le projet qu'il avoit formé fans doute de régner feul dans l'Egypte, il contracta des

alliances ſecrettes avec quelques-unes des nations qui venoient commercer dans ſon gouvernement. Cette conduite le rendit bientôt ſuſpect à ſes collégues : pour prévenir un deſſein qu'il étoit facile de pénétrer, ils lui ôterent la royauté, & le reléguerent dans des marais peu éloignés de la mer. Le lieu d'exil étoit mal choiſi pour un ambitieux, ſoupçonné de négocier avec l'étranger, dans le deſſein d'aſſervir ſa patrie. Ses vues ſe tournerent ſur les ſecours maritimes qu'il pouvoit employer à l'exécution de ce qu'il méditoit ; & profitant de cette faute, il fit venir des troupes de l'Arabie, de la Carie, & principalement de l'Ionie : avec ces auxiliaires, & le parti qu'il s'étoit formé dans l'état, il vainquit ſes

rivaux, en fit périr quelques-uns, obligea les autres de ſortir du royaume, & régna tranquillement. C'eſt ici l'époque du commencement du commerce en Egypte.

Pſammeticus, preſqu'entiérement redevable aux Grecs de la couronne qu'il portoit, leur donna des terres, leur accorda des priviléges, & prit tant d'affection pour eux, qu'il fit apprendre leur langue à de jeunes Egyptiens, deſtinés à ſervir d'interpretes dans le commerce qu'il vouloit établir déſormais entre les deux nations. Ce prince montra l'eſtime qu'il avoit pour les Grecs, en les plaçant à la droite de ſon armée, dans une guerre qu'il eut à ſoutenir contre les Syriens quelque temps après. Ce témoignage d'af-

fection lui coûta cher. Les Calasires, ou Hermotybies, qui, comme on la déja vu, composoient l'ordre militaire, furent indignés de cette préférence : deux cent mille de ces guerriers quitterent l'Egypte, & allerent s'établir dans l'Ethiopie, sans que les prieres ni les excuses du roi pussent les ramener. Ce coup funeste pour la monarchie ne diminua point la bienveillance de Psammeticus pour les étrangers. Il leur donna toute sa confiance, & fit alliance avec les Athéniens.

Necus, fils de Psammeticus, lui succéda, & suivit le même plan de politique. Ce prince forma le projet de joindre la Méditerranée à la mer Rouge, par un canal tiré depuis le Nil jusqu'au golfe Arabique. L'ouvrage fut entrepris ;

ſix vingt mille hommes y périrent, & le canal ne fut point achevé.

Toutes les vues de Necus ne tendoient qu'à perfectionner la navigation ; il fit partir du golfe Arabique des vaiſſeaux Pheniciens, avec ordre de revenir par la Méditerranée, afin de s'aſſurer ſi l'Afrique étoit entourée d'eau, & pour y faire des découvertes.

Les Pheniciens revinrent la troiſieme année depuis leur départ, & rentrerent dans la Méditerranée par les colomnes d'Hercule, autrefois le détroit de Gades, & aujourd'hui le détroit de Gibraltar. Ils rapporterent qu'en faiſant le tour de l'Afrique ils avoient eu le ſoleil à droite ; ce qu'Herodote raconte comme une fable, à laquelle on ne peut ajouter foi. « Ils » ajoûterent, continue cet hiſto-

» rien, que pendant leur voyage » ils avoient soin de débarquer sur » la côte où ils se trouvoient à » l'entrée de l'Automne; qu'ils se» moient du bled; qu'ils restoient à » terre jusqu'à ce que les grains » fussent meurs, & qu'après avoir » fait la moisson, ils se remettoient » en mer. C'est la premiere fois que l'on a passé la ligne, & doublé le cap de Bonne-Espérance.

Jusques-là Necus n'avoit point eu de vaisseaux, ou du moins il n'en avoit eu que fort peu; mais tant de voyages, & de si long cours, avoient exercé plusieurs de ses sujets dans l'art de la navigation, & formé des matelots : il fit construire des flottes nombreuses dans les ports de la Méditerranée, & dans ceux du golfe Arabique.

Necus marcha contre les Sy-

riens, qui étoient entrés en Egypte, les défit & prit sur eux la ville de Cadytis. Ces Syriens ne peuvent guéres être que les Assyriens dont les Pheniciens étoient tributaires, & même les vassaux, si l'on peut se servir de cette expression pour les temps dont je parle. Les guerres que firent ces Syriens, ou Assyriens, à Psammeticus & à Necus son fils, furent vraisemblablement l'ouvrage de la politique des Pheniciens qui ne purent voir le commerce s'établir en Egypte avec tant de rapidité, sans une extrême jalousie, d'autant plus que ce commerce naissant ne pouvoit qu'affoiblir considérablement celui qu'ils faisoient par la mer Rouge, dans l'Orient. La suite pourra confirmer cette conjecture.

Le régne de Psammès, fils de Necus, ne dura que six ans. Une grande preuve de l'union étroite qui étoit pour lors entre la Grece & l'Egypte, c'est que les Eléens, chez lesquels se tenoient les Jeux Olympiques, vinrent les proclamer en Egypte, & offrir aux Egyptiens d'y être admis. L'amitié désintéressée peut tout au plus se présumer entre deux particuliers, encore les exemples en sont-ils rares ; mais la politique des états ne la connoît point : or, quel motif d'intimité, & d'union autre que le commerce, pourroit-on soupçonner entre deux peuples assés éloignés l'un de l'autre, & séparés par la mer ?

La jalousie des Pheniciens se manifesta sans doute plus ouvertement vers la fin du régne de Psam-

més. On voit Apriés,ſon fils & ſon ſucceſſeur les combattre ſur mer en bataille rangée, eux, & les Cypriots, avec leſquels ils s'étoient unis. Ce fut vraiſemblablement la premiere bataille navale que donnerent les Egyptiens. Les flottes d'Oſiris & de Seſoſtris, quand même on adopteroit les fables dont leur hiſtoire eſt mêlée, ne paroiſſent avoir eu à vaincre que les obſtacles de l'ignorance, & point d'ennemis à combattre.

Apriès pourſuivit ſes avantages; il prit Sidon, ainſi que pluſieurs autres places de la Phenicie,& rentra dans ſes états, chargé de riches dépouilles.

Depuis Pſammeticus, la politique des rois d'Egypte étoit auſſi favorable aux étrangers, qu'auparavant elle leur étoit contraire:

la perte de deux cens mille hommes, tous de l'ordre militaire, n'avoit pu corriger ce prince, ni ouvrir les yeux à ses successeurs. Apriès fut la victime de cette dangereuse politique. Il avoit envoyé contre les Cyrenéens en Lybie une nombreuse armée, uniquement composée des troupes nationales. Cette expédition eut un mauvais succès. La plus grande partie de l'armée y périt: ceux qui revinrent en Egypte, éclaterent en murmures, disant hautement que le Roi n'avoit d'autre dessein que, de détruire l'ordre militaire par toutes sortes de moyens, afin de rendre plus facilement son pouvoir entiérement despotique. Déja ils avoient formé le projet de se retirer en Ethiopie, à l'exemple de leurs

aïeux. Amaſis fut envoyé pour les appaiſer ; ils le proclamerent Roi, & bientôt il marcha à la tête des Calaſires mécontens, contre Apriès même, qui ſe vit réduit à ſes Grecs auxiliaires, au nombre de trente mille. Ces auxiliaires défendirent leur maître avec tout le courage imaginable ; mais à la fin ils furent obligés de céder au nombre, & le roi d'Egypte tomba vif entre les mains de ſes ennemis.

Amaſis, touché de la valeur qu'avoient témoigné les Grecs, les emmena à Memphis, & leur confia la garde de ſon palais, ainſi que celle de ſa perſonne. Peut-être que ce prince craignit la réflexion de ceux-mêmes qui venoient de le placer ſur le thrône, d'autant plus que la baſſeſſe de

ſon extraction pouvoit les en faire rougir ; mais en paroiſſant redoubler d'affection pour les étrangers, n'étoit-ce pas ſe préparer le même coup ſous lequel Apriès venoit de ſuccomber ?

Pſammeticus avoit donné aux Grecs un endroit appellé le Camp, ſitué ſur une des bouches du Nil, connue ſous le nom de bouche Peluſiatique : leurs établiſſemens en Egypte avoient toujours été bornés à cette poſſeſſion, lorſqu'Amaſis les fit venir à Memphis. Ce prince leur donna la ville de Naucratis, qui fut entiérement deſtinée à recevoir tous les Grecs qui voudroient s'établir en Egypte.

Cette ville abſorba tout le commerce, & devint bientôt une des plus conſidérables du royaume :

les Grecs y bâtirent des temples, & y exercerent publiquement leur religion ; enfin Naucratis fut l'entrepôt de toute la Grece, & principalement de l'Ionie.

L'Egypte paroiſſoit floriſſante, mais ſes forces s'épuiſoient de jour en jour. Le Roi ayant donné quelque ſujet de mécontentement à Phanès d'Halicarnaſſe, l'un des chefs des auxiliaires, homme habile dans l'art de la guerre, & que ſon audace, jointe à des talens ſupérieurs, rendoit capable de faire réuſſir les entrepriſes les plus hardies, il ſe retira auprès de Cambyſe, roi de Perſe, qui méditoit pour lors une entrepriſe contre l'Egypte. Phanès le détermina à ſe mettre en campagne, en lui applaniſſant les difficultés qui juſqu'alors l'avoient empê-

ché de déclarer la guerre. Par ses soins, les Arabes, qui séparoient les Egyptiens des Perses, s'allierent à Cambyse, & livrerent le passage à son armée, que Phanès voulut conduire lui-même.

Amasis étoit mort, avant que les Perses arrivassent en Egypte. Psammetite, son fils, venoit de monter sur le thrône. Les troupes du jeune prince, composées en partie de militaires Egyptiens, & en partie d'auxiliaires Grecs, combattirent avec courage; mais à la fin elles furent rompues, les Egyptiens en fuite se retirerent dans Memphis, où ils se défendirent encore quelque temps; mais forcés de se rendre, les Perses, maîtres de la capitale, le furent bientôt de toute cette contrée. Telle fut la fin du premier rouyaume d'Egypte.

Depuis cette époque, les Egyptiens eſſayerent pluſieurs fois de recouvrer leur indépendance : ils eurent même quelques rois de leur nation ; mais ces Princes furent toujours regardés comme des ſéditieux par les monarques de Perſe, qui ne les laiſſerent ſubſiſter, que lorſque des ſoins plus importans les empêcherent de s'occuper de celui de les punir. Cependant les Egyptiens ſe releverent après la chute de l'empire des Perſes, & formerent une ſeconde monarchie, dont je parlerai à la ſuite de la Macedoine.



CHAPITRE III.

Des Pheniciens.

LA fertilité de l'Egypte, l'abondance dont elle jouissoit, l'avantage d'être environnée de toutes parts, soit par la mer, soit par de vastes déserts, tout sembloit justifier l'aversion que les Egyptiens conserverent si longtemps pour le commerce, & surtout pour celui de l'extérieur. La situation de la Phenicie, entiérement différente, devoit par conséquent engager les Pheniciens à suivre une conduite tout-à-fait opposée, & leur faire adopter des principes de gouvernement tout-à-fait contraires.

En effet ce peuple ne possédoit

qu'une langue de terre ſur les bords de la Méditerranée, dont le ſol pierreux ne produiſoit preſque rien. La Phenicie étoit adoſſée, pour ainſi dire, au mont Liban, ſi connu dans l'hiſtoire ſacrée & profane, par la quantité d'arbres propres à la conſtruction des vaiſſeaux qu'on y trouvoit. A l'orient, étoit l'Arabie, d'où ſe tiroient les parfums; au nord étoit, la Syrie, contrée fertile en bleds; plus loin, la Méſopotamie, & l'Aſſyrie, pays preſqu'auſſi abondant que l'Egypte.

Les Egyptiens, avec une étendue de terrein conſidérable, & d'une fertilité qui tient preſque du prodige, une population conſidérable, & ſoutenue par les loix les plus ſages; les Egyptiens, disje, pouvoient jouir d'une puiſ-

ſance propre, & en jouirent en effet pendant long-temps; puiſſance dont les fondemens ſont d'autant plus ſolides, que rien ne peut l'affoiblir ou la détruire, ſi ce n'eſt le relâchement des loix, & l'oubli des maximes du gouvernement qui en ſont la baſe. Les Pheniciens ne pouvoient jouir que d'une puiſſance précaire, qu'à la vérité une police bien entendue & une politique adroite peuvent entretenir & conſerver, mais dont toute la ſageſſe du gouvernement ne peut empêcher la ruine, lorſque les états voiſins s'emparent des mêmes moyens qui ont établi ce genre de puiſſance, & qui la ſoutiennent; moyens qui ſont à la diſpoſition de preſque tous les peuples: il eſt même fort difficile qu'un état qui n'a qu'une

puiſſance précaire, puiſſe ſe maintenir autrement que ſous la protection d'une nation, qui a une puiſſance propre ; c'eſt ce qui ſe trouvera plus développé par l'hiſtoire, & principalement par celle des Pheniciens.

Ce peuple habitant une contrée ſi ingrate, n'avoit rien de mieux à faire que de s'en dédommager, en portant toutes ſes vues du côté de la navigation. On ne doit donc pas être ſurpris de voir les Pheniciens de ſi bonne heure en poſſeſſion de toutes les mers connues ; il eſt même probable qu'ils furent les premiers qui s'expoſerent ſur cet élément. J'ai déja conjecturé dans le Chapitre précédent, que les Egyptiens s'en tinrent long-temps à la ſeule navigation ſur le Nil, ſans ſonger à

la mer, dont ils n'avoient pas besoin.

Le peu de lumieres que fournissent les anciens sur l'histoire de Phenicie, ne permet que des probabilités qu'on ne doit avancer qu'avec beaucoup de défiance. Bochart, qui a fait un ouvrage considérable sur leurs voyages maritimes, leur fait envoyer des colonies sur presque toute la surface de la terre, & les suppose les auteurs de la plus grande partie des peuples; ce qui donne une bien plus haute idée qu'on ne doit l'avoir de la grandeur & de la puissance des Pheniciens.

Si l'on considere que les premieres navigations se faisoient en suivant les côtes, sans oser s'écarter en pleine mer, il sera aisé de sentir que des peuples uniquement

occupés du commerce, & deſtinés par conſéquent à parcourir ſouvent les mêmes mers, voulurent s'y ménager des ports pour ſe mettre à l'abri, des entrepôts pour leurs marchandiſes, & des endroits de rafraîchiſſement ; que pour cet effet ils établirent, non pas des colonies, mais des eſpéces de comptoirs de diſtance en diſtance, & que ces établiſſemens n'étoient autre choſe que deux ou trois familles, qu'ils dépoſoient ſur chaque rivage, où ils croyoient en avoir beſoin. Il eſt vrai que la plûpart de ces familles, en ſe multipliant, & en adoptant les naturels du pays, qui ſe joignirent, ou qui s'allierent à elles, devinrent des peuples plus ou moins nombreux ; mais pour cela il fallut la ſuite des temps. De

cette maniere, ce que nous dit Bochart des colonies Pheniciennes, n'aura plus rien d'extraordinaire. Il n'eſt point de nation, quelque peu nombreuſe qu'elle ſoit, qui ne pût peupler ainſi le reſte de la terre.

Long-temps auparavant que les autres peuples euſſent oſé perdre leurs rivages de vue, les Pheniciens avoient parcouru les côtes de l'Aſie, viſité celles de la Grece, où ils fonderent Thebes, reconnu la Sicile, où ils ſe firent des entrepôts, commencé en Afrique l'établiſſement de Carthage, d'où après avoir été dans l'iſle de Sardaigne, ils avoient bordé la côte orientale de l'Eſpagne, & paſſant le détroit, ils étoient entrés dans l'Océan, avoient bâti Cadix, parcouru toute la côte méridionale

de cette contrée, & remonté dans l'Océan juſqu'aux iſles Caſſiterides, ou les Sorlingues, d'où ils entrerent dans la grande Bretagne, qui fut le terme de leurs voyages de ce côté.

Quoique les Pheniciens fuſſent ſéparés de la mer Rouge par pluſieurs autres peuples, & que pour y faire arriver leurs marchandiſes ou les en faire venir, ils fuſſent obligés de les voiturer par terre, on les voit commercer dans le golfe Arabique, où ils envoyerent des flottes conſidérables. C'eſt en partant de ces mers, qu'ils conduiſirent les vaiſſeaux de Salomon, ſoit ſur les côtes des Indes & de l'empire du Mogol, ſoit ſur celles d'Ethiopie dans le pays de Sofala, contrée abondante encore aujourd'hui en mines d'or, & que quel-

ques interpretes eſtiment être le pays d'Ophir & de Tarſis dont parlent les Livres ſaints.

Le principal commerce des Pheniciens fut celui de luxe. Il conſiſtoit dans le trafic des métaux, du verre & de la pourpre. La premiere fois qu'ils débarquerent en Eſpagne, dit Ariſtote, ils y trouverent tant d'argent que leurs vaiſſeaux ne purent tout emporter.

Les iſles Caſſiterides & la grande Bretagne furent encore pour eux une autre ſource de richeſſes, par la quantité d'étain qu'ils en tirerent. Quelques auteurs font remonter cette découverte juſqu'au temps de Moyſe. Je crois qu'il eſt difficile d'en fixer préciſément l'époque ; mais il eſt ſur qu'il eſt parlé de l'étain dans

les monumens les plus anciens. On attribue auſſi aux Pheniciens l'invention de la pourpre, & celle du verre. Il ſe faiſoit ſur leurs côtes une pêche conſidérable d'une eſpece de poiſſon qui ne ſe trouvoit qu'en cet endroit de la mer, dont ils ſe ſervirent pour faire leur teinture : elle fut imitée dans la ſuite, mais la pourpre de Phenicie paſſa toujours pour être la plus belle.

A l'égard du verre, la découverte n'en fut dûe qu'au hazard. Voici de quelle maniere Pline rapporte qu'elle ſe fit. Des marchands qui traverſoient la Phenicie, arrivés ſur les bords du fleuve Belus voulurent faire cuire leurs viandes, ne trouvant point de pierres pour élever leurs trépieds ou pour leur en ſervir, ils s'avi-

ſerent de mettre à la place des morceaux de nitre : ce minéral s'embraſa, s'incorpora avec le ſable, & forma des petits ruiſſeaux d'une matiere tranſparente, qui s'étant durcie en ſe refroidiſſant, ſans perdre ſa qualité diaphane, indiqua la maniere de faire le verre, qui depuis fut perfectionnée. Mais cette derniere branche du commerce n'étoit pas auſſi étendue à beaucoup près que celle de la pourpre, qui occupoit uniquement preſque toute la ville.

Les arts, enfans du luxe & de la molleſſe, fleuriſſoient dans Tyr : lorſque les Juifs, ſous le régne de Salomon, voulurent bâtir le temple de Jéruſalem, ils eurent recours aux Tyriens ; & l'on voit dans Homere, que dès le temps du ſiége de Troye, les Pheniciennes

étoient célebres par leur adresse.

Il est bien difficile que les mœurs se conservent pures au milieu de tant de corruption, aussi celles des Pheniciens furent-elles très-dépravées. Le culte d'Astarté, dont le temple étoit une école de prostitution, & de la plus infâme débauche, peut en servir de preuve.

Les différentes villes de la Phenicie paroissent avoir été autant d'états indépendans les uns des autres, & qui n'avoient entr'eux d'autres liaisons que celles qu'un intérêt commun de gain ou de défense leur faisoit contracter. Les deux principales furent sans doute Tyr & Sidon.

Le gouvernement de la plûpart de ces villes semble avoir été l'Aristocratique mêlé du Monarchi-

que. Ce fut celui que les Carthaginois adopterent d'abord ; & il y a bien de l'apparence que les Carthaginois ſuivirent en cela l'exemple des Tyriens deſquels ils deſcendoient. Cette forme de gouvernement eſt ſujette à de fréquentes révolutions, ſur-tout dans un état commerçant, où les rois peuvent dégénerer en tyrans, toutes les fois qu'ils le veulent. Auſſi doit-on préſumer par le peu que l'on ſçait des premiers temps des Pheniciens, qu'ils eurent plus ſouvent des tyrans que des rois. Le premier fait que nous ayons ſur leur hiſtoire, ou du moins le plus connu, eſt l'aſſaſſinat de Sichée par Pigmalion, ſans autre motif que celui de s'emparer des tréſors de ſon beau frere.

Le commerce occupoit telle-

ment les Tyriens, qu'il sembloit avoir éteint en eux toutes les autres passions. « Tes sages sont tes » pilotes, dit le prophéte Ezechiel à la ville de Tyr, &c.

Il est assez singulier que la Phenicie touchant à la Judée dont rien ne la séparoit, il n'y ait presque jamais eu de guerre entre ces deux nations; mais Tyr pensoit plus à étendre son commerce, en établissant tous les jours de nouveaux comptoirs, qu'à s'aggrandir par la voie des armes. Elle cherchoit moins à dominer par la force, que par les besoins qu'elle sçavoit faire naître chez les peuples voisins. Selon cette politique, il étoit essentiel pour son commerce même de se maintenir en paix avec tous. Elle vendoit sa pourpre & ses pi erreries aux Syriens

& aux Medes. Elle achetoit dans la Gréce le fer & les cuiraſſes, pour les diſtribuer enſuite dans toute l'Aſie. L'Arabie lui fourniſſoit les parfums & les pierres précieuſes : elle tiroit du bled des plaines de Syrie, du miel, de l'huile & du baume de la Judée; ſes marchands alloient acheter des eſclaves dans la Cappadoce, & ſur les côtes du Pont-Euxin.

Les Tyriens qui, dans leur politique, n'avoient pas beſoin d'un militaire nombreux, trouverent des défenſeurs dans les mêmes étrangers, chez leſquels ils commerçoient. « Les Perſes, ceux de » Lydie & ceux de Lybie étoient » tes gens de guerre, dit encore » le Prophète à la ville de Tyr. » Ils ont ſuſpendu dans ton en» ceinte leurs cuiraſſes & leurs

» boucliers, pour te ſervir d'orne-
» ment. Les Aradiens avec leur
» armée gardoient tes murailles ;
» & les Pygmées qui étoient ſur
» tes tours, ont ſuſpendu leurs
» carquois le long de tes murs.

La vigoureuſe réſiſtance de Tyr contre Salmanaſar, qui aſſiégea cette ville inutilement pendant cinq ans, & contre Nabuchodonoſor, qui ne la prit qu'au bout de treize années de ſiége, feroit préſumer avantageuſement du courage de ſes habitans, & de leurs connoiſſances ſur l'art de la guerre, ſi l'on ne ſçavoit, 1° le peu de lumieres qu'on avoit alors ſur l'attaque des places, 2° & principalement combien il eſt difficile à une armée de terre, qui n'eſt point ſoutenue par une flotte, de prendre une place ſituée

ſur le bord de la mer, par ou elle peut recevoir continuellement des renforts de troupes, des convois, des munitions de toute eſpece, enfin tout ce qui lui eſt néceſſaire, & dont le port eſt rempli de vaiſſeaux qui peuvent être employés à inſulter à tous momens les aſſiégeans, à faire des deſcentes, à tenter des ſurpriſes de jour & de nuit, à enlever des convois à l'ennemi, à battre ſes détachemens, à ravager & à piller les environs de ſon camp, à brûler ſes machines, à combler ſes travaux, à lui enlever des poſtes & des fourrages entiers, ſans jamais courir le moindre danger; ſi ces troupes de débarquement ont ſeulement l'attention de ne rien entreprendre, ſans s'être ménagées la ſûreté de la retraite

dans leurs vaiſſeaux. On a vu de nos jours l'étonnement de l'Europe à la reddition de toute la Flandre Hollandoiſe en moins de ſix ſemaines. Cet étonnement redoubla encore à la priſe de Berg-op-Zoom. Il étoit fondé ſur la ſituation de cette derniere place, & ſur ce qui nous manquoit pour l'aſſiéger avec la certitude de l'emporter. Or les Aſſyriens n'avoient point de flotte, & les Tyriens en avoient une très-nombreuſe : ils combattoient, comme l'on dit, *pro patriâ & focis*. Leur ville pouvoit être rafraîchie continuellement de mercénaires & de vivres, il ne leur falloit que de l'argent pour acheter des munitions & des défenſeurs ; ils en manquoient d'autant moins, que leur commerce ne dut pas être

interrompu, du moins entiérement. Tyr, aſſiégée par terre, n'en devoit pas moins porter dans d'autres climats les fruits de ſon induſtrie; ſon commerce de terre pouvoit ſeul en ſouffrir. Je ſuis moins étonné que ce ſiége ait duré treize ans, que je ne le ſuis que la ville ait été priſe; avec les reſſources que les Tyriens avoient pour ſe défendre.

Cependant, après une ſi longue réſiſtance ils firent paſſer tous leurs effets dans une iſle voiſine, par le moyen de leurs vaiſſeaux, & ne laiſſerent à Nabuchodonoſor qu'une ville déſerte, & démeublée, pour ainſi dire. Ce prince y mit le feu, mais les Tyriens entiérement à couvert des inſultes de l'ennemi, par la mer qui les ſéparoit, virent brûler tranquille-

ment leurs anciennes habitations.

Une demi-lieue de terrein offroit à la fois deux ſpectacles bien différens : on voyoit ſur l'un des deux rivages une ville immenſe abandonnée aux flammes, & des ſoldats en fureur cherchant inutilement dans des monceaux de ruines de quoi ſatisfaire leur avidité : tandis que ſur l'autre on voyoit ſortir du ſein de la terre une nouvelle ville, un peuple entier occupé au travail, la mer couverte de vaiſſeaux allant chercher ou rapportant tout ce qui étoit néceſſaire pour la conſtruction, & tout cela avec autant de ſécurité, que ſi l'ennemi eût été fort éloigné, ou plutôt que s'il n'y eût point eu de guerre déclarée.

L'éclat de la nouvelle Tyr effaça celui de l'ancienne, ſi l'on en croit

les hiſtoriens ; cependant on la trouve dans la ſuite ſoumiſe aux Perſes, ſans qu'on ſçache comment elle paſſa ſous la puiſſance de cette monarchie. Il eſt probable que les Tyriens échappés aux fers, que Salmanaſar & Nabuchodonoſor leur avoient préparés, & que la ſeule ignorance des Aſſyriens dans l'art de la navigation & dans celui de la guerre avoit rendus inutiles, craignirent que ces peuples venant à s'éclairer par leurs propres fautes, ne ſe miſſent en état de les conquérir ; peut-être même en virent-ils les apprêts, & que pour conjurer l'orage qui ſe formoit, ils ſe déterminerent à ſe ſoumettre volontairement aux Aſſyriens, afin de rendre moins peſantes des chaînes qu'ils ne pouvoient éviter long-

temps de recevoir. Peut-être auſſi que cet événement n'arriva que ſous les rois de Perſe, après la chute de l'empire d'Aſſyrie. On ne peut tout au plus que hazarder des conjectures ſur l'époque, mais il me ſemble que le fait eſt inconteſtable ; il n'y a de douteux que le temps où il a dû ſe paſſer.

Cette réſolution fut peut-être moins l'effet de la crainte qu'un trait de politique de leur part aſſez adroit. Les Pheniciens aſſurés de la protection d'une puiſſance auſſi redoutable que les Perſes, parvinrent à être tranquilles, & libres de ne s'occuper que du ſoin de s'enrichir de plus en plus ; d'ailleurs le joug qu'ils s'impoſoient, ſur-tout étant volontaire, n'étoit pas bien peſant. On ſçait aſſez que les puiſſances que

l'on peut considérer comme suzeraines, n'exigeoient alors des peuples tributaires, que de fournir annuellement une somme convenue, & des hommes ou des vaisseaux en temps de guerre ; du reste ces peuples se gouvernoient selon leurs loix, & leurs rois étoient toujours choisis parmi la nation même. Se soumettre étoit donc le parti le plus sûr ; mais étoit-il le plus glorieux ? & un peuple belliqueux l'eut-il adopté ? Les Tyriens, foibles & riches, en se soumettant, ne payoient qu'un tribut médiocre. Vaincus, le tribut eût été beaucoup plus fort. Ils penserent en marchands, & calculerent leur puissance sur le dégré de leurs richesses, & non pas sur celui de leur considération dans le monde connu. Ils avoient

trop à perdre, pour se résoudre à risquer des trésors immenses contre la gloire de l'indépendance.

D'après ces vues politiques adoptées par le gouvernement, se soumettre aux Perses, c'étoit rendre à l'état une infinité de citoyens dont la nécessité d'avoir des défenseurs le privoit. Soumis ils n'avoient plus besoin de troupes, tout le monde pouvoit s'occuper du commerce, par conséquent se soumettre, c'étoit s'étendre. D'ailleurs la protection des Perses leur donnoit des facilités pour le commerce de l'Asie & de l'Egypte, qu'ils ne pouvoient attendre que de cette puissance.

Au reste les Perses donnerent aux Tyriens des marques de considération & d'une affection particuliere dans toutes les occasions.

Cambyſe, après la conquête de l'Egypte, méditoit celle de Carthage, qui dès-lors tenoit un rang parmi les peuples. Les Tyriens & les autres Pheniciens qui compoſoient la meilleure partie des forces maritimes de Cambyſe, le prierent de ne point les obliger de faire la guerre à une nation ſortie de leur propre ſein. Le roi de Perſe eut égard à leurs repréſentations, & ſe déſiſta même en leur faveur de l'entrepriſe qu'il méditoit. On voit que la dépendance des Tyriens ſauva les Carthaginois; & quelle différence n'eût pas produit dans l'ordre des choſes la conquête de Carthage par les Perſes ? Mais cette réflexion m'entraîneroit trop loin.

Cette dépendance étoit trop avantageuſe à un peuple qui ne

connoiſſoit d'autre bien dans la liberté, que celui d'acquérir des richeſſes & d'en jouir, ainſi que des commodités qu'elles procurent, pour ſonger à s'y ſouſtraire. Ce fut ſans doute par ce moyen, que la nouvelle Tyr l'emporta ſur l'ancienne : plus de commerçans donnerent plus de richeſſes ; & encore un coup, ces commerçans n'avoient plus beſoin de défenſeurs.

Cependant les inconvéniens de cette politique ſe firent enfin ſentir : il étoit bien difficile de travailler continuellement à ſervir le luxe des autres nations, & de s'en préſerver ; on ne voit pas même que les Tyriens ayent rïen fait pour le réprimer. Il ſe porta bientôt chez eux à cet excès où il ne manque jamais d'avoir les

ſuites les plus funeſtes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Tyr renfermoit dans ſon ſein bien plus d'eſclaves que les beſoins de chaque citoyen n'en comportoient : le faſte les avoit tellement multipliés, que ſe voyant ſi ſupérieurs en nombre, ils formerent une conſpiration, égorgerent leurs maîtres, s'emparerent de leurs thréſors, & forcerent les femmes de ces infortunés à les recevoir dans le lit nuptial. Cette révolution ſi effrayante fut l'ouvrage d'une nuit.

Straton échappa ſeul au maſſacre général : ſon eſclave avoit pris ſoin de le cacher ; & dans la ſuite de cet événement, Straton fut proclamé roi de Tyr par ces mêmes eſclaves qui avoient fait périr tous ſes concitoyens pour

recouvrer leur liberté : on ſçait aſſez de quelle maniere cela arriva.

Tyr étoit habitée par les deſcendans de ces révoltés, lorſqu'Alexandre, après la bataille d'Arbelles, leur envoya des ambaſſadeurs pour les engager à ſe ſoumettre à lui. La poſition de leur ville ſituée dans une iſle, leur fit croire qu'un prince qui n'avoit que des troupes de terre, & point de vaiſſeaux, ne pourroit les forcer. Les ambaſſadeurs d'Alexandre furent précipités du haut des murailles, contre le droit des gens & contre celui de l'humanité ; mais ce n'étoit plus le même peuple. Les anciens Tyriens euſſent reçu la loi du vainqueur de Darius, comme ils s'étoient donnés aux Perſes : ceux-

ci s'étoient établis par la violence, il étoit tout ſimple qu'ils priſſent la réſolution de réſiſter.

C'étoit au plus la ſeconde génération depuis la révolte des eſclaves : les idées de force, de réſiſtance, de courage, de férocité même, ſi l'on veut, n'avoient pas encore eu le temps de ſe briſer, pour ainſi dire, & de ſe perdre dans le luxe & dans la molleſſe. Alexandre marcha pour les punir.

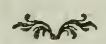
Il ne pouvoit approcher de la ville, qu'en comblant le détroit qui la ſéparoit du continent. Rien ne paroît impoſſible à un conquérant ; les obſtacles qu'il envisage, ne ſervent qu'à l'animer encore d'avantage à les vaincre. Alexandre entreprit de faire le ſiége de Tyr, & de combler le détroit contre toute vraiſemblance

d'y réuſſir. Les Tyriens qui ne concevoient pas que ce projet pût être exécuté, demandoient avec dédain, ſi le roi de Macédoine étoit plus puiſſant que Neptune.

Cependant après des travaux incroyables & recommencés pluſieurs fois, l'ouvrage fut perfectionné : la crainte du ſort que préſageoit aux Tyriens la colere d'un vainqueur juſtement irrité, redoubla leur courage ; & hors d'état de réſiſter, ils ſe défendirent encore ; mais les efforts même du déſeſpoir leur furent inutiles. La ville fut priſe. Alexandre, ſoit pour venger d'une maniere éclatante l'attentat commis contre ſes ambaſſadeurs, ſoit pour punir, comme il le dit lui-même, dans les enfans le crime de leurs peres, fit vendre

trente mille habitans à l'encan : huit mille furent paſſés au fil de l'épée ; & deux mille furent mis en croix, ſous prétexte que c'étoit le ſupplice que méritoient des eſclaves coupables de trahiſon : il n'échappa de ces infortunés, que ceux que les Sidoniens, alliés d'Alexandre, purent ſauver, en les réclamant à titre de leurs priſonniers.

Tyr fut abandonnée au pillage, & enſuite aux flammes ; elle ſe releva encore ſous les rois Macédoniens ; mais elle ne tint plus l'empire de la mer, & ne figura que fort au-deſſous d'Alexandrie, de Carthage, & de Rhodes.



CHAPITRE IV.

Des Juifs.

LES Juifs qui, pendant leur séjour en Egypte, habitoient un pays situé sur le bord de la mer Rouge, & qui depuis leur établissement dans la Terre promise, se trouverent possesseurs d'une partie des côtes de la Méditerranée, où ils avoient le port de Joppé, ne commercerent point & ne connurent pas même la navigation jusqu'au temps de Salomon, malgré l'exemple des Pheniciens qui confinoient à la Judée.

Ce n'étoit pas que le caractere des Juifs les éloignât du commerce; mais la forme de

leur gouvernement, & plus encore l'eſprit de leur légiſlation, en contrarioient l'établiſſement. On pourroit croire que Moïſe avoit puiſé dans les maximes des Egyptiens cette averſion pour le commerce & pour la ſociété avec les étrangers, ſi Dieu lui-même n'avoit dicté les loix de ce peuple qu'il s'étoit choiſi. Il eſt certain que l'exemple des autres nations rendu plus fréquent par des relations non interrompues avec elles, ne pouvoit que fortifier les Juifs dans leur penchant vers l'idolatrie à laquelle ils ſembloient être naturellement portés; d'ailleurs l'intention de leur Légiſlateur étoit de maintenir entr'eux l'union, qui ſeule en pouvoit conſtituer la force. Il crut que des liens reſſerrés par une religion &

des mœurs uniformes, feroient plus forts & plus durables que ceux mêmes du gouvernement & de la politique. Permettre le commerce aux Tribus placées fur le bord de la mer, c'étoit les enrichir ; & par conféquent, c'étoit introduire le changement des mœurs dans ces Tribus feulement, & une inégalité entr'elles qui ne pouvoit manquer d'opérer par la fuite la défunion qu'il craignoit : les Juifs alors euffent formé, comme les Pheniciens, un certain nombre d'états particuliers, indépendans les uns des autres, avec des intérêts différens.

L'éloignement de ce peuple pour le commerce dura jufqu'à Salomon, le troifieme de fes rois : le gouvernement monar-

chique ſembloit être plus favorable au commerce, que l'eſpece d'Ariſtocratie qui l'avoit précédé.

Salomon avec un génie vaſte, ne pouvoit avoir que de grandes idées. Les Juifs étoient alors auſſi belliqueux qu'ils pouvoient l'être, du moins ils l'étoient aſſez pour conſerver leurs poſſeſſions. Il voulut joindre à cet avantage celui d'enrichir ſes états & de faire ſortir ſes ſujets de l'engourdiſſement où ils étoient à l'égard des ſciences & des arts cultivés chez les nations voiſines ; engourdiſſement qui n'en faiſoit qu'un peuple obſcur, & qui les tenoit dans l'ignorance de leurs forces & des avantages de leur ſituation.

Salomon voulut tirer partie d'une poſition ſi heureuſe, & tout

difpofer pour que fes fucceffeurs fuffent en état de profiter de la fupériorité que donne une population nombreufe, lorfque l'emploi des hommes eft fagement diftribué. Pour cet effet, il entreprit d'introduire le commerce chez ce peuple groffier & ignorant. La religion paroiffoit y former des obftacles invincibles; ce Monarque fçut les vaincre, en intéreffant la religion même, à ce que les fciences & les arts fuffent introduits par la voie du commerce.

On pourroit dire que Salomon ne fut pas l'auteur de ce projet, & qu'il ne fit que fuivre à cet égard les airemens de David fon prédéceffeur, qui, fur la fin de fon régne, avoit fait raffembler une infinité de matériaux pour la conftruction du

Temple; mais David n'avoit exactement ſongé qu'à élever cet édifice ; Salomon ſongea à profiter de cette conſtruction pour partager les richeſſes de ſes voiſins, en partageant leur commerce. David penſoit à l'exécution de ce projet, en prince religieux & qui vouloit expier ſes fautes ; Salomon le continua, en prince politique, qui vouloit s'aſſurer l'immortalité & qui ne comptoit pas pouvoir y réuſſir par les armes.

Le Temple du Seigneur fut commencé ; il falloit d'autres ouvriers que les Juifs pour bâtir un édifice, dont la magnificence & la beauté répondiſſent à la grandeur du vrai Dieu, autant que la foible main des hommes peut le faire. De plus, il falloit pour cette conſtruction des matériaux

de toute eſpece, dont la plûpart ne ſe trouvoient point dans les états de Salomon.

Les Phéniciens, voiſins de la Judée, adoſſés au mont Liban, pouvoient fournir les bois néceſſaires ; leur commerce les mettoit en état d'offrir tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux, & leur induſtrie avoit multiplié chez eux le nombre des artiſtes & des ouvriers habiles dans tous les genres. Ce fut auſſi ſur les Phéniciens que Salomon jetta les yeux ; il ne tarda pas à reconnoitre de quel avantage le commerce peut être dans un royaume qui touche à la mer de quelque côté ; ou plutôt il ſe confirma de plus en plus dans l'opinion qu'il avoit déja de l'utilité du commerce, & même de

ſa néceſſité, pour rendre un état floriſſant.

Ce prince ne pouvoit croire que Dieu condamnât tout ce qu'il croyoit devoir contribuer à la grandeur de ſon peuple ; mais il eût été dangereux d'en diſſuader les Juifs. La conſtruction du Temple fut le prétexte qu'il prit pour éluder la ſévérité de la loi contre le commerce ; il crut par-là ſe ſauver des inconvéniens que le légiſlateur avoit voulu éviter, en l'établiſſant.

Salomon fit alliance avec Hiram, pour lors roi de Tyr ; il lui céda une vingtaine de bourgades dans le voiſinage de cette ville, qui appartenoient aux Juifs, & épouſa une des filles du roi d'Egypte. Hiram, par reconnoiſſance, lui envoya tous les ou-

vriers dont il avoit beſoin, & l'aſſocia au commerce que faiſoient les Tyriens par la mer Rouge, ſur laquelle les Juifs poſſédoient le port d'Aſiongaber, enlevé aux Arabes. On lit avec étonnement dans les Livres ſaints le détail des richeſſes immenſes que Salomon retira de cette aſſociation, & qui devoient refluer, du moins en partie, ſur ſes ſujets.

Salomon mourut; & les événemens qui ſuivirent de près ſa mort, étoufferent, pour ainſi dire, le commerce naiſſant dans ſes états.

Cependant tout ce que le légiſlateur des Juifs avoit prévu arriva; on vit s'introduire parmi eux l'idolatrie qui, par la conſtitution particuliere de cet état, preſqu'uniquement fondé ſur la

loi divine, ſapoit les fondemens de leur gouvernement, en détruiſant leur culte. Le luxe & la molleſſe régnoient à la cour de Salomon, d'où ils corrompirent bientôt les mœurs d'un peuple naturellement indolent & diſpoſé à la volupté.

Enfin les alliances de Salomon avec les Tyriens & les Egyptiens, éteignirent parmi cette nation cet eſprit conſervateur de tous les états, l'eſprit de patriotiſme. Il en réſulta, ainſi que Moïſe l'avoit prévu, la fameuſe révolution qui ſépara l'état en deux royaumes, celui d'Iſraël, & celui de Juda. Le commerce introduit dans la Judée, y avoit apporté des richeſſes immenſes : le luxe qui s'y introduiſit avec lui, en rendit l'acquiſition inutile & même perni-

cieuſe. Il appauvrit les Juifs, en multipliant leurs beſoins, en raiſon de leurs richeſſes. Ces peuples ne commencerent à ſe plaindre des ſubſides & de la miſere qui les accabloit, qu'au moment où l'or & l'argent abondoient le plus dans l'état.



CHAPITRE V.

Des Assyriens.

LA Babylonie, pays aussi abondant que l'Egypte, se fertilisoit par les mêmes moyens. Le Tigre & l'Euphrate, fleuves qui prennent leur source dans les montagnes d'Armenie, grossis par la fonte des neiges dont ces montagnes étoient couvertes, se débordoient réguliérement tous les ans pendant les mois qui répondent aujourd'hui parmi nous à ceux de Juin, de Juillet & d'Août; & ces débordemens, ainsi que ceux du Nil, arrosoient les terres de cette contrée, où il ne pleut jamais, ainsi que dans l'Egypte. Ces inondations bienfaisantes, quoique régulieres, n'étoient pas toujours éga-

lement avantageuſes dans l'un & dans l'autre royaume ; le plus ou le moins de hauteur des eaux déterminoit auſſi le plus ou le moins d'abondance. Ces variations engagerent les rois d'Aſſyrie à faire creuſer de grands lacs & des canaux, qui ſe rempliſſoient dans les grands débordemens, & au moyen deſquels on ſuppléoit à ceux qui ne répandoient pas ſur les terres une quantité d'eau ſuffiſante. Cette eau étoit conduite par des coupures dans les endroits qui en avoient beſoin ; & l'on employoit pluſieurs milliers d'hommes ſur le bord des deux fleuves, à l'élever par le ſecours de diverſes machines.

Les inondations du Nil plus conſidérables & plus égales, devoient rendre l'Egypte encore plus abondante. Cependant on

peut juger de la fertilité de la Babylonie ſur le recit d'Herodote, confirmé par celui de tous les hiſtoriens. « Un grain de bled, dit-il, » en rapporte trois cens » dans les meilleures années, & » deux cens, année commune: » l'herbe du bled & de l'orge » eſt large de quatre doigts; le » poiſſon qui ſe trouve en abon- » dance dans les lacs & dans les » rivieres, les palmiers qui croiſ- » ſent par-tout, ſans avoir beſoin » de culture, ſervent à nourrir » une grande partie des habitans.

En effet, lorſque les Perſes eurent conquis toute l'Aſie juſqu'aux Indes, la ſatrapie de Babylonie payoit, elle ſeule, le tiers des tributs de ce vaſte royaume. Il eſt aiſé de juger que l'agriculture étoit en hon-

neur, & faisoit une grande partie des soins du gouvernement, dans une contrée aussi fertile. Veiller sur la population, en étoit une suite; aussi le premier des Tribunaux chez les Assyriens, ne connoissoit que des mariages, & s'occupoit uniquement de tout ce qui pouvoit les favoriser.

La maniere dont les législateurs avoient pourvu à ce que l'indigence & la laideur ne fussent point un obstacle pour trouver un époux, mérite d'être rapportée.

On faisoit assembler à des temps marqués toutes les filles nubiles dans une place publique, où les jeunes hommes en état de se marier, s'assembloient aussi de leur côté. Un hérault en faisoit la publication, & ouvroit une espece d'encan, en commençant

par les plus belles qui étoient données au dernier enchérisseur. Les sommes dont elles avoient été payées, servoient de dot pour celles que l'on eut criées inutilement. Losqu'on en étoit à celles-ci, le hérault les proposoit d'abord avec une somme très-modique, & y ajoutoit ensuite quelque chose, jusqu'à ce que quelqu'un se présentât. Cet usage si ridicule selon nos mœurs, étoit très-avantageux pour la propagation de l'espece, dans un pays où personne sans doute ne pouvoit se soustraire à la loi qui ordonnoit de se marier, & où la poligamie étoit permise.

Tant de soins pour tout ce qui constitue les véritables richesses d'un état, ne pouvoient manquer d'avoir leur effet. Aussi voit-on,

dès les commencemens de l'hiſtoire, l'empire d'Aſſyrie s'étendre ſur toute l'Aſie par la voie des armes.

On ne voit point que les Aſſyriens ayent adopté d'autre commerce que celui de l'intérieur, pour lequel le Tigre & l'Euphrate, qui traverſoient toute cette contrée, donnoient de grandes facilités ; encor n'étoient-ce pas proprement les Babyloniens qui faiſoient ce commerce. Semiramis avoit fait conſtruire des ports ſur ces deux fleuves, pour la commodité & la ſûreté des bateaux marchands. On voit dans Herodote, que ces bateaux étoient faits de peau, & que les montagnards d'Armenie en étoient les conſtructeurs. « Ils plient des bâtons » de ſaules, dit cet Hiſtorien, qu'ils

» couvrent entiérement de peaux,
» obſervant de mettre le poil en
» dedans ; ils n'y font ni pouppe
» ni proue ; ils les arrondiſſent en
» forme de bouclier, mettent de
» la paille dans le fond, & les
» abandonnent enſuite au cou-
» rant du fleuve, chargés de di-
» verſes marchandiſes, ſur-tout
» de vin de palmier ; deux hom-
» mes ſeulement le conduiſent
» avec chacun un aviron. Ils en
» font de diverſes grandeurs ; les
» plus conſidérables portent juſ-
» qu'à la péſanteur de cinq mille
» talens. Dans les petits, on met un
» âne, outre les marchandiſes,
» on en met pluſieurs dans les
» grands. Lorſque les conducteurs
» ſont arrivés à Babylone, ils ven-
» dent leurs marchandiſes, enſuite
» la paille & les bâtons de leurs

» bateaux : ils chargent les peaux » ſur leurs ânes & s'en retour- » nent par terre, le fleuve étant » ſi rapide, qu'il ſeroit impoſſible » de le remonter : c'eſt par cette » raiſon qu'ils n'emploient que » des peaux pour faire leurs bar- » ques, qui ne ſervent que pour » un voyage ; de retour chez eux, » ils en font d'autres, & revien- » nent ainſi tous les ans. » On voit que ce commerce ſe bornoit à échanger du vin de palmier, & quelques autres productions de l'Armenie, contre des grains. Car il me paroît vraiſemblable que ces ânes que l'on chargeoit des débris du bateau, remportoient en même temps les bleds & tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance des habitans de la grande Armenie, ſans quoi il eût été aſſez inutile de les

embarquer ; & les Armeniens auroient vendu leurs peaux à Babylone, comme ils vendoient la paille & les bâtons, plutôt que de se charger d'un animal pesant, qui tenoit beaucoup de place & qui devoit être embarrassant.

Ce commerce est l'unique dont parle Herodote ; cependant le luxe prodigieux qui régnoit dans l'Assyrie, ne permet pas de croire qu'il fût le seul, ni le plus considérable qui se fit à Babylone, ville dont le nom même étoit le symbole de la volupté. D'ailleurs plusieurs passages de l'Ecriture sainte confirment cette opinion ; (*a*) mais ils prouvent en même

(2) Le passage suivant est décisif.

» Babylone la grande est tombée... Les » marchands de la terre pleureront & me- » neront deuil à cause d'elle, car personne

temps, que le commerce étoit absolument passif, c'est-à-dire que les Assyriens achetoient & ne commerçoient pas, par conséquent ce commerce les ruinoit sans cesse, loin de leur être avantageux,

» n'achete plus leurs marchandises. Des » marchandises d'or & d'argent, des pierres précieuses, des perles, de la pourpre, de la soie, de l'écarlate, du bois odoriférant, des vases d'yvoire & de bois précieux, de l'airain, du marbre, du fer, des parfums, de l'encens, du vin, de l'huile, de la fine farine, des brebis, des chevaux, des chariots, des esclaves. Les marchands de ces choses qui sont devenus riches en les vendant, se tiendront loin d'elle, pleurant, menant le deuil, & disant : Hélas ! la grande cité, qui étoit vêtue de fin lin & de pourpre, qui étoit parée d'or & de pierres précieuses... Hélas ! la grande cité, qui enrichissoit tous ceux qui avoient des vaisseaux en mer est désolée.

tageux. Les étrangers apportoient en foule chez eux, tout ce que l'induſtrie avoit fait imaginer de commode ou d'agréable, dont le débit étoit aſſuré, & ils en remportoient des denrées utiles.

Cette politique mal adroite en apparence, fut préciſément ce qui maintint ſi long-temps la puiſſance de l'empire d'Aſſyrie. Les efforts qu'il falloit faire pour ſoutenir le luxe, en retarderent les effets pernicieux. Les pertes journalieres ne pouvoient ſe réparer que par de nouvelles conquêtes, ou en augmentant les tributs que payoient les peuples déja conquis. Ces augmentations donnerent lieu à une infinité de révoltes dans les différentes préfectures. Ces révoltes frequentes

exigeoient un certain nombre de troupes ſur pied.

La plûpart des rebelles étoient préciſément les peuples qui s'étoient enrichis de la ſubſtance de Babylone, puiſque cette augmentation des tributs devoit tomber naturellement ſur ces prefectures. Les rois d'Aſſyrie, dont la politique conſiſtoit ſans doute à n'en pas mécontenter pluſieurs à la fois, envoyoient contre le peuple qui refuſoit de payer, des forces ſi ſupérieures, qu'il ne tardoit pas à être vaincu. Le pillage étoit une ſuite ordinaire de la victoire: ne payer qu'une ſomme conſidérable, par forme de dédommagement de la guerre, étoit une grace que ces monarques accordoient rarement; mais de quelque

façon que ce fût, la nouvelle imposition étoit établie : de cette maniere tout ce qui étoit sorti de l'état par l'attraction du commerce étranger, y rentroit par les extorsions & par les pillages. Enfin lorsque les préfectures de l'empire ne suffisoient pas à la réparation nécessaire, on songeoit à de nouvelles conquêtes.

Nabuchodonosor n'eut guéres d'autres motifs pour faire la guerre aux Juifs. On peut voir dans les Livres saints quelles richesses immenses les Assyriens trouverent dans le Temple, & tout ce qu'ils remporterent du sac de la Ville sainte.

Il est à remarquer que les Assyriens, dans la nécessité de faire la guerre plus souvent encore à des puissances maritimes qu'à d'au-

tres peuples, puiſque ces puiſſances étoient les plus riches, n'ont cependant jamais eu de marine, & par conſéquent point de ports, ni dans la Méditerranée, ni dans le golfe Perſique, où il leur étoit ſi facile d'en avoir.

Lorſque Semiramis voulut traverſer le fleuve Indus, elle fit venir des charpentiers de la Phénicie, de l'iſle de Chypre & de la Syrie, parce que ſes ſujets ignoroient entiérement l'art de conſtruire des vaiſſeaux.

Salmanazar voulant] aſſiéger Tyr, y marcha avec une armée nombreuſe, & n'avoit en mer, que ſoixante vaiſſeaux, avec huit cens rameurs fournis par d'autres Pheniciens ſes tributaires. Ces ſoixante vaiſſeaux ne firent que paroître, pour ainſi dire: ils furent

tous coulés à fond dès les premiers jours qu'ils tinrent la mer, par ceux des aſſiegés. Salmanazar ne ſongea ſeulement pas à faire revenir une autre flotte, & continua le ſiége par terre.

Lorſque Nabuchodonoſor aſſiégea la même ville, il n'avoit pas un ſeul vaiſſeau. Ces exemples, & une infinité d'autres que l'on pourroit rapporter, prouvent inconteſtablement que les Aſſyriens ne firent jamais le commerce maritime. Or pour que cette nation ſi adonnée au luxe aimât mieux ſe voir minée tous les jours par les frais qu'il entraîne, que de faire elle-même les profits qu'elle ſembloit abandonner aux autres peuples, il falloit que le commerce lui fût interdit par ſes loix, ou par l'eſpece de mépris

que ſon legiſlateur avoit repandu ſur la profeſſion de commerçant, & que les rois maintinrent ſucceſſivement. Cette derniere opinion me paroît d'autant plus vraiſemblable, qu'on verra ce même eſprit régner parmi toutes les puiſſances conſidérables de l'Aſie. Ceci n'eſt qu'une conjecture, mais je la crois aſſez bien fondée.

Avec un luxe prodigieux, des dépenſes incroyables, & point de commerce, il ſembloit que la monarchie Aſſyrienne ne pût ſe ſoutenir; mais elle ſe maintenoit par ſes propres vices. J'ai déja dit que les révoltes fréquentes des préfectures, obligeoient les rois d'Aſſyrie à tenir ſur pied une milice nombreuſe. L'uſage continuel des troupes ne pouvoit

qu'entretenir parmi elles la discipline néceſſaire, & les conſerver auſſi bonnes qu'elles pouvoient l'être, peut-être meilleures qu'on ne devoit s'y attendre, vu la molleſſe de cette nation. Ce même uſage forcé des troupes, devoit auſſi naturellement inſpirer pour elles la plus grande conſidération, tant de la part des peuples, que de la part du monarque même. Il eſt aſſez ordinaire dans les monarchies, de flater l'orgueil ou l'amour propre de ceux dont on croit avoir beſoin. Cette conſidération rendoit la profeſſion militaire la plus honorable.

L'eſprit de conquête, l'appui de toutes les monarchies, étoit une ſuite indiſpenſable de la néceſſité où étoient les rois de dou-

bler les impositions & de châtier les peuples qui refusoient de payer, de même que la considération pour les troupes étoit une suite indispensable de cette nécessité. Châtier une peuple rebelle, étoit presque le conquérir une seconde fois.

Si l'on demande comment les particuliers de l'Assyrie pouvoient réparer les effets du luxe, puisqu'ils n'avoient aucune part ou à l'augmentation dés tributs, ou aux sommes que payoient les vaincus, par forme de dédommagement, il est aisé d'y répondre : les souverains de cette contrée ne levoient aucun impôt sur leurs véritables sujets.

Une des conditions auxquelles les premiers rois chez tous les peuples conquérans furent élus & reconnus pour tels, dut être

qu'ils n'éxigeroient aucun impôt de ceux qui consentiroient à les mettre à leur tête, & à recevoir leurs loix, enfin de ceux qui avoient cimenté de leur sang & de leurs travaux la gloire & la puissance dont ces souverains alloient jouir. Les rois ont bien dérogé depuis à cet engagement; mais il se maintint très-long-temps dans l'Asie. Les Perses ne payerent jamais rien, tant que dura la monarchie établie par Cyrus, comme on le verra dans la suite. Il dut en être de même des Assyriens. Ce peuple ne payant aucune imposition, & habitant une contrée fort abondante, les particuliers ne pouvoient manquer d'être assez riches de leurs propres revenus pour soutenir leur luxe, indépendamment de la sol-

de que devoient recevoir ceux qui avoient des emplois, ou dans le militaire, ou auprès du prince; emplois qui ſans doute n'étoient donnés qu'aux Babyloniens même. Ainſi le luxe de la nation n'aura plus rien qui doive ſurprendre. Le roi d'Aſſyrie, au contraire, étoit, pour ainſi dire, le plus pauvre de ſon royaume, puiſque les fruits de la terre ſuffiſoient à la nourriture & au ſuperflu de ſes véritables ſujets, & que ce prince avoit beſoin de trouver continuellement des reſſources, dans ſes vexations ſur les peuples déja conquis, ou voiſins de ſes états.

Les effets d'un luxe général peuvent être retardés, mais on ne peut s'y ſouſtraire. Il parvint à un tel dégré dans l'Aſſyrie, que les trou-

pes même en furent amollies, & perdirent enfin dans le ſein des plaiſirs & de la molleſſe, la diſcipline & le courage qui leur tenoient lieu des autres vertus militaires. Plus les troupes ſe détériorerent, plus il fallut les augmenter & plus on les augmenta, plus il fallut de tributs pour leur entretien.

Les rois d'Aſſyrie n'avoient pas aſſez de grandeur d'ame, & n'entendoient pas aſſez leurs propres intérêts, pour ſacrifier quelque choſe de leurs dépenſes ſuperflues au bien de l'état. Le nombre des révoltes augmenta de jour en jour; plus le luxe des troupes s'accrut, plus l'indiſcipline les corrompit: les monarques renfermés dans l'intérieur de leurs palais, abandonnoient les rênes du gou-

vernement à de lâches miniſtres, qui ſacrifioient auſſi l'état à leur intérêt particulier, qui ne parloient à leur maître que de ſes plaiſirs, & qui lui cachoient ſoigneuſement la ſituation de ſes affaires. Ils veilloient ſans ceſſe à écarter du thrône les véritables citoyens, s'il en étoit encore qui euſſent pu éclairer le roi ſur ſon propre péril; & lui en impoſer continuellement, étoit leur unique étude.

Enfin Arbace le Méde ſongea à délivrer les nations de l'Aſie du joug des Aſſyriens, qui méritoient ſi peu de dominer ſur des peuples courageux. Sardanapale régnoit alors, ou plutôt ſes eunuques régnoient ſous ſon nom. Arbace, avant de lever l'étendard de la révolte, voulut en aſſurer

le ſuccès. Il ſentit que des efforts ſucceſſifs ne feroient qu'ébranler la puiſſance Aſſyrienne, ſans l'abbatre jamais. Il voulut lui porter à la fois tous les coups qui la menaçoient. Il ſe ligua avec les Armeniens & d'autres peuples de l'Aſie, auſſi mécontens que les Médes, des vexations & des nouveaux tributs qu'on levoit tous les jours ſur eux. Ses troupes s'aſſemblerent, marcherent droit à Ninive, devenue le ſiége de l'empire d'Aſſyrie, & s'emparerent de la ville, tandis que Béléſis, chef d'un autre parti, mais de concert avec Arbace, marchoit à Babylone.

Tout le monde ſait le reſte de cette révolution & quelles en furent les ſuites. L'infortuné Sardanapale n'eut que le temps de

ſe brûler dans ſon palais avec ſes femmes & ſes tréſors; ſeule marque de courage qu'un roi d'Aſſyrie eut donnée depuis long-temps; courage né du déſeſpoir, unique reſſource des lâches, mais qui prend quelquefois la couleur d'une vertu.

Il ſe forma depuis, un ſecond empire d'Aſſyrie des débris du premier; mais les peuples de cette nouvelle monarchie étoient encore ces mêmes Babyloniens enchaînés par les plaiſirs, & amollis par la volupté. Ce n'étoit plus le temps où le vice même du gouvernement contribuoit à ſa conſervation. Ce ſecond empire d'Aſſyrie ne commerça pas plus que le premier: il eut de même un commerce paſſif qui lui fit les mêmes maux; & les effets

du luxe s'y firent ſentir plus rapidement, parce qu'ils s'étoient préparés dès le premier empire. Celui-ci ne ſoutint qu'un ſiége de plus, & tomba ſous la puiſſance des Médes, d'où il paſſa bientôt, avec l'empire Méde, ſous la domination des Perſes.



CHAPITRE VI.

Des Médes.

LA Médie proprement dite, étoit une contrée fertile & très-peuplée. Les Médes devenus indépendans par la révolte d'Arbace, resterent dans une espece d'aristocratie jusqu'à Déjoce qui fit dégénérer cette forme de gouvernement en monarchie, sans prendre cependant le titre de Roi, qui ne commença à être porté que par son fils Phraorte.

Le gouvernement républicain & l'aristocratique sont des entraves pour l'esprit de conquête. Le premier pas que doit faire une nation qui veut s'aggrandir, est de se choisir un chef; & ce chef est

toujours roi, ou de nom, ou d'effet. Les Médes étoient belliqueux; Déjoce ne trouva point d'obstacles pour arriver à la puissance souveraine. Ses talens militaires le placerent à la tête des troupes, ses vertus lui firent déférer le soin de gouverner, & sa modération le défendit du charme de la couronne. On diroit que Déjoces n'avoit voulu que faire essayer le joug à ces peuples indociles, pour les y accoutumer. Cette conduite eut tout son effet dans la personne de Phraorte, qui fut proclamé roi, & qui étendit les conquêtes commencées par son pere. Les Médes formerent un royaume puissant.

Les dépouilles des vaincus sont ordinairement le prix de la victoire; & celles d'un ennemi,

dont le luxe & la molleſſe ont cauſé la défaite, portent avec elles une contagion dont il eſt difficile de ſe défendre : c'eſt la robe de Neſſus. Les Médes à force de vaincre des peuples efféminés, adopterent leurs mœurs & leurs uſages. Cependant ils conſerverent juſques dans le ſein des plaiſirs, ce génie militaire auquel ils étoient redevables de la puiſſance dont ils jouiſſoient ; ou du moins s'il s'y affoiblit beaucoup, il ne s'éteignit pas entiérement.

Le luxe qui régnoit à la cour des rois Médes, ne permet pas de douter qu'il ne ſe fît un grand commerce dans leur empire ; mais ce commerce ne put être que paſſif, ainſi que dans le premier empire d'Aſſyrie. Cette eſpece de

commerce dut y produire les mêmes inconvéniens ; l'on y apporta ſans doute les mêmes remédes, c'eſt-à-dire, l'augmentation des tributs ſur les peuples conquis, à meſure que l'état s'épuiſoit. Le luxe par conſéquent eut été ſuivi des mêmes effets dans l'empire Méde que dans celui d'Aſſyrie, ſi la révolution qui fit paſſer l'un & l'autre ſous la domination des Perſes lui en eût donné le temps.

Soit qu'on adopte le ſentiment d'Herodote, ſoit qu'on s'en rapporte à Xenophon ſur la maniere dont le royaume de Médie paſſa dans les mains du grand Cyrus, le vice du gouvernement n'eut aucune part à cette révolution. Mais on voit dans l'un & l'autre hiſto-

rien, que l'état pouvoit à peine ſoutenir ſa grandeur.

Lorſqu'une monarchie fondée par l'eſprit de conquête, commence à perdre les uſages & les mœurs propres à cet eſprit, elle eſt ſappée par ſes fondemens, un rien l'ébranle ; & de l'ébranlement à la ruine totale, ſouvent le paſſage eſt court. Déjoce qu'on peut regarder comme le légiſlateur des Médes, vit très-bien le préſent ; mais il ne connut pas aſſez le paſſé, pour lire dans l'avenir. La chute de l'empire d'Aſſyrie ſembloit lui dicter les loix qu'il falloit établir. Les Médes de Déjoce, fiers, belliqueux, & même un peu ſauvages, ne lui parurent pas diſpoſés à s'amollir comme les Aſſyriens. Ce légiſla-

teur ne ſongea pas que tous les peuples commencent par être féroces, qu'ils ſe policent par dégrés, & que fondus, pour ainſi dire, par l'effet du luxe, leur force & leur puiſſance s'éteignent dans le ſein de la molleſſe.



CHAPITRE VII.

Des anciens Perſes.

SAUDANIS, ſage Lydien, voulant détourner Crœſus de l'entrepriſe qu'il méditoit contre les Perſes : « Conſidérez, dit-il au roi de Lydie, » à quel peuple » vous allez déclarer la guerre. » Les habitans de ce pays monta- » gneux, aride & preſque ſterile, » ne ſont vêtus que de peaux de » bêtes : les premiers alimens » qu'ils trouvent, ſont ceux qu'ils » préferent ; ils n'ont ni les figues, » ni les autres fruits délicats ; le » vin leur eſt inconnu, ils ne boi- » vent que de l'eau : ô Crœſus ! » quand vous pourriez triompher » d'une telle nation, quel ſeroit

» le prix de la victoire ? & si vous
» êtes vaincu, que ne devez-vous
» pas craindre ? Voyez enfin tout
» ce que vous avez à perdre, &
» le peu que vous pouvez gagner.

Les Perses devenus les maîtres de toute l'Asie, par la réunion de l'empire des Médes, & par les conquêtes des royaumes de Lydie & d'Assyrie, adresserent à Cyrus la requête suivante.

» Prince, les Dieux ont ac-
» cordé à la valeur des Perses
» l'empire de l'Asie ; vous êtes
» notre roi, laissez nous quitter
» le territoire ingrat & resserré
» que nous habitons, pour venir
» nous établir dans ces campa-
» gnes fertiles ; laissez-nous choi-
» sir notre séjour, soit auprès de
» la Perse, soit dans quelque con-
» trée plus éloignée. Les plus

» grandes & les plus belles villes » ſont à notre diſpoſition. Qui » pourroit nous blâmer d'en uſer » ainſi ? & trouverons-nous ja- » mais une occaſion plus favo- » rable de devenir heureux, en » devenant riches & puiſſans ?

» Je vous permets d'exécuter » votre deſſein, leur répondit Cyrus avec tranquilité ; » mais je » dois vous avertir que telle eſt » la diſpoſition de la nature, que » la même terre ne puiſſe pro- » duire à la fois des moiſſons » abondantes & des hommes » courageux ; ainſi vous qui com- » mandez aujourd'hui à l'Aſie, » diſpoſez-vous en même temps » à obéir bientôt. » Les Perſes frapés de la réponſe du roi, préférerent leur pauvreté, avec la gloire d'être un peuple libre & puiſſant,

puiſſant, à l'abondance qui devoit les conduire à l'eſclavage.

Il s'en falloit beaucoup que les forces réelles de la Perſe proprement dite, puſſent égaler celles du reſte de l'Aſie. La ſupériorité que donnent le courage, la diſcipline & l'endurciſſement à la fatigue, avoit ſoumis les nations les plus puiſſantes à ce peuple belliqueux. Conſerver l'eſprit qui l'avoit fait vaincre, étoit pour lui l'unique moyen de conſerver de ſi vaſtes conquêtes. Cyrus, qu'on peut regarder comme le fondateur de cette monarchie, ſentit combien cet eſprit militaire étoit prétieux, & fit tout ce qu'il falloit pour le maintenir. Aucun Perſe ne pouvoit ſe diſpenſer de ſervir dans les troupes, depuis vingt-ſept ans, âge auquel com-

mençoit la virilité, jusqu'à cinquante : tous étoient soldats.

L'éducation de la jeunesse répondoit parfaitement à la disposition & aux vûes de cette loi. On ne peut en lire le détail dans la Cyropédie de Xenophon, sans ce respect & cette émotion qu'inspirent les établissemens sages, qui conduisent à la gloire par le chemin de la vertu.

» Aux environs & à portée du
» palais du roi, dit l'historien,
» étoit une grande place divisée
» en quatre parties, l'une pour
» les enfans, l'autre pour les
» jeunes gens, la troisiéme pour
» les hommes faits, la quatriéme
» pour les vieillards : là, les Per-
» ses s'exerçoient pendant toute
» leur vie, selon leur âge ; les
» enfans y apprenoient à être

» justes & à dire la vérité ; c'est
» la raison pour laquelle on avoit
» pris soin d'écarter de cette
» place les marchands, les arti-
» sans, & tout ce qui pouvoit
» avoir quelque rapport au com-
» merce, de peur que les idées
» d'intérêt, de lucre & de fortune
» ne corrompissent les sucs de la
» sagesse & de la vertu, dont
» on vouloit nourrir ces jeunes
» plantes. Les jeunes gens man-
» geoient & dormoient en plein
» air sur cette place ; les heures
» étoient marquées, & toutes
» étoient employées, ou à des
» exercices militaires, ou à la
» chasse, image de la guerre.

Tel est en raccourci le tableau de l'éducation des Homotimes, ou nobles ; Cyrus les regardoit comme les enfans de l'état, ses

défenfeurs & fon plus ferme appui : auffi les emplois militaires & les charges civiles n'étoient jamais donnés qu'à quelqu'un de ce corps. L'ancienneté étoit un vain titre pour parvenir. Il falloit s'être bien acquité des fonctions de fa place, pour obtenir un pofte plus éminent; & tant que dura la monarchie, jamais une belle action, de quelque nature qu'elle pût être, ne refta fans récompenfe.

L'éducation du peuple eût été différente de celle des Homotimes ; mais on peut aifément conjecturer que dans cet état purement militaire, ceux qui n'étoient pas nobles, avant les conquêtes de Cyrus, le devinrent après, foit parce qu'ils avoient accompagné ce prince dans fes expédi-

tions, ſoit parce que devenu maître d'un royaume immenſe, il lui falloit beaucoup de troupes pour le garder; eh! quels hommes étoient plus propres à le conſerver, que ceux qui avoient aidé à le conquérir? conſidération qui donna lieu à la loi de Cyrus, qu'aucun Perſe n'eut à ſe diſpenſer d'embraſſer la profeſſion des armes; par conſéquent tous les Perſes devinrent Homotimes ou nobles. Ce qui ſert encore à confirmer cette conjecture, ſi on peut regarder cette opinion comme telle, c'eſt que la Perſe proprement dite, ne fut aſſujettie à aucune ſorte d'impoſition. Etre Perſe de nation, étoit donc un titre dans cette monarchie, équivalent à la nobleſſe d'aujourd'hui, & même quelque choſe de plus,

La population eſt eſſentielle à quelque état que ce ſoit, mais elle ſemble encore plus importante pour un peuple belliqueux. Cyrus jugea qu'il ne pouvoit trop multiplier le nombre des Perſes, & que la conſervation de cette monarchie en dépendoit.

Il ſentit de même, que le moyen le plus efficace étoit de faire ſervir l'opinion générale à l'intérêt politique. La diſtinction la plus honorable chez les Perſes, après la gloire d'avoir le mieux ſervi dans les combats, étoit celle d'avoir une famille nombreuſe; & le Souverain proportionnoit les récompenſes à cet égard, à la qualité des ſujets qu'on donnoit à l'Etat.

L'agriculture fut le troiſiéme

objet du gouvernement. On ne peut trop admirer les ſoins particuliers que les rois de Perſe donnerent à cette partie intéreſſante, d'après les ſages inſtitutions de Cyrus. Les Satrapes ou gouverneurs des provinces, ainſi que ceux qui commandoient dans chaque ville, étoient chargés particuliérement de veiller à ce que les terres fuſſent auſſi-bien cultivées qu'elles pouvoient l'être, & d'encourager, d'aider, enfin de protéger les cultivateurs. Mais les meilleurs réglemens deviennent inutiles, ſi l'on n'eſt ſans ceſſe attentif à les maintenir dans toute leur vigueur : pour prévenir la négligence des Satrapes & autres prépoſés à cet égard, on envoyoit tous les ans, des officiers d'une intégrité reconnue, dans tout le

royaume ; ils parcouroient les Satrapies, voyoient par eux-mêmes l'état des campagnes & de la population, & entroient la dessus dans les plus petits détails. Ces officiers étoient appellés les yeux du roi, auquel ils rendoient le compte le plus exact. Sur leur rapport, tous ceux qui avoient contribué à la population ou à la fertilisation, étoient attentivement récompensés ; & ceux qui avoient laissé dépérir des terres, faute de culture & de soins, ou dont la famille devenoit moins nombreuse, sans qu'aucun accident en fût la cause, étoient punis, & cela, depuis le laboureur jusqu'au Satrape même, auquel on donnoit une Satrapie plus étendue, & d'un meilleur produit, lorsqu'il avoit amélioré la sienne.

C'étoit une maxime du gouvernement, qu'un homme qui réussissoit dans une petite chose, pouvoit réussir dans une plus grande ; maxime admirable pour exciter l'émulation, & qui ne devoit produire aucun effet pernicieux, tant que les gradations étoient religieusement observées.

Sur ce principe, Misès ayant présenté des fruits d'une grosseur extraordinaire à Artaxerxe Mnemon, dans un des voyages de ce prince : « Celui qui a trouvé » le secret, dit le roi, de faire » croître des fruits d'une beauté si » rare, trouvera bien les moyens » de faire d'une petite ville une » cité florissante. » Misès fut récompensé en conséquence.

On peut remarquer en passant, que malgré les précautions du

gouvernement, pour que les réglemens fussent observés avec exactitude dans toute l'étendue de la monarchie, les rois de Perse croyoient nécessaire de se montrer à leurs peuples & de parcourir eux-mêmes différentes provinces, pour entretenir la vigilance des commandans & remédier à l'abus qu'ils pourroient faire de leur autorité.

Au reste ces récompenses ne sont point citées dans l'histoire, comme des actions extraordinaires. Elles étoient assurées & même réglées pour tous ceux qui se distinguoient, soit par leur courage & leurs exploits militaires, soit par le nombre de leurs enfans, soit enfin par leurs soins & par leur industrie pour l'amélioration & le produit des terres.

Il eſt vraiſemblable que les Perſes qui favoriſerent les arts, favoriſerent auſſi le commerce. Cette partie ſi utile dans une monarchie vaſte, ne devoit pas être négligée chez un peuple dont le gouvernement étoit ſi ſage ; & ſi nous ne ſommes pas inſtruits des réglemens qui furent faits pour aſſurer & protéger le commerce, nous devons en regretter la connnoiſſance, & non pas douter qu'ils ayent éxiſté. Mais il eſt auſſi certain que les Perſes n'exercerent jamais le commerce par eux mêmes.

Une nation belliqueuſe ne s'occupe que de la gloire, & qui ne cherche que la gloire ; néglige l'intérêt & tout ce qui lui eſt relatif : il en voit les avantages dans autrui avec complaiſance, il le

défendra même contre l'injuſtice ; mais le vrai Militaire croiroit ceſſer de l'être, s'il deſcendoit juſqu'aux ſoins que l'intérêt exige. Ces ſentimens d'honneur devenus peut-être trop particuliers aujourd'hui, étoient le ſentiment général des Perſes, c'eſt-à-dire, des Perſes ſous la main de Cyrus & de pluſieurs de ſes ſucceſſeurs.

Le commerce fut abandonné aux peuples conquis, que l'on obligea de fournir annuellement, au-delà des tributs qu'ils payoient déja, une certaine quantité des choſes rares & précieuſes qu'ils tiroient des autres pays par la voie du commerce ; mais les Perſes proprement dits, ne s'y adonnerent jamais, quoique la ſtérilité du Sol & leur ſituation ſur le gofe

Perſique paruſſent devoir les y porter : ils n'eurent même jamais de vaiſſeaux qui leur appartinſſent, comme nous le verrons bientôt : il y a plus, le préjugé, ſi c'en eſt un, que le commerce exclut la bravoure, qu'il commence par l'aſſoupir, & qu'il finit par l'éteindre, étoit un des préjugés les plus fortement enracinés parmi cette nation. Tous les hiſtoriens parlent de l'éloignement général qu'on avoit en Perſe pour cette profeſſion. Lorſque Cyrus, après la conquête de la Lydie, parut menacer les Ioniens, Sparte lui envoya un ambaſſadeur (*a*), pour lui défendre d'atta-

(*a*) Sparte n'envoyoit jamais qu'un ambaſſadeur, quoique ce fût l'uſage alors d'en envoyer pluſieurs ; & lorſque

quer les villes Grecques de l'Aſie qu'ils mettoient ſous leur protection. Cyrus ayant écouté le diſcours de Macrine, c'étoit le nom de l'ambaſſadeur, s'informa d'abord, quels étoient les uſages, les mœurs, le gouvernement, les forces des Grecs, & lui fit enſuite cette réponſe : « Allez » dire à vos maitres, que je n'ai » jamais craint des hommes, qui » ont au milieu de leurs villes, » des places publiques où ils » s'aſſemblent tous les jours pour » ſe tromper mutuellement. Si » les Dieux me conſervent la vie,

les puiſſances ſe plaignoient de cette diſtinction, les Spartiates répondoient : Il eſt vrai que nous n'envoyons qu'un ambaſſadeur, mais nous envoyons un homme.

» ils auront aſſez à ſe plaindre
» des maux que je leur ferai,
» ſans s'embarraſſer de ceux des
» Ioniens (*a*). » Herodote qui rapporte ce trait, ajoûte : « Cyrus
» en parlant ainſi, vouloit cen-
» ſurer les mœurs des Grecs en
» général, qui, dans toutes les
» villes, ont des places publiques,
» ou ſe font les échanges & tout
» ce qui concerne le commerce,
» au lieu que les Perſes n'ont rien
» de ſemblable chez eux.

Les peuples de l'Aſie, quoique tributaires & dépendans de

(*a*) Cyrus ne s'informa pas ſans doute des Spartiates en particulier, ou bien il s'adreſſa à des gens peu inſtruits ; car on auroit pu lui dire que les Spartiates n'étoient point commerçans, & que leurs places publiques étoïent deſtinées à d'autres uſages qu'à celui du commerce.

la Perſe, n'en avoient pas moins leurs rois, ſi leur gouvernement étoit monarchique ; & leurs magiſtrats, s'ils étoient républicains. Ils ſe faiſoient la guerre les uns aux autres, ils avoient leurs intérêts politiques chacun en particulier ; mais tout cela ſe reuniſſoit, pour ainſi dire, dans un point, centre de la puiſſance. Ainſi les peuples qui avoient fait le commerce, avant d'être ſoumis aux Perſes, le continuerent depuis ; ils eurent même des vaiſſeaux marchands & une marine dont ils ſe ſervirent dans leurs guerres particulieres, & qu'ils étoient obligés de fournir au grand roi, toutes les fois qu'il le demandoit.

En parcourant celles des nations ſoumiſes aux Perſes qui ont commercé, & commençant par

le golfe Persique, on trouve d'abord les vastes contrées des Arabes, peuples fort adonnés au commerce, & plus encore au brigandage; des déserts immenses les séparoient des autres nations de l'Asie; mais il leur étoit facile, en s'embarquant sur le golfe Persique, de remonter l'Euphrate, depuis son embouchure jusqu'à Babylone. Les Perses, moins jaloux des avantages qu'ils pouvoient retirer de cette navigation, qu'en garde contre les rapines & les pillages des Arabes, creuserent le lit de l'Euphrate dans plusieurs endroits, pour empêcher que ce fleuve ne fût navigable. Quelques historiens font remonter l'invention de ces cataractes jusqu'au temps de l'empire d'Assyrie; cette opinion n'a

rien de contraire à la vraisemblance, après ce que j'ai dit précédemment de l'éloignement des Assyriens pour le commerce extérieur.

Après les Arabes, en descendant sur les côtes de la Méditerranée, la premiere nation considérable qui se présente, est celle des Juifs ; mais ce peuple qui avoit des ports admirables sur cette mer, n'en faisoit aucun usage, comme on l'a déja vu ; ainsi on ne peut pas le compter au nombre des peuples commerçans.

Plus bas, en suivant encore les bords de la Méditerranée, est la Phénicie, qui continua son commerce, sous la domination des Perses, avec autant & même plus d'éclat qu'auparavant. On

peut ſe ſouvenir de ce qui a été dit précédemment à ce ſujet.

En longeant toujours les côtes de la Méditerranée, on trouve la Syrie, que l'on peut conſidérer comme diviſée en deux parties. Les Syriens établis au milieu des terres, s'occupoient principalement de l'agriculture, & faiſoient le commerce de l'intérieur, en venant prendre aux vaiſſeaux Phéniciens, & autres, toutes leurs marchandiſes, pour les faire paſſer dans l'Aſſyrie, d'où ils rapportoient toutes celles qui étoient néceſſaires pour le chargement de ces vaiſſeaux. Ce tranſport ſe faiſoit apparemment par le moyen de l'Euphrate, navigable dans cet endroit, & où il n'y avoit point de cataractes; Car il paroît difficile que ce tranſport ſe fît par terre.

Les Syriens établis ſur les côtes, donnoient preſque tous leurs ſoins au commerce maritime, au moyen de quoi les villes de Byblos, de Tripoli & d'Arad devinrent très-floriſſantes, cependant elles n'approcherent pas, à beaucoup près, de Tyr & des autres villes des Phéniciens, dont l'éclat obſcurcit toujours celui des autres nations commerçantes.

Les Syriens ont poſſédé à leur tour le port d'Ailath ſur la mer Rouge; ils y envoyerent une colonie; mais Ailath étoit trop éloigné pour qu'ils ayent pu conſerver longtemps cette ville. Au reſte, la prodigieuſe fertilité des terres de la Syrie, & plus encore les profits d'un commerce très-avantageux, tant extérieur qu'intérieur, ne pouvoient manquer de

faire des Syriens un des plus riches peuples de l'Aſie ; auſſi furent-ils l'un des plus efféminés. Les hiſtoriens de l'antiquité n'en parlent guéres, ſans ajoûter à leur nom, l'épithéte de *molles* : nous les verrons reparoître ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre.

Plus loin on voyoit la Cilicie, terrein pierreux, rempli de montagnes & de rochers. Les Ciliciens n'étoient, à proprement parler, qu'un peuple de brigands qui infeſtoient les mers & pilloient les voyageurs engagés dans leurs montagnes. Soumis aux Perſes en apparence, ils ne ceſſerent de les inquiéter & de leur cauſer de grands dommages, d'autant plus qu'il étoit fort difficile de les punir. Dès qu'on venoit les attaquer, ils ſe retiroient dans leurs

montagnes & dans leurs rochers, où il étoit impoſſible de les pourſuivre.

Vis-à-vis étoit l'iſle de Chypre, dont les habitans furent de très-grands navigateurs, mais dont le commerce ne fut pas auſſi étendu qu'il auroit pu l'être. Cette iſle étoit diviſée en un trop grand nombre de petits états, tous indépendans les uns des autres, preſque toujours en guerre entr'eux. Les Cypriots ſeuls compoſoient une grande partie des forces maritimes des Perſes.

La Pamphilie, la Lycie avoient auſſi des ports, & conſéquemment une marine; mais on ne ſçait rien de leur commerce.

Plus bas, & à l'extrémité de l'Aſie, les Doriens, les Ioniens, & les Eoliens occupoient toute

la côte, dont les principales villes étoient Milet, Ephefe, Halicarnaffe, Phocée, Smyrne, Cumes, Colophon, &c. Ces peuples originaires de la Gréce, en avoient apporté le courage & l'amour de la liberté. Tranfplantés dans une pays plus fertile que celui de leur naiffance, & dont les habitans étoient peu induftrieux, ils s'emparerent du commerce, & le firent avec fuccès; ils devinrent puiffans. La feule ville de Milet fe vantoit d'avoir fondé plus de trois cens colonies; mais bientôt par une fuite indifpenfable du luxe qu'amenent les richeffes, leurs mœurs fe corrompirent, les factions commencerent, & l'on vit ces peuples auparavant fi fiers; fi courageux, fi jaloux de la liberté, foumis tantôt à des

tyrans, tantôt à des étrangers. La plûpart eurent recours à la protection des roisde Lydie, dont ils ne furent cependant ni les esclaves ni même les sujets, mais auxquels ils payoient un tribut. Après la défaite de Crœsus, les Ioniens demanderent à Cyrus de leur accorder les mêmes avantages dont ils jouissoient sous les rois Lydiens, & aux mêmes conditions. Cyrus mécontent de ce qu'ils n'avoient pas voulu se joindre à lui, refusa de les recevoir au même titre : il ne leur offrit d'autre capitulation, que celle d'être à l'avenir au nombre de ses sujets (*a*), & se mit en devoir

(*a*) On voit par-là, que les peuples qui composoient la monarchie des Perses, étoient distingués en plusieurs classes; de

de les ſoumettre par la force. Quelques uns défendirent courageuſement leur liberté ; & réduits

---

diviſion que nous ne connoiſſons pas parmi nous, & dont nous n'avons même nulle idée, faute d'avoir aſſez examiné l'hiſtoire ancienne de l'Aſie, & de tous les peuples en général. On peut regarder comme la premiere claſſe, les originaires de la Perſe proprement dite, qui ne payoient point d'impôts, & qui n'étoient conſacrés qu'à la religion, à la profeſſion des armes & à la magiſtrature. La ſeconde étoit compoſée des peuples voiſins de la Perſe, qui avoient été réduits en Satrapie, & qui compoſoient réellement le corps de la monarchie. Ceux-là étoient ſujets aux impoſitions déja établies, ou à celles qu'il plaiſoit au roi, d'établir. Enfin la troiſieme claſſe étoit formée par les peuples ſeulement tributaires, ſoit volontairement, ſoit par droit de conquête. Ils payoient leur tribut annuel, & fourniſſoient au roi des trou-

à l'extrémité la plus preſſante, ils aimerent mieux abandonner leur patrie pour aller chercher de nouvelles habitations, que d'y reſter ſous la puiſſance d'un maître. Ces Grecs, malgré la dépravation de leurs mœurs, ſçavoient mettre encore une juſte différence entre l'autorité & la protection, entre le ſimple tribut & la ſujettion, qui ne dégénere que trop ſouvent en eſ-

pes & des vaiſſeaux, lorſqu'il en avoit beſoin. Mais du reſte ils conſervoient leurs uſages, leurs mœurs, leurs loix, leur religion même, & juſqu'à leurs rois, ou leurs magiſtrats, ſelon la forme du gouvernement. Je ne parle point des eſclaves. Ces hommes qui, dans un Etat, ne ſervent que de nombre, quelquefois dangereux, ſouvent à charge, ne méritent pas de faire une claſſe particuliere.

clavage. Tels furent les Phocéens qui s'embarquerent avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils purent emporter de plus précieux, & qui vinrent, après plusieurs courses, s'établir sur nos côtes, où il fonderent la ville de Marseille. Mais la plûpart se soumirent à Cyrus. Sous les successeurs de ce prince, leur aversion naturelle pour l'obéissance, les porta de temps en temps à des revoltes; & on les vit tantôt sujets de la Perse, tantôt ses ennemis, selon qu'ils étoient soutenus par les Lacédémoniens & par les Athéniens. Mais on ne peut nier que les Grecs d'Asie n'eussent perdu beaucoup du courage & des vertus de leurs ancêtres. On diroit que contens de posséder des richesses immenses,

ils avoient confié le ſoin de défendre leur liberté, aux Grecs d'Europe, ſans l'appui deſquels ils retomboient toujours dans la ſervitude.

A l'égard des villes ſituées ſur les bords de la mer Égée, de la Propontide & du Pont-Euxin, étant preſque toutes des colonies des Ioniens, & ſur-tout de ceux de Milet, telles qu'Heraclée, Amiſus, Synope, Trapezunce, &c. elles ſuivirent pour laplûpart, la fortune de leurs métropoles, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient libres, lorſque les Grecs d'Europe avoient l'avantage ſur les Perſes, & qu'elles rentroient ſous la domination de ces maîtres de l'Aſie, lorſque Sparte & Athenes étoient obligées de ſe renfermer dans leur propre défenſe, ou que

ces deux républiques étoient engagées dans des guerres, qui ne leur permettoient pas de secourir ces colonies secondaires, si l'on peut se servir ici de cette expression (*a*).

Tous les pays que l'on vient de citer, furent conquis par Cyrus; & les réglemens que l'on a vus, tant par rapport au militaire, à la population, à l'éducation des Homotimes, ou originaires de Perse, que par rapport à l'agriculture, & aux diverses parties de la police générale, furent son ouvrage.

Cambyse, fils & successeur de

(*a*) On pourra me reprocher de m'être écarté de mon sujet en décrivant même succintement ces divers pays; mais j'ai cru qu'il étoit indispensable de donner au moins une idée des peuples maritimes soumis aux Perses.

Cyrus, ne changea rien dans la forme du gouvernement. Ce prince avoit appris de son pere, que l'esprit de conquête étoit le seul qui pût conserver la monarchie: il jetta les yeux sur l'Egypte, & forma le projet de s'en emparer, pour entretenir dans la nation, cet esprit qu'il croyoit nécessaire.

On a vu dans le chapitre des anciens Egyptiens, de quelle maniere il réussit. On a vu de même à l'article des Pheniciens les raisons qui le détournerent de l'expédition qu'il méditoit contre Carthage; mais Cambyse étant mort au retour de son entreprise malheureuse contre l'Ethiopie, le mage Smerdis parvint à la couronne.

L'imposteur, pour gagner le

cœur des peuples, les déchargea des impôts qu'ils payoient, & les dispensa de l'obligation de fournir des troupes. Gette conduite qui tendoit si fort au détriment de la puissance royale, ne pouvoit être celle d'un monarque : on sçait comment le faux Smerdis fut reconnu & puni.

L'administration d'une monarchie puissante est une machine à plusieurs ressorts, dans laquelle le moindre dérangement devient pernicieux, si l'on n'est prompt à y remédier. Darius, fils d'Hystaspe, placé sur le thrône de Cyrus, n'eut rien de plus pressé que de rétablir ce que l'usurpateur avoit détruit. Pour y parvenir, ce Prince crut devoir faire une nouvelle division de ses états : l'Asie fut partagée en des especes de

préfectures, telles que Semiramis en avoit formé dans l'empire d'Assyrie, & si fort semblables à ce que nous connoissons sous le nom d'intendances, que désormais je me servirai de ce terme, lorsque j'aurai occasion d'en parler.

Cependant les Dynasties & les Satrapies n'en subsisterent pas moins. Ces intendances furent seulement des offices de plus. Darius, en rétablissant la levée des impôts, les augmenta sans doute, & en changea totalement la forme. Auparavant, ces impôts se payoient en denrées du pays, ou provenues du commerce, comme on l'a vu précédemment. Il ordonna qu'ils se payeroient désormais en or ou en argent, non pas monnoyé, mais au poids ; & il nomma pour la perception de ces

subsides, des officiers qui furent sans doute les préfets ou intendans dans chaque Satrapie : ce nouvel arrangement fit dire aux Perses, que Cyrus étoit un pere, Cambyse un maître, & Darius un marchand.

Cependant les Perses originaires conserverent toujours leurs franchises & leurs priviléges. Ce qui s'étoit passé lors de la conjuration contre le faux Smerdis, & lors de l'élection à la couronne, avoit fait connoître à Darius, combien il lui étoit important de ménager les Homotimes & les grands du royaume, pour conserver le pouvoir souverain ; ce qui doit faire revenir de l'erreur où l'on est, d'après le sentiment des historiens modernes, que le gouvernement des Perses étoit le despotisme. Si

ces hiſtoriens avoient été plus inſtruits dans la politique, par conſéquent plus capables de combiner les paſſages des anciens auteurs ſur cette matiere, & d'en pénétrer le véritable ſens, ils auroient vu que le gouvernement étoit à la fois monarchique & oligarchique; que l'adoration des Perſes pour le grand roi étoit ſeulement de repréſentation, qu'elle n'ajoûtoit rien à ſon pouvoir, & que les grands influoient eſſentiellement ſur le maniment des affaires.

Les changemens que Darius avoit faits dans la perception des impôts & leur augmentation ſembloient devoir faire naitre pluſieurs révoltes dans un état auſſi étendu, & ſur-tout aux extrémités du royaume. L'hiſtoire ne nous offre que celle de Babylone;

encore la jaloufie de voir le fiége de l'empire tranfporté dans une autre ville, y eut-elle la plus grande part. On fçait de quelle maniere Zopyre reprit cette place importante.

Darius fe prépara enfuite à marcher contre les Scythes, fous prétexte d'aller punir l'irruption qu'ils avoient faite dans la Médie, pendant le régne de Cyaxare ; mais fon principal objet étoit d'entretenir la difcipline & cette ardeur parmi fes troupes, qu'un repos trop long pouvoit éteindre. Sept cens mille hommes, fix cens vaiffeaux fournis par les diverfes nations maritimes foumifes au roi de Perfe, furent employés à cette expédition.

Malgré cet armement formidable, c'en étoit fait de Darius

& de tout ce qui l'avoit ſuivi, premierement, ſi l'ordre qu'il donna lui-même de couper le pont qu'il avoit fait conſtruire ſur le Boſphore eut été éxécuté; en ſecond lieu, ſi l'intérêt particulier des petits tyrans des villes d'Ionie, n'eut pas empêché l'effet de l'ambaſſade que les Scythes envoyerent aux Ioniens, auxquels Darius avoit confié la garde du pont, ſeule retraite qu'il eût, en cas d'événement fâcheux. Sur les ſages obſervations de ces ambaſſadeurs, les Ioniens mirent en délibération s'ils romproient le pont; s'ils l'euſſent rompu, Darius étoit perdu, lui & ſon armée; & les colonies Grecques non-ſeulement s'affranchiſſoient du joug, mais il leur étoit aiſé de s'emparer de toute la monar-

chie, & de la partager entre elles.

Hiſtiée, tyran de Milet, ſentit le coup, & le prévint par des diſcours fort éloquens. Le pont fut conſervé, & Darius le repaſſa avec les débris de ſon armée. On verra dans la ſuite, que ſi Darius en confia la garde à des troupes qui devoient lui paroître peu ſûres, ce fut moins une imprudence de ſa part, que le défaut qui s'étoit introduit dans le militaire de Perſe, je veux dire l'abus de n'avoir pas formé une infanterie des Perſes, ou du moins de n'avoir pas adopté les troupes Grecques, comme nationales, & de les avoir au contraire regardées toujours comme mercénaires ; j'en parlerai plus bas. Mais rien ne juſtifie ce prince de la premiere idée qu'il eut de faire

rompre le pont, ſon unique retraite. C'eſt un parti qui ne convient que pour les cas déſeſpérés, qu'il ne faut exécuter qu'à la derniere extrémité, & qui ne peut devenir une reſſource, qu'avec un petit nombre de troupes. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe apprit à Darius, combien il eſt néceſſaire d'avoir au moins quelque connoiſſance du pays où l'on projette de faire la guerre, avant de s'y engager avec une armée nombreuſe.

Ce prince qui pour réparer la honte de ſon irruption en Scythie, & pour tenir toujours ſes troupes en haleine, méditoit la conquête des Indes, fit embarquer ſur l'Indus, Scylax de Caryandie, Ionien de nation, & lui ordonna de deſcendre ce fleuve juſqu'à la

mer. Scylax entré dans l'Océan, fit route au couchant; & après une navigation de trente mois, il rentra dans la mer Rouge, & vint débarquer en Egypte, au même endroit d'où Nécus avoit fait partir les Pheniciens, lorſqu'ils firent le tour de l'Afrique. Sur le rapport de Scylax, Darius ſe mit en marche pour aller s'emparer des Indes & réuſſit.

Cette conquête étendit beaucoup les bornes de ſes états. Ce fut ſans doute pour la joindre à l'Egypte, que ce prince fit reprendre le canal que Nécus avoit voulu faire tirer depuis l'une des bouches du Nil, juſqu'à la mer Rouge (*a*):

(*a*) Et non pas pour établir le commerce dans ſes états, comme le prétend M. Huet dans ſon Traité du commerce & de la navigation des Anciens. Ce Da-

il étoit presque achevé lorsqu'on représenta à Darius, que le niveau de cette mer étant plus élevé que le terrein de l'Egypte, il étoit à craindre que ce pays ne fût inondé. Cette entreprise fut abandonnée pour la seconde fois.

Cependant les Grecs d'Asie, qui n'avoient pu conserver leur liberté, ne perdirent jamais le dessein ni l'espoir de la recouvrer. Les Milésiens se révolterent sous la conduite d'Aristagore : ce fut l'origine de la destruction de la monarchie des Perses, quoiqu'elle ne soit arrivée que long-temps

---

rius fut un conquérant ; titre qui ne s'accorde pas avec le génie commerçant, qui exige l'inclination la plus pacifique pour tout ce qui n'intéresse pas directement le commerce.

après. Le reſte des Ioniens ſe rangea ſous les drapeaux de Milet; les Atheniens & les Erétriens leur envoyerent des vaiſſeaux : après divers événemens, l'Ionie fut ſoumiſe.

Mais Darius voulant ſe venger des Atheniens & des Erétriens, qui avoient ſoutenu les révoltés, envoye contre eux une armée de ſix cens mille hommes, & une flotte compoſée de ſix cens vaiſſeaux fournis par les Pheniciens, les Egyptiens, les Cypriots & les Ioniens : la perte de la bataille de Marathon ne le rebute pas; il fait de nouveaux préparatifs contre la Gréce : l'Egypte profite de ce moment, & ſe revolte ; Darius meurt, & laiſſe à Xerxés une monarchie, ſinon plus puiſſante, du moins

beaucoup plus étendue, malgré les revers qu'il avoit essuyés.

Xerxés soumet l'Egypte, & reprend le projet de son prédécesseur contre la Gréce. Les auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des forces navales & des troupes de terre destinées à cette expédition. Si l'on en croit Herodote, auteur contemporain, la flotte étoit composée de douze cens voiles, outre les bâtimens de transport; trois cens des Pheniciens & des Syriens de la Palestine, deux cens des Egyptiens, cinquante de l'isle de Chypre, cent de la Cilicie, trente de la Pamphilie, cinquante des Lyciens, cent de la Doride, soixante & dix de la Carie, cent de l'Ionie, dix-sept de quelques petites isles, soixante de l'Eolie, & cent des

côtes de l'Hellefpont & de celles du Pont-Euxin.

J'ai cru devoir rapporter ce dénombrement, pour donner une idée des forces maritimes de l'Afie, qui peut en donner une en même temps, des divers dégrés du commerce chez ces différens peuples.

Cette flotte prodigieufe fut battue près de Salamine, par celle des Grecs confédérés, qui n'étoit compofée que de trois cens vaiffeaux. Les Grecs durent fans doute en partie, leur victoire à l'attention de fe tenir dans un détroit, où le grand nombre de vaiffeaux étoit non-feulement inutile, mais même nuifible : cependant fi l'on veut y réfléchir, on attribuera encore plus la gloire de cette journée, à leur courage & à leur expérience dans les

combats de mer. Les vaiſſeaux Grecs étoient montés par des gens de guerre ; ceux des Perſes n'étoient montés que par des commerçans, grands navigateurs à la vérité, mais peu inſtruits dans la ſcience de la marine militaire. Il en fut de même que ſi l'on faiſoit combattre aujourd'hui un vaiſſeau marchand armé en guerre contre un vaiſſeau de roi, certainement le premier n'auroit pas l'avantage. Veut-on une comparaiſon plus frapante ? On peut conſidérer qu'elle feroit l'iſſue d'un combat entre un vaiſſeau de guerre François & un vaiſſeau Anglois d'aujourd'hui, du même nombre de canons, & avec un équipage égal : l'expérience a juſtifié plus d'une fois, que le vaiſſeau François feroit le vainqueur. Cette

même expérience prouve, que si les Anglois ont eu quelquefois des avantages sur mer, depuis qu'ils commercent, ils ne les ont jamais dû qu'à l'extrême supériorité du nombre. C'est ce que l'on verra encore mieux dans la suite de cet ouvrage.

On peut ajoûter encore aux causes de la victoire des Grecs, que leur flotte combattoit pour conserver la liberté, dont ils avoient toujours joui, & la liberté qui constitue la force d'un état, est un bien qui appartient à chaque citoyen en particulier. La flotte des Perses ne combattoit que pour l'intérêt d'un maître, à la puissance duquel la plûpart des peuples qui la composoient, ne cherchoient que l'occasion de se soustraire.

La journée de Salamine fut sui-

vie de celles de Platée & de Mycale. La perte de ces trois batailles porta le coup le plus terrible à la monarchie des Perſes. Les Atheniens, devenus les maîtres de la mer, délivrerent du joug l'iſle de Chypre, la Thrace, la Macédoine, & la Cherſoneſe. Bientôt, ſous la conduite de Cimon, ils chaſſérent les Perſes de l'Ionie, & brûlerent oû coulerent à fonds tous les vaiſſeaux du grand roi.

Xerxés découragé par tant de revers, abandonna la gloire pour ſe livrer tout entier aux plaiſirs, & fut aſſaſſiné par Artabane, qui commandoit ſa garde.

Sous le régne de ce prince, on avoit eſſayé de doubler une ſeconde fois le cap de Bonne-Eſpérance. Sataſpe, fils de Teaſpe Achemenide, ayant violé la fille de Zopyre, fut condamné à être mis

en croix ; ſa mere, qui étoit ſœur de Darius, pour le dérober au ſupplice, repréſenta au roi, qu'en l'obligeant d'aller faire le tour de l'Afrique, c'étoit vraiſemblablement le punir de mort, & que s'il échappoit aux dangers, l'utilité dont ce voyage pourroit être, lui mériteroit aſſez ſa grace. Xerxés y conſentit : Sataſpe s'embarqua en Egypte, paſſa le détroit, & entra dans l'Océan, en cinglant vers le midi ; mais voyant que plus il avançoit, plus les dangers augmentoient, après pluſieurs mois de navigation, il revint ſur ſes pas, & ſe rendit à la cour du roi, où il raconta que dans les pays les plus éloignés où il eût abordé, il avoit vu de petits hommes vêtus à la Phenicienne, qui, à ſon arrivée, avoient

quitté leurs habitations & s'étoient retirés dans les montagnes ; qu'il ne leur avoit fait aucun mal, & qu'il s'étoit contenté de leur prendre quelque bétail, & des rafraichiſſemens, ajoûtant qu'il n'avoit pu continuer ſa route autour de l'Afrique, parce que ſon vaiſſeau n'avoit pu voguer au-delà d'un certain endroit, où il étoit demeuré comme attaché. Le roi, peu ſatisfait de ce rapport, lui fit ſubir le ſupplice auquel il avoit été condamné.

Tandis qu'Artaxerxe Longuemain ne ſongeoit qu'à s'aſſurer le trône, en faiſant périr ſes freres, & même Artabane qui l'y avoit fait monter ; les Grecs pourſuivoient leurs avantages dans l'Ionie : Artaxerxe ſe préparoit enfin

à

à les arrêter. Les Egyptiens se révoltent sous la conduite d'Inarus, roi de Lybie, & appellent les Atheniens à leur secours. Les Perses vaincus à la premiere bataille, rentrent en Egypte avec de nouvelles forces, & gagnent la seconde. Le prix de cette victoire fut un traité, par lequel les Perses reçurent la loi des Atheniens : les colonies Grecques de l'Asie furent remises en liberté, & les côtes de la Pamphilie devinrent les limites que les vaisseaux appartenans au grand roi ne pouvoient plus passer.

Ce n'étoit plus le temps où les monarques de Perse formoient le projet d'envahir toute la Grece. Leur politique se réduisoit alors à fomenter des divisions entre Sparte & Athenes, ces deux

rivales de puiſſance dans un pays de liberté, & à donner des ſecours au parti le plus foible, pour entretenir la guerre & miner l'un & l'autre inſenſiblement : cette conduite d'Artaxerxe lui fit preſque recouvrer l'Ionie.

Depuis Xerxés, le thrône de Perſe fut toujours enſanglanté, juſqu'à la fin de cette monarchie. Ochus I, connu ſous le nom de Darius, n'y monta que par le meurtre de toute ſa famille. Sous ſon régne, les ſoulevemens recommencerent, & principalement en Egypte ; mais ces peuples n'avoient conſervé que l'idée & le déſir de l'état de liberté, & n'avoient plus le nerf néceſſaire pour ſecouer un joug étranger, & ſe reſaiſir de leur

indépendance. Chaque révolte, toujours ſuivie du châtiment, n'étoit pour eux qu'un fléau de plus.

Ochus meurt. Artaxerxe Mnémon lui ſuccéde. Cyrus le jeune entreprend de le déthrôner. La bataille de Cunaxa décide auquel des deux freres appartient la couronne. Les Grecs qui avoient ſuivi Cyrus le jeune, aiment mieux s'ouvrir un paſſage les armes à la main, que de ſe rendre. Ils traverſent une grande partie des états du roi de Perſe, ſouvent attaqués, toujours ſuivis, & rentrent dans la Grece, ſans avoir été entamés, après une marche auſſi longue que pénible.

Cependant Ageſilas pouſſoit vivement ſes conquêtes dans l'Aſie. Artaxerxe Mnémon, pour ſe déli-

vrer de cet ennemi, excite, par ſes émiſſaires ſecrets & par des préſens conſidérables, une guerre gérale dans la Grece, qui oblige Sparte à rappeller Ageſilas.

Les Atheniens alloient ſuccomber ſous les efforts de Sparte : le roi donne à Conon le commandement d'une flotte conſidérable ; Conon bat les Lacédémoniens, & rétablit Athenes. Le gouvernement de Perſe avoit ſubſtitué la ruſe à la force ; cette conduite lui réuſſit. On en vit réſulter la fameuſe paix d'Antalcide, ſi honteuſe pour les Grecs, qui céderent au roi toutes leurs colonies dans l'Aſie, ſans diſtinction. L'iſle de Chypre avoit été compriſe dans ce traité. Evagore, le prince le plus puiſſant de cette contrée, refuſa ſeul d'y

ſouſcrire. Il ſe défendit, & fit particuliérement une paixhonorable.

Les affaires de Gréce avoient détourné l'attention d'Artaxerxe Mnemon de celles de l'Egypte, qui dans l'eſpace d'un petit nombre d'années, eut quelques rois indépendans. Mais Artaxerxe ſongea enfin à la faire rentrer ſous ſon obéiſſance. Pharnabaze, & Iphicrate, l'Athenien, furent chargés de cette expédition. Les Perſes gagnerent la bataille. Déja l'Egypte étoit ſoumiſe, ſans la baſſe jalouſie de Pharnabaze, contre Iphicrate, qui rendit la victoire inutile. Artaxerxe y renvoya de nouvelles forces; mais il ne put empêcher qu'Ageſilas ne plaçât Nectanebus ſur le thrône.

Artaxerxe meurt. Ochus II, parvient au thrône, en faiſant pé-

rir toute ſa famille. Les Sidoniens ſe révoltent, & avec eux tous les peuples maritimes. Nectanebus leur envoie un renfort de Grecs auxiliaires, ſous les ordres de Mentor le Rhodien. Ochus raſſemble des troupes, & marche en perſonne pour aller châtier les rebelles. Teucus, roi de Sidon, & Mentor, effrayés à l'approche du roi, offrent de lui livrer la ville de Sidon. Les habitans trahis ſe brûlent, eux, leurs femmes, leurs enfans, & toutes leurs richeſſes.

Ochus tourne ſes armes contre l'Egypte. Nectanebus fuit avec ſes tréſors en Ethiopie, & abandonne ce royaume à Ochus ſans réſiſter.

Des ſuccès ſi rapides rétablirent la paix dans toute l'étendue de la monarchie. Les peuples qui

s'étoient ſoulevés, s'empreſſerent de rentrer ſous le joug; & ceux qui ſongeoient déja à le ſecouer, n'oſerent le tenter. Mais la vigueur des rois de Perſe ne paroiſſoit depuis long-temps, que comme des étincelles ; & l'attention ſi néceſſaire aux ſouverains ſur l'adminiſtration des affaires, n'étoit plus à leurs yeux un devoir indiſpenſable. Renfermés dans leur palais, ils ne voyoient plus par eux-mêmes, & cette machine immenſe étoit conduite par des miniſtres plus occupés de la faveur du prince & de leur intérêt particulier, que du ſoin des affaires & de l'intérêt général. Ochus s'abandonna entiérement aux conſeils de l'eunuque Bagoas, devenu tout puiſſant. Ce prince fut empoiſonné par ſon favori.

Arsès, fils d'Ochus, placé sur le thrône, par le crime & les soins de Bagoas, ne fit, pour ainsi dire, que paroître : l'eunuque mécontent de ne pas gouverner le royaume, comme il s'y étoit attendu, l'assassina, pour élever à sa place Darius Codoman, en qui finit la premiere monarchie des Perses. Ce prince, plus digne de régner qu'aucun de ses prédécesseurs depuis Darius, fils d'Hystaspe, & même depuis Cyrus, s'attira cependant ses malheurs par sa crédulité, & l'excès de confiance qu'il eut dans les flateurs dont il étoit environné. Moins de troupes & moins de courtisans, il auroit battu Alexandre, auquel il pouvoit disputer le nom de Grand. Il réunit l'humanité, la grandeur d'ame,

la clémence & la libéralité ; qualités préférables dans un monarque au ſeul titre de conquérant.

Je parcours l'hiſtoire des Perſes ; & loin qu'aucun événement puiſſe faire conjecturer que ces peuples ayent été commerçans, tous concourent à prouver qu'ils n'ont jamais fait le commerce. Ils n'avoient que trois moyens de s'enrichir, mais ces trois moyens étoient aſſurés ; le premier, d'embraſſer la profeſſion des armes, dans laquelle la conſidération, & des dignités auſſi lucratives qu'honorables, étoient toujours le prix du courage, comme elles en étoient l'objet ; le ſecond, d'augmenter la valeur des terres, augmentation avantageuſe par elle-même, & qui obtenoit en-

core des récompenſes certaines du ſouverain ; le troiſieme enfin, d'avoir une nombreuſe famille ; plus un Perſe avoit d'enfans, plus il étoit en état de fournir des ſujets pour le militaire, ainſi que des cultivateurs pour ſes terres propres ; par conſéquent plus il avoit de droits aux récompenſes du prince, toujours proportionnées & toujours ſûres. Avec ces trois moyens de maintenir & d'augmenter leur fortune, comment les Perſes auroient-ils voulu faire le commerce ? Mais les rois de Perſe le protégerent-ils ? Oui ſans doute, puiſque les impôts & les tributs ne pouvoient qu'en être mieux payés, & que ces impôts ou ces tributs augmentoient à proportion de l'aggrandiſſement. Le protégérent

ils aſſez, & employerent-ils en même temps les moyens les plus convenables à la conſervation de la monarchie ? C'eſt ce que je vais examiner.

Les peuples commerçans de l'Aſie n'étoient que tributaires, & point du tout dans la claſſe des ſujets. Cette politique, ſans doute favorable au commerce, ne pouvoit nuire à la monarchie ; abandonner ces peuples à leurs loix, à leurs uſages, ne leur demander que des tributs, c'étoit les entretenir dans leur état de foibleſſe, on en ſentoit aſſez la néceſſité, lorſque l'eſprit de revolte, après quelques fermentations, ſe manifeſtoit ouvertement parmi ces peuples.

Cet état de foibleſſe n'avoit aucun danger à l'égard de l'extérieur, puiſque les forces de la

Perſe étoient toujours prêtes à défendre les nations qu'elle tenoit, pour ainſi dire, en tutelle. Mais une faute capitale fut de n'avoir point de marine militaire appartenante à l'état, & uniquement deſtinée aux opérations de la guerre. Avec cette marine, jamais aucune nation des côtes n'eût oſé ſe révolter, & jamais les Atheniens n'euſſent oſé envoyer leurs flottes, & des troupes de débarquement pour ſoutenir les rebelles. Enfin, avec cette marine Xerxés eût conquis la Gréce, par conſéquent Alexandre ne l'eût jamais conquiſe. Avec l'eſprit d'aggrandiſſement qu'avoient les rois de Perſe, ils ſeroient paſſés dans l'Italie; les Romains & les autres peuples de cette contrée n'auroient pas arrêté les vain-

queurs des Grecs : les Perses auroient semblablement soumis Carthage ; & maîtresse du monde entier, cette monarchie devenue la seule, dureroit encore, si elle avoit conservé jusqu'à présent les sages institutions de Cyrus. Cette idée paroît hazardée ; cependant plus on l'examinera, plus, je crois, on en sentira la vérité : au moins conviendra-t-on que de cette maniere leurs flottes devoient toujours être victorieuses, au lieu qu'elles furent presque toujours battues, par la différence qu'il y a entre la marine guerriere & la marine marchande.

Cependant les rois de Perse firent encore une autre faute, ce fut de se servir dans leurs armées, des troupes des nations commerçantes ; c'etoit entretenir l'esprit militaire

parmi des peuples, la plûpart enclins à la rebellion. Ces ſoldats, dans l'armée du grand roi, n'étoient que des commerçans, plus occupés de leurs affaires, de leurs familles & de leurs plaiſirs qu'ils avoient abandonnés, que de la gloire & de l'intérêt d'un maître qu'ils haïſſoient peut-être, & dont ils déteſtoient ſûrement le pouvoir ; mais ces mêmes commerçans de retour chez eux, armés pour recouvrer leur liberté & ſe délivrer d'un tribut importun, devenoient des hommes courageux, qui avoient appris la diſcipline militaire dans les troupes du roi. Il étoit donc de l'intérêt de l'état de ne point entretenir le courage & la diſcipline militaire parmi ces peuples, de les laiſſer s'abandonner entiérement

au commerce, & de n'en tirer que des tributs. Si les rois de Perſe en euſſent uſé ainſi, les colonies Grecques euſſent bientôt perdu tout-à-fait cet amour de la liberté & ce qui pouvoit le faire naître, dans les plaiſirs, dans le luxe & dans les idées d'intérêt. Il eſt vrai que ces Grecs d'Aſie étoit les meilleures troupes qu'euſſent les rois de Perſe, du moins leur meilleure infanterie, puiſque les troupes formées des Perſes originaires n'étoient que de la cavalerie; mais alors il falloit tranſplanter les Grecs d'Aſie, dans le ſein du royaume, & mettre d'autres peuples ſur les côtes. Tous étoient également bons dans un pays où il ne s'agiſſoit que de lever des tributs; il falloit donner à ces Grecs, pour ainſi dire adoptés, la même édu-

cation qu'aux Homotimes, y veiller avec le même soin, en ne mettant entr'eux, d'autre différence que dans les exercices, c'eſt-à-dire, qu'il falloit réſerver les Perſes originaires pour la cavalerie, & former l'infanterie ſeulement de ces Grecs, qui y étoient, on ne peut pas plus propres; leur faire perdre leur nom de Grecs, les confondre avec les Perſes, leur faire oublier leur patrie, en leur en faiſant trouver une nouvelle dans le ſein de la monarchie. De cette maniere, les Perſes euſſent eu une infanterie & une cavalerie formidables, & ils euſſent été invincibles : car ce fut encore moins le luxe des Perſes qui les fit tomber ſous la puiſſance d'Alexandre, que le défaut de n'avoir point d'infanterie nationale.

Du tems de Cyrus, on ne se servoit guéres que de cavalerie dans les batailles ; cet usage se conserva même très-long-temps. Il n'y avoit presque point de places fortes, & les batailles décidoient du sort de la guerre : ce qui fit que Cyrus s'appliqua principalement à former une cavalerie ; mais les Grecs ayant employé de l'infanterie avec succès, il falloit que les successeurs de Cyrus songeassent à en avoir une. Aucun peuple n'y étoit plus propre que ces Grecs expatriés. Il ne s'agissoit que d'en faire des nationaux, & cela n'est pas difficile à un monarque ; c'est l'affaire d'un régne tout au plus.

D'ailleurs Cyrus avoit fait lui-même une faute considérable. Les Perses originaires étoient en trop petit nombre, relativement

à la multitude des nations qu'ils avoient ſoumiſes ; c'étoit-là le grand vice du gouvernement. Il eſt vrai qu'une partie de ces peuples devinrent des ſujets, mais non pas tels que les Perſes d'origine, puiſqu'ils ne jouiſſoient pas des mêmes prérogatives: ils étoient même au-deſſous des tributaires, en ce qu'ils étoient moins libres ; d'ailleurs, quels hommes que ces ſujets! Il les falloit peut-être ainſi, pour que les Perſes en reſtaſſent les maîtres ; & ce fut ſans doute la raiſon qui engagea Cyrus à prendre le luxe & les mœurs de ces peuples conquis, pour les y entretenir eux-mêmes.

Il eſt certain que les inſtitutions pour l'éducation des Perſes, les garantirent des effets pernicieux de ce luxe, mais cela n'empêchoit pas que ce ne fut un vice eſſentiel dans

la monarchie, au lieu qu'adopter les Ioniens, pour ainſi dire, en faire des Homotimes, c'étoit y remédier, c'étoit le détruire.

Au reſte le commerce que firent les Perſes, fut entiérement paſſif, comme on l'a déja vu. Il ne produiſit pas les mêmes effets que dans l'Aſſyrie, parce que la puiſſance de cette monarchie étoit ſi étendue, que, malgré la modicité des tributs & des impoſitions, ces tributs& ces impoſitions étoient plus que ſuffiſants pour les dépenſes des rois, quelles qu'elles puſſent être. Ainſi ce commerce paſſif ne contribua point à la ruine de cette monarchie, ou du moins y contribua peu. Je crois avoir montré les véritables cauſes de ſa décadence & les plus eſſentielles, dans ce que jai dit plus haut.

CHAPITRE VIII.

Des Lydiens.

PARMI les peuples de l'Asie, tombés sous la puissance des Perses, je n'ai fait aucune mention des Lydiens. En effet, éloignés de la mer comme ils l'étoient, & par conséquent n'ayant aucuns ports, comment auroient-ils pu s'adonner au commerce ? Mais avant leur assujettissement, ils avoient été les maîtres de toute la basse Asie ; & si alors ils ne furent pas commerçans, au moins pouvoient-ils compter, dans l'étendue de leur domination, un grand nombre de villes commerçantes.

C'est aux Lydiens qu'on attri-

bue l'invention de la monnoie, seul motif qui m'ait engagé à parler de cette nation. On en fixe l'époque vers le commencement des olympiades; & ce ne fût que quelque temps après, que les nations voisines en firent battre à leur imitation. Il paroît que le premier prince qui suivit leur exemple, fut Darius Medus, le même vraisemblablement que Cyaxare, dont parle Xenophon, auquel Cyrus succéda, selon cet auteur, & dans lequel finit la succession des rois Médes. C'est du nom de ce Darius que les monnoies de Perse furent appelées Dariques, nom qu'elles conserverent toujours depuis.

Ce fut aussi à-peu-près dans le même temps, que l'usage de la monnoie passa dans la Grece. Ho-

mere paroît n'en avoir eu aucune connoiſſance; & s'il eût été adopté de ſon temps, il n'eût certainement pas manqué d'en parler. Cependant, ſelon la Bible, l'uſage de la monnoie ſembleroit être beaucoup plus ancien. Elle dit formellement, que les freres de Joſeph le vendirent à des marchands Madianites, pour vingt piéces d'argent; mais peut-être faut-il entendre que le prix de Joſeph fut la valeur de vingt piéces d'argent. Il ſeroit aſſez étonnant que la monnoie eût été connue dans l'Egypte, & que cette invention ſi utile pour le commerce, dans lequel elle nous paroît indiſpenſable aujourd'hui, fût reſtée ignorée dans la Grece, tandis que pluſieurs Egyptiens étoient venus s'établir dans cette contrée, & que les

Grecs avoient fait nombre de voyages en Egypte. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas douter, que les Grecs n'ayent appris des Lydiens, l'uſage de repréſenter, par une valeur fictive, une valeur réelle. Herodote le dit poſitivement : il ajoûte même que les Lydiens furent les premiers peuples, qui firent la marchandiſe ou le commerce en détail ; ce qui rendoit la monnoie encore plus néceſſaire parmi eux, que par-tout ailleurs : de plus, leur pays étoit très-abondant en mines d'or & d'argent ; & ces mines étoient d'autant plus riches, que ces métaux devenus précieux, y paroiſſoient à fleur de terre, ſans qu'on fût obligé de la fouiller pour les recueillir.

Au reſte la Lydie étoit preſque

par-tout un pays de plaines, dont le sol, par sa fertilité naturelle, sembloit inviter ses habitans à le cultiver. Mais le terrein le plus stérile seroit sans doute devenu abondant, au moyen d'une loi de cette nation, que les auteurs anciens nous ont conservée. Cette loi donnoit action en justice, contre la fainéantise qu'elle décidoit être un crime, & qui par conséquent entraînoit nécessairement une punition.

Plusieurs raisons doivent faire présumer, que les Lydiens ne connurent jamais le commerce maritime. La premiere, c'est que toutes les côtes de l'Asie étoient bordées de colonies commerçantes, la plûpart Grecques d'origine, sans qu'on y trouve aucun établissement des Lydiens, même

après

après qu'ils eurent ſoumis le plus grand nombre de ces villes. La ſeconde, c'eſt que l'empire de Créſus, qui comprenoit toute la baſſe Aſie, ne s'étendoit pas cependant ſur de petites iſles, fort peu diſtantes du continent, & qui par conſéquent euſſent été faciles à ſubjuguer. Néanmoins ce prince en forma le projet, & ſe voyant maître de pluſieurs colonies grecques établies ſur les côtes, il voulut faire conſtruire une flotte pour ſoumettre ces inſulaires.

Tandis que Créſus faiſoit conſtruire des vaiſſeaux, Bias, de la ville de Prienne, ou ſelon quelques autres hiſtoriens, Pittacus de Mytilene vint à ſa cour. Le roi lui ayant demandé des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans la Grece : » Prince, lui dit-il, les inſulaires

» ont acheté dix mille chevaux, » & se disposent à venir vous » attaquer dans Sardis. Puissent les » Dieux, s'écria Crésus, inspi» rer aux insulaires le dessein de » combattre les Lydiens avec de » la cavalerie ! Vous désirez, lui » repliqua le philosophe, de voir » les insulaires exécuter le pro» jet ridicule de venir vous atta» quer, en terre ferme, avec de la » cavalerie, & vous avez raison » sans doute ; mais que pensez» vous que désirent les insulaires, » lorsqu'ils apprendront que vous » avez résolu de les soumettre, » sinon de vous voir vous embar» quer, suivi des Lydiens? Quelle » occasion plus favorable pour » eux de venger l'infortune des » Grecs que vous avez subju» gués ! » Cette réponse déter-

mina Crésus à se désister de cette entreprise. On voit clairement, ce me semble, par ce passage, que les Lydiens n'avoient point de flotte, & conséquemment qu'ils n'ont jamais eu de commerce maritime. Que si quelques traits d'histoire pouvoient les faire soupçonner d'avoir eu des vaisseaux à la mer, ou d'avoir été commerçans, ce commerce ne pourroit être que le commerce intérieur; & les vaisseaux qu'on leur attribueroit, ne seroient que ceux des nations maritimes, qui leur étoient soumises : on peut même juger de l'opinion que les Lydiens avoient du commerce extérieur, malgré le luxe qui régnoit parmi eux, & qui rend le commerce d'une nécessité, pour ainsi dire indispen-

ſable (*a*). On peut, dis-je, juger de leur opinion à cet égard, par ce que Créſus dit à Cyrus, lorſque les habitans de Sardes s'étant révoltés, Cyrus forma le projet de détruire leur ville & de les rendre eſclaves. « Défen-» dez leur, lui dit Créſus, fondé ſur la connoiſſance qu'il avoit des mœurs de ce peuple, » dé-» fendez-leur d'avoir des armes; » établiſſez parmi eux l'uſage de » porter des brodequins & des » manteaux longs par-deſſus leurs » robes : ordonnez que leurs en-» fans apprennent à jouer de la » guitarre, qu'ils ſoient inſtruits

(*a*) Ce commerce pouvoit y être établi; mais il n'étoit que paſſif, comme dans les états dont j'ai parlé précédemment.

» dans toutes les parties du com-
» merce, & élevés dans tout ce
» qui peut y être relatif; vous
» verrez bientôt ces hommes de-
» venir des femmes, dont vous
» n'aurez plus rien à redouter. »
Cyrus ſuivit ce conſeil, & Créſus
prophétiſa.



CHAPITRE IX.

Des premiers temps de la Grece.

LES commencemens de tous les peuples Autoctones (*a*)

(*a*) Nés du ſein de la terre, c'eſt-à-dire, qui n'ont jamais été dépoſſédés, & qui deſcendent de ceux qui ſont cenſés avoir habité les premiers la contrée dont on parle ; c'eſt ainſi qu'il faut entendre les prétentions de certains peuples de la Grece, qui ſe diſoient Autoctones, pour ſe diſtinguer de ceux qui n'étoient que des colonies, ſoit des premiers Grecs, tels que Corcyre, &c. ſoit même d'étrangers qui étoient venus s'établir dans la Grece, tels que les Lacedemoniens deſcendus des Leleges ou Cares, qui, des côtes de l'Aſie, étoient venus s'établir dans le Peloponneſe, ſous la conduite de Lelex, du moins ſelon l'opinion la plus commune.

ſe reſſemblent aſſez : ſi l'on remonte juſqu'aux ſiécles les plus reculés de chaque nation , on voit par-tout des terres incultes, des forêts vaſtes, des déſerts immenſes, des hommes feroces & cruels, ſans autres mœurs que les indications de la nature, ſans autres loix que leurs penchans, ſans autre ſociété que celle qu'exigent les beſoins reſpectifs. Par-tout on voit également les terreins naturellement fertiles, ſans ceſſe diſputés & ſans ceſſe inondés de barbares qui ſe pouſſent réciproquement. Ce n'eſt qu'un flux & reflux continuel. Il a fallu bien du temps, pour perſuader aux hommes, que le droit du premier occupant devoit l'emporter ſur celui du plus fort. Il a fallu bien du ſang verſé,

pour perſuader à ceux qui ſe trouvoient ſous un ciel orageux, dans un pays ſtérile & rempli de montagnes toujours couvertes de neige, qu'il étoit juſte & même de leur intérêt de laiſſer leurs ſemblables paiſibles poſſeſſeurs de ces campagnes abondantes, qu'éclaire le jour le plus pur, & où la nature ſemble ſourire ſans ceſſe, en prodiguant ſes dons.

La Grece eut ſes commencemens, ainſi que les autres peuples. Avant que les ſciences & les arts, enfans du génie & de l'intérêt, ſortis d'abord du ſein de la néceſſité, & depuis du ſein de la molleſſe, euſſent paſſé dans cette contrée; ce n'étoient que brigandages, que meurtres, que combats de famille à famille, de particulier à particulier. L'Attique fut la

partie de la Grece où les premiers établiſſemens ſolides ſe formerent. Le ſol en étoit aride, pierreux & ſterile. Les familles chaſſées des contrées fertiles, vinrent s'y refugier comme dans un aſyle, & n'eurent point de concurrens.

Enfin on vit des bourgades ſe former dans toute le reſte de la Grece; mais ces petites ſociétés n'en furent pas plus tranquilles. Les pillages continuerent; les chemins qui conduiſoient d'un pays à un autre, étoient infeſtés d'aſſaſſins; le titre de brigand étoit pour lors un titre glorieux. Hercule, né avec aſſez de force & de courage pour ſe rendre redoutable, fit ſa gloire de les détruire; il en purgea la plus grande partie de la Grece. Hercule mourut; mais la

gloire qu'il s'étoit acquiſe, ne pouvoit manquer de former des héros tels que lui ; il avoit eu des compagnons, il eut des ſucceſſeurs ; & la communication d'un peuple à l'autre devint libre. Il en réſulta des échanges mutuels de denrées & d'induſtrie, mais non pas le commerce : la monnoie étoit encore ignorée.

La Gréce ayant à l'Orient la Propontide & la mer Égée ; au midi la mer d'Ionie ; coupée au milieu preſqu'entiérement par le golfe de Corinthe, étoit en outre bordée d'iſles peu diſtantes du continent, & aſſez près les unes des autres. Ces inſulaires s'adonnerent de très-bonne heure à la navigation : ils vinrent d'abord ſur les côtes de la terre ferme apporter les productions de leurs

isles, & les échangerent contre celles que leurs habitations ne leur fournissoient pas, du moins en assez grande quantité ; mais de tels échanges étoient peu lucratifs, & ne suffisoient pas toujours à la consommation: le pillage leur parut un moyen plus sûr & plus facile de se procurer leurs besoins. Bientôt ils firent des descentes les uns chez les autres ; s'enlevant réciproquement leurs moissons, leur bétail, & emmenant en esclavage les hommes & les femmes dont ils pouvoient se rendre maîtres, pour les aller vendre ailleurs. Effet singulier de l'intérêt, aussi horrible que ridicule ! Les hommes n'étoient plus respectivement entr'eux, qu'une denrée, qui s'évaluoit comparativement à un bœuf, à une me-

ſure de bled, à un morceau de fer, &c. Les pirates étoient devenus auſſi communs que les brigands, & le crime n'avoit fait que changer de théatre. Minos fit ſur mer ce qu'Hercule avoit fait ſur terre. Minos étoit roi de Crete, où l'on comptoit alors juſqu'à cent villes & dont Gnoſſe étoit la capitale. Il équipa une flotte nombreuſe & formidable pour ces temps-là, donna la chaſſe aux corſaires, s'empara d'une partie des iſles voiſines, en devint le légiſlateur, & y établit ſes enfans pour les gouverner.

Ce prince eût été trop grand s'il ſe fût contenté de purger les mers des forbans, de donner des loix ſages, & laiſſant aux inſulaires leur liberté, de ne ſe réſerver d'autre puiſſance que celle de

défendre les opprimés. Minos détruisit des corsaires, & fit des rois. Ce fut pourtant beaucoup pour la Gréce. Si quelques peuples cesserent d'être libres, ils furent du moins plus tranquilles.

Les transports maritimes devenus plus assurés, recommencerent: ils s'étendirent encore davantage ; & les terres furent plus cultivées que jamais, dès qu'on eut moins sujet de craindre de se voir enlever sa récolte.

Cependant la piraterie ne fut pas entiérement abolie. Ce métier, loin d'être en horreur, comme il le devoit, se maintint au contraire en honneur, jusqu'après le siége de Troye ; & ce n'étoit point du tout faire injure à des étrangers, que de leur demander s'ils étoient forbans de pro-

feſſion. C'eſt la premiere queſtion que l'on fait dans l'Odyſſée à Telemaque & à Mentor, lorſqu'ils abordent à Pylos pour y apprendre des nouvelles d'Ulyſſe, quoique la navigation & l'échange fuſſent alors très connues, comme on peut s'en convaincre par une infinité de traits hiſtoriques, & principalement par le grand nombre de vaiſſeaux que les Grecs conduiſirent devant Troye. C'eſt ainſi que les hommes, également orgueilleux & avides, ont toujours tâché d'enchaîner l'honneur à l'intérêt, ces deux objets antipathiques de leur culte, pour pouvoir ſervir également l'un & l'autre à la fois.

J'ai dit que les terres furent plus cultivées, lorſque Minos ayant rétabli la ſûreté des mers, les expor-

tations dans la Gréce devinrent plus faciles, & qu'elles ſe firent plus au loin qu'auparavant; mais il faut conſidérer le commerce d'alors, comme abſolument différent du nôtre. On doit ſe ſouvenir qu'il n'y avoit point de monnoie, par conſéquent, il n'y avoit point de commerce de luxe, ou du moins il n'étoit qu'en ſous-ordre dans le pays où il étoit connu. Le commerce d'œconomie étoit le principal; il étoit même néceſſaire pour ſoutenir le premier, puiſque les objets du luxe, produits de l'induſtrie, ne pouvoient être payés qu'en grains, en fruits, en lait, ou en troupeaux. Un ſigne qui ne devoit être qu'un repréſentatif momentané, n'avoit pas encore pris dans l'imagination des Grecs la place des véritables richeſſes.

cheſſes. Cependant l'or & l'argent avoient déja une valeur ſupérieure à celle des autres métaux. On a même conjecturé avec aſſez de vraiſemblance, que l'airain étoit à l'or :: 9· 100. d'après le paſſage de l'Iliade, où Diomede & Glaucus, prêts à ſe battre, ſe reconnoiſſent pour être unis par le droit d'hoſpitalité, & ſe donnent mutuellement leurs armes en ſigne d'amitié. « Jupiter, dit Homere, fit perdre le jugement à » Glaucus, dans l'échange qu'il » fit avec Diomede ; il donna » des armes d'or pour des armes » de cuivre, des armes qui va- » loient cent bœufs, pour des » armes qui n'en valoient que » neuf.

Ce peintre admirable de l'humanité, après avoir donné dans

l'Iliade le fidéle tableau de toutes les paſſions & de leurs effets, à tracé dans l'Odyſſée celui des diverſes formes de gouvernement. Les Phéaciens ſont le ſeul peuple qu'il nous reprcſente comme entiérement livré à l'eſprit de commerce. Ces Phéaciens furent connus depuis ſous le nom de Corcyréens, lorſque les Corinthiens eurent envoyé une colonie dans leur iſle. En raſſemblant tous les traits dont ce grand maître les a peints, on voit en eux le peuple le plus induſtrieux, par conſéquent le plus riche & le plus floriſſant, mais auſſi le moins courageux, par conſéquent le moins puiſſant. « Autant les » hommes, dit-il, y ſont ſupérieurs » aux autres hommes dans l'art » de la navigation, autant les

» femmes y ſurpaſſent celles des
» autres pays, par leur adreſſe
» dans les ouvrages de la main.

Rien de ſi magnifique que le palais d'Alcinoüs : les murs en étoient entiérement revêtus d'airain ; & les portes poſées ſur des poteaux d'argent maſſif, étoient toutes couvertes d'or. Rien de ſi délicieux que les jardins qui appartenoient à ce palais ; là nature ſembloit y avoir prodigué ſes tréſors, & l'art ſembloit y avoir étalé toute ſon adreſſe à perfectionner la nature. On y voyoit, entr'autres ſingularités, des ſeps de vigne à pluſieurs branches, dont les unes commençoient à bourgeonner & d'autres étoient en fleur, tandis que d'autres offroient des raiſins déja formés, mais encore verds, & que des

branches encore plus avancées, étoient chargées de grappes dans leur parfaite maturité (*a*).

La magnificence du roi des Phéaciens ne brilloit pas aux dépens du bonheur de ses sujets. Chez eux, on ne voyoit par-tout que danses, que jeux, que festins. On eût dit que cette isle n'étoit qu'un temple consacré à la volupté.

Je ne puis quitter le tableau des mœurs des Phéaciens : Horace y

(*a*) Les Phéaciens avoient-ils inventé les serres chaudes, connues parmi nous depuis peu de temps ? ou avoient ils quelque autre secret que nous ignorons, pour avancer ou retarder les fruits ? Car je ne puis croire qu'Homere se fût si fort écarté du vraisemblable, sans joindre du moins à l'industrie des hommes, le secours de quelque divinité.

retrouvoit celles des Romains de ſon temps, j'y retrouve celles que nos Moraliſtes nous reprochent aujourd'hui. Enfin j'y vois tous les vices capables d'énerver une nation, & des motifs de me convaincre de plus en plus, que les hommes pris dans des circonſtances à peu-près ſemblables, ſe reſſemblent tous. Les Phéaciens avoient ſans doute commencé par être auſſi barbares que les peuples de l'Attique & du Peloponneſe : il commercerent, s'enrichirent, ſe policerent en moins de temps, & paſſerent beaucoup plus vîte.

Lorſqu'Ulyſſe arriva à la cour d'Alcinoüs, on ſacrifioit à Mercure, le dieu du commerce. Un excellent muſicien chantoit les amours de Venus & de Mars. Le

repas du ſacrifice fini, les Phéaciens voulurent prouver leur adreſſe à Ulyſſe, après avoir étalé à ſes yeux toute leur ſomptuoſité. Il fut conduit dans la place publique des exercices; l'on propoſa le prix de la courſe, du ſaut & du pugilat. Quelques jeunes gens vinrent défier le roi d'Ithaque, avec indécence; ce prince ſe défendit de ſe mettre ſur les rangs, & rejetta ce refus ſur ſa qualité d'étranger, ſur ſes fatigues & ſa vieilleſſe; mais ces excuſes ne firent qu'irriter l'audace & l'emportement de ces jeunes Grecs. Leurs diſcours devinrent injurieux. Ulyſſe piqué, ſaiſit un diſque plus peſant que tous ceux dont ſe ſervoient les Phéaciens, le lance au-delà des buts les plus éloignés, & s'étant

enſuite dépouillé de ſes vêtemens, il ſe montre au milieu de l'arene, & défie les plus hardis des Phéaciens au pancrace, à la lutte, il les défie à tirer de l'arc, à lancer le javelot, au maniment de la pique, enfin à tous les exercices militaires : tous reſtent immobiles, l'étonnement & la conſternation peints ſur le viſage : aucun n'oſe ſe préſenter. Alors Alcinoüs s'approchant de lui, pour l'appaiſer, le pria d'oublier les expreſſions peu meſurées des jeunes Phéaciens. « Nous ne ſommes, lui dit-il, ni robuſtes, » ni vaillans ; nous ne pouvons » guéres l'emporter à la lutte, » non plus qu'au pugilat ; mais » nous ſurpaſſons tous les autres » peuples en adreſſe & en légé- » reté : nous excellons à la cour-

» ſe, dans l'art de la navigation,
» dans celui de faire bonne chere,
» dans la muſique, dans la danſe,
» & dans le goût pour les paru-
» res & les habits de toutes les
» ſaiſons; nous aimons les bains
» chauds, les peintures laſcives :
» tout ce qui peut ſervir à la vo-
» lupté a le droit de nous plaire;
» & pour tout dire enfin, nous
» ne ſommes occupés que du
» plaiſir. Allons, ajoûte t-il, dit
» Homere, que nos meilleurs dan-
» ſeurs ſe préſentent, & que notre
» hôte, de retour dans ſon pays,
» raconte à ſes amis combien
» nous ſommes ſupérieurs aux
» autres hommes dans les arts
» agréables. Faites venir le chan-
» tre Demodocus, & que les
» jeux commencent.

Avec des peuples ainſi livrés

à la molleſſe, & un gouvernement auſſi éloigné de l'eſprit militaire, l'état ne pouvoit ſubſiſter. Nous ignorons quelle fut la fin des Phéaciens ; mais nous voyons peu de temps après, les Corinthiens en poſſeſſion de leur iſle, où ils envoyerent une colonie, & bâtirent la ville de Corcyre, dont l'iſle prit le nom. On pourroit conjecturer que les Phéaciens s'éteignirent d'eux mêmes dans le ſein de la volupté. Rien n'eſt ſi contraire à la population, que l'eſprit d'intérêt & de luxe qui le ſuit, lorſqu'ils régnent ſeuls. Rien ne la ſoutient mieux que le génie guerrier, toujours inſéparable de l'amour de la patrie. Les peuples conquérans ſont toujours nombreux, & on ne les voit diminuer qu'à proportion de ce qu'ils

perdent

perdent de leur esprit belliqueux. Le rapport entre cet esprit & la population, mérite peut-être d'être examiné plus sérieusement qu'on ne pense; mais si la conjecture sur l'extinction naturelle des Phéaciens paroît un peu forcée, le silence de l'histoire sur leur fin, ne laisse aucun lieu de douter, qu'au moins ils tendirent les mains aux fers que leur offrirent, les premiers qui voulurent les soumettre, & qu'ils n'eurent même pas l'honneur de perdre leur liberté avec éclat.



CHAPITRE X.

Corinthe & Corcyre.

CORINTHE ſituée dans le détroit qui ſéparoit le Péloponeſe du reſte de la Gréce, défendue par une citadelle bâtie ſur des rochers eſcarpés, & qui paſſoit alors pour imprenable, ayant un port excellent dans la mer Egée (*a*), un autre dans le golfe de ſon nom (*b*), sembloit devoir donner la loi à ſes voiſins, quand elle le voudroit; mais dès les premiers temps, les Corinthiens, en s'adonnant à la navigation, s'adonnerent auſſi au com-

(*a*) Le Port de Cenchrée.

(*b*) Le Port de Lechée.

merce, & leur marine fut à la fois marchande & militaire. Ce peuple fut le ſeul qui n'entra point dans la ligue générale des Grecs contre Troye; conduite qui le couvrit d'une honte éternelle, & qui lui attira les ſatyres de tous les poëtes. Celle qui le toucha le plus, fut ce vers de Simonide :

Priam en ſes malheurs n'accuſe point
Corinthe.

Cette ville ne montra pas beaucoup plus de zéle pour la défenſe commune contre les Perſes, à en juger d'après Herodote. Elle n'envoya au rendez-vous général de la flotte, que vingt-ſept vaiſſeaux, qui ſe comporterent aſſez mal.

Les Corcyréens, colonie de Corinthe, & dont la marine étoit pour le moins auſſi nombreuſe,

que celle de leur métropole, se conduisirent encore plus lâchement. Les députés des Grecs étant venus les inviter de joindre leurs forces à celle des confédérés, ils témoignerent la plus grande ardeur; mais ils équiperent le plus lentement qu'il fut possible les soixante vaisseaux promis.

Ces vaisseaux partirent enfin, mais avec ordre de se tenir derriere le Peloponese, vis-à-vis de Pyle & de Tenare, & d'y attendre l'événement. Les Corcyréens qui ignoroient sans doute tout ce que peut l'amour de la patrie, soutenu du courage, de l'habileté & de la discipline, ne pensoient pas que la flotte combinée pût resister à celle de Xerxès, & voyoient déja le grand roi, maître de toute la Gréce. Ils firent

dire à ce prince, qu'ils n'avoient pu ſe diſpenſer de ſe rendre enfin à l'invitation générale, & de fournir leur contingent de vaiſſeaux, eux qui paſſoient pour avoir la marine la plus nombreuſe après les Athéniens; mais qu'ils avoient donné des ordres particuliers & poſitifs à leurs généraux, de ne rien entreprendre contre lui. Au moyen de cette conduite, les Corcyréens ſe flatoient d'être récompenſés par Xerxès, après la victoire; & ſi, contre toute attente, les Grecs demeuroient vainqueurs, ils eſpéroient pouvoir s'excuſer de n'être pas venus joindre la flotte à Salamine, comme ils le firent en effet, ſur ce que les vents Étéſiens avoient empêché les ſoixante vaiſſeaux qu'ils avoient

équipés, de doubler le cap de Malée.

Depuis l'époque dont on vient de parler, il n'eſt plus queſtion de Corinthe, ni de Corcyre, dans l'hiſtoire, juſqu'à la guerre du Peloponeſe, qui dura vingt-ſept ans, & qui fut ſi fatale à la Gréce. Les différends ſurvenus entre ces deux villes, l'allumerent, & ne ſervirent dans la ſuite, que de prétexte à la rivalité d'Athenes & de Sparte, pour la continuer. Corcyre étoit, comme on l'a déja vu, une colonie de Corinthe; elle reſta long-temps dépendante de ſa métropole. Periander, tyran de Corinthe, l'étoit auſſi de Corcyre. Mais les Corinthiens ayant ſecoué le joug de la tyrannie, ceux de Corcyre, à leur exemple, établirent des ma-

giſtrats pour les gouverner, & prétendirent traiter comme de puiſſance à puiſſance, & ſans aucune diſtinction, avec ceux dont ils tiroient leur origine.

Les Corinthiens irrités, ſaiſirent l'occaſion de ſe venger. Les Corcyréens avoient envoyé une colonie dans l'Illyrie, où ils avoient fondé la ville d'Epidamne : l'ambition des grands y ayant révolté le peuple, ils furent chaſſés ; mais ces grands s'étant joints aux barbares de la côte, ils vinrent faire des courſes ſur le territoire & juſqu'aux portes de la ville. Les habitans déſolés, demandent en vain du ſecours aux Corcyréens, qui, loin de leur en donner, prennent le parti des révoltés ; enfin le peuple d'Epidamne, s'adreſſe aux Corinthiens.

Ceux-ci ſaiſiſſent l'occaſion de faire ſentir leur mécontentement à des ingrats qu'ils, regardoient preſque comme des rebelles, mais qu'ils n'avoient encore oſé entreprendre de punir ouvertement; ils envoient aux Epidamniens, des troupes & de nouveaux colons. Les Corcyréens arment de leur côté, & viennent aſſiéger Épidamne. La guerre ſe déclare, une bataille navale ſe donne; les Corinthiens, dont la marine étoit inférieure à celle de Corcyre, ſont battus; Epidamne eſt priſe, les bannis ſont rétablis, & les Corcyréens emmenent priſonniers un grand nombre de Corinthiens. Ceux-ci, ardens à venger leur honte, négocient dans le Peloponeſe, & forment des alliances avec les villes prin-

cipales : les Corcyréens craignant de ne pouvoir résister à tant de forces combinées, ont recours à Athènes qui, depuis la défaite des Perses, tenoit l'empire de la mer.

Les Atheniens n'ignoroient pas la jalousie qu'inspiroit leur puissance aux villes du Peloponese. Ils accepterent avec joie l'alliance d'un peuple dont les forces maritimes ne le cédoient qu'à celles d'Athenes, & qui par conséquent les mettoit en état d'en imposer au reste de la Grece, & d'y donner la loi.

Sparte alarmée, se jette dans la ligue de Corinthe ; & l'on voit commencer la guerre entre des peuples dont le véritable intérêt étoit de se tenir unis. Mais il auroit fallu aux Grecs des ennemis redou-

tables, & la crainte continuelle de ſe voir aſſervis, pour entretenir parmi eux la bonne intelligence. Le mot de liberté pouvoit ſeul les raſſembler.

Cette guerre, quoiqu'entiérement de politique, n'en fut pas moins obſtinée, ni moins cruelle; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les deux puiſſances dont les autres n'étoient qu'auxiliaires, diſparoiſſent, pour ainſi dire, de deſſus la ſcene, au moment même qu'elle commence; & Corinthe, ainſi que Corcyre, ſemblent céder leur rôle à Sparte & à Athénes, qui partagent toute l'attention; il n'eſt pas même queſtion de Corinthe & de Corcyre dans les divers traités de paix acceptés & rompus pendant cette guerre; on diroit que leurs inté-

rêts étoient devenus un épiſode inutile.

Cependant l'animoſité entre ces deux villes, n'étoit pas détruite à beaucoup près, & Corcyre, qui, ſituée dans une iſle, avec une marine nombreuſe, & ſoutenue d'ailleurs par les Atheniens, ſembloit n'avoir rien à craindre de ſes ennemis, fut la premiere victime d'une guerre dont elle avoit été la premiere cauſe.

Dans les divers combats qui s'étoient donnés entre les deux peuples, on avoit fait des priſonniers de part & d'autre. Les Corcyréens uſant à la rigueur du droit de la guerre d'alors, avoient fait vendre les leurs comme eſclaves. Corinthe au contraire, avoit traité les ſiens avec dou-

ceur, & même avec toutes ſortes d'égards. C'étoit moins par humanité que par politique, qu'elle en uſoit ainſi. Elle vouloit détruire par ruſe & par adreſſe, un ennemi qu'elle ne pouvoit eſpérer de vaincre à force ouverte. En effet on entretint auprès des priſonniers des gens affidés, qui ne ceſſoient de les exhorter, lorſqu'ils ſeroient de retour dans leur patrie, à y renverſer la démocratie, pour établir le gouvernement ariſtocratique, ſur les mêmes principes que celui de Corinthe. Lorſqu'on les vit ſuffiſamment diſpoſés, la liberté leur fut rendue, ſous une ſimple obligation de payer une ſomme dont on convint; obligation qui fut tirée ſeulement pour la forme, & pour mieux cacher la trame qui

s'ourdiſſoit. Cette conduite eut tout le ſuccès que les Corinthiens en pouvoient attendre. Les priſonniers ne furent pas plutôt arrivés à Corcyre, que les cabales commencerent : on en vint aux mains ; & la ſédition fut ſi violente, que dans la ſuite on appella ſédition de Corcyre, celles où l'on vit le plus d'acharnement & de cruauté ; ce mot paſſa en proverbe.

Dès ce moment, Corcyre fut perdue. Une flotte d'Athenes qui abordoit dans cette iſle, faiſoit pencher la balance en faveur de l'un des deux partis ; mais la flotte de Sparte & de Corinthe venoit bientôt relever celui que les Atheniens avoient abbaiſſé, & celui-ci, par de nouveaux ſecours, reprenoit une nouvelle ſupério-

rité, pour éprouver le même ſort, & retomber encore dans ſa premiere foibleſſe.

Cependant la faction ſoutenue par Athenes, l'emporta à la fin; mais tant d'alternatives de ſuccès paſſagers & d'avantages toujours chimériques, dans une guerre civile, où le vainqueur perd autant que le vaincu, avoient ruiné cette ville malheureuſe. Corcyre n'influa plus pour rien dans les affaires de la Gréce, & ceſſa même d'être le prétexte de la guerre du Peloponeſe, qui continua toujours. Elle demeura dans cet état de foibleſſe, juſqu'aux rois Macédoniens qui s'en emparerent, d'où elle paſſa ſous la puiſſance des Romains; & cette ville ſi commerçante & ſi riche ne brilla, pour ainſi dire, qu'un inſtant.

Corinthe, moins commerçante & plus militaire que Corcyre, ſe ſoutint plus long-temps. Le luxe y régna, dès les commencemens, pour ainſi dire; mais les guerriers y jouiſſoient d'une conſidération qu'ils méritent, & qui fait toujours le ſalut de l'Etat. Ils tenoient le premier rang dans la ville, d'autant plus, qu'avec des voiſins belliqueux, il falloit ſouvent combattre pour conſerver ſon territoire. D'ailleurs Corinthe avoit l'intendance des jeux Néméens, ou Iſthmiques; ce ſoin entretenoit indiſpenſablement l'uſage des exercices du corps, par l'émulation de s'y diſtinguer, que faiſoient naître les honneurs ſuprêmes, accordés aux Athlétes.

Le luxe ne croît qu'en proportion des richeſſes, & les richeſſes

qu'en proportion du commerce & de la multiplicité de ſes objets. Corinthe n'étoit point, comme Tyr & l'Ionie, l'entrepôt, ou plutôt le facteur des royaumes puiſſans de l'Aſie : elle étoit ſeulement celui de la Gréce, c'eſt-à-dire, d'un pays pauvre, où les habitans laborieux ſe contentoient de peu, & mépriſoient le faſte & les délices; encore Corcyre avoit-elle enlevé à Corinthe une partie de ſes traittes & de ſes commiſſions. Corinthe étoit riche, relativement aux autres villes de la Gréce; Corinthe étoit très-peu opulente, en comparaiſon de Tyr, de Milet, & d'Epheſe.

Mais lorſque les intrigues des Perſes, pendant la guerre du Peloponeſe, eurent fait circuler l'or chez un peuple, qu'il leur

étoit impoſſible de vaincre par les armes, le commerce des Corinthiens augmenta beaucoup; le luxe & la molleſſe augmenterent en même raiſon. La conſidération pour les guerriers déchut; des premiers de la ville qu'ils étoient, ils devinrent les derniers, parce qu'ils devinrent les moins riches: l'eſprit militaire s'éclipſa: tout fut confondu. On ne trouva bientôt plus à Corinthe, que des commerçans, que des artiſtes habiles, des femmes perdues, des hommes uniquement occupés de leurs plaiſirs ou de ceux des autres. L'effronte rie des courtiſanes de cette ville, leur nombre prodigieux, les ſales proſtitutions qui ſe paſſoient dans ſon temple de Vénus, paſſerent en proverbe parmi les Grecs; & on ne la connut plus que par ces

côtés infâmes & aviliſſans. Diogene le Cynique, qui s'arrogeoit le titre de dompteur des vices, comme Hercule l'avoit été des monſtres & des brigans, vint à Corinthe, pour attaquer, diſoit-il, ces ennemis dangereux, juſques dans leur repaire, & il ajoutoit, qu'en arrivant de Sparte dans cette ville, il lui ſembloit paſſer de l'appartement des hommes, dans celui des femmes.

Enfin, lorſque les Macédoniens entrerent dans la Gréce, on les vit ſe rendre maîtres de la citadelle de Corinthe, que l'on avoit toujours regardée comme imprenable, ainſi que je l'ai déja dit, & cela ſans trouver de réſiſtance. Cette fortereſſe étoit eſſentielle; les Macédoniens en firent leur place d'armes. Pendant la guerre

qu'ils ſoutinrent contre les peuples du Peloponeſe, on voit les Achéens la reprendre ſur les Macédoniens, ſans que les Corinthiens contribuent le moins du monde à cette entrepriſe. Les Achéens voulant faire la paix avec les rois de Macédoine, la leur rendent, ſans que les Corinthiens s'en mettent en peine. On eût dit que cette citadelle n'appartenoit pas aux Corinthiens ; uniquement occupés du commerce & de la volupté, on eût dit qu'ils n'avoient d'autre patrie que leurs ports, leurs magaſins, leurs vaiſſeaux, & les temples conſacrés à la débauche. En effet on ne mérite de poſſéder un bien, qu'autant qu'on ſçait le conſerver & le mettre en valeur : un pays qu'un peuple ceſſe de vouloir

défendre & cultiver, ne lui appartient plus, quoiqu'il l'habite encore ; il eſt à ceux qui veulent s'en emparer, & qui ſçavent s'y ſoutenir. Enfin les Romains ſe rendirent maîtres de cette citadelle ſans de grands efforts, & la détruiſirent. Telle fut la fin de Corinthe.



CHAPITRE XI.

D'Athenes.

LE peu de lumieres que nous avons ſur les premiers ſiécles d'Athenes, ne laiſſeroit lieu qu'à des conjectures auxquelles il eſt dangereux de ſe livrer. Ainſi je ne conſidérerai cette république, qu'à commencer de l'établiſſement de la démocratie, par Solon.

A ne jetter qu'un coup d'œil prévenu ſur l'hiſtoire de ce peuple, on voit une nation riche, quoique dans un pays pauvre ; on la voit faire des armemens conſidérables ; on lui voit une grande quantité d'établiſſemens dans l'Aſie, où régnoit le luxe ; on

lui voit un port admirable, une marine nombreuſe ; & l'on croit pouvoir en inférer avec raiſon, que le commerce fut le principal mobile des Atheniens. Mais en approfondiſſant davantage, on revient bientôt de cette erreur à laquelle quelques hiſtoriens de l'antiquité n'ont que trop donné lieu (*a*), & l'on trouve au

---

(*a*) Quelques hiſtoriens aſſurent bien, que Solon, qui du côté paternel deſcendoit de Codrus, dernier roi d'Athenes, & dont la mere étoit de la famille des Piſiſtrates, entreprit ſes voyages ſeulement pour s'inſtruire, & non pas pour s'enrichir. Ils en rapportent même pour preuve, des vers compoſés par ce légiſlateur, où il ſe glorifie d'une vertueuſe médiocrité. Mais la plûpart des auteurs diſent, que Solon fit lui-même métier de marchandiſe, pour rétablir par le négoce,

contraire, que l'esprit de ce peuple, fut l'esprit de conquête &

---

une fortune que son pere avoit détruite par ses excessives libéralités, plutôt que d'être à la charge de ses amis; lui dont la famille avoit toujours donné, & n'avoit jamais rien reçu de personne. Plutarque qui est de cette opinion, fait en suite la réflexion suivante, que je citerai de la traduction d'Amiot. « Or, n'y avoit-il » en ce temps-là, état quelconque qui » fust reprochable, comme dit Hesio- » dus, ni art ni métier, qui mit diffé- » rence entre les hommes. Ains, qui » plus est, la marchandise étoit tenue pour » chose honorable, comme celle qui don- » noit le moyen de hanter & trafiquer » avec les nations étrangeres & barbares, » de gagner l'amitié des princes, & d'ac- » quérir expérience de plusieurs choses, » tellement qu'il y a eu des marchands, qui » autrefois, ont été fondateurs de grosses » villes, comme fut celui qui premiere- » ment fonda Marseille, ayant acquis l'a-

de domination, qu'il poussa même trop loin dans bien des occa-

---

» mitié des Gaulois, habitans le long du » Rhône, & dit-on que le sage Thalès Milé- » sien, exerça aussi marchandise, aussi » fit Hippocrate le mathématicien, & que » Platon soutint la dépense du voyage qu'il » fit en Egypte, par la vente de ses huiles.» L'éloge que Plutarque semble faire du commerce, donne lieu à quelques remarques nécessaires. 1°. Pour prouver que le commerce n'étoit point avilissant, il pose pour principe, qu'alors il n'y avoit état quelconque, qui fût reprochable. 2°. Des exemples des hommes célébres qu'il cite, on n'en peut guéres conclure qu'Athenes fût commerçante. Ce sont des Ioniens, l'un de Milet, l'autre d'Halicarnasse, villes entiérement livrées à l'esprit de commerce. 3°. Plutarque semble vouloir détruire ce qu'il vient de dire par la réflexion qui suit imédiatement après. » Aussi est-on bien d'avis, ajoute-t-il, » que Solon apprit à être excessif en dé-

sions ;

ſions ; ce qui lui cauſa ſouvent de grands revers. Ce fut

» penſes, délicat en ſon vivre, & diſſolu
» à parler des voluptés en ſes poëmes,
» un peu plus licentieuſement qu'il ne
» convient à un philoſophe, pour avoir
» été nourri en cet état de marchandiſe,
» lequel étant ſujet à beaucoup de
» hazards & grands dangers, requiert
» auſſi en récompenſe faire quelquefois
» bonne chere, & à ſe traiter délicieuſe-
» ment. » Au reſte l'éloge ou la critique du commerce dans Plutarque, ne fait rien pour les Atheniens, ni même pour le commerce : celui dont il parle après Héſiode, n'étoit que le commerce d'œconomie, & peu ou même point le commerce de luxe. Or le commerce d'œconomie eſt auſſi profitable, que celui de luxe eſt dangereux, lorſqu'on s'y livre trop : d'ailleurs on verra dans la ſuite de ce chapitre, quelle étoit l'eſpece de commerce que Solon favoriſa par ſes loix, & qui ſe ſoutint à Athenes. Qu'on ceſſe donc

dans cet esprit, qu'Athenes se joignit aux Corcyréens, comme on l'a déja vu ; & cette alliance, en allumant la guerre du Peloponese, fut la source de sa ruine.

Chez toutes les nations adonnées au commerce, l'état peut être riche ou pauvre ; mais les particuliers sont toujours opulens, parce qu'il faut que ce soient les particuliers qui fassent le commerce, si l'on veut qu'il produise l'effet qu'on en attend. A Athenes, la république étoit riche, & les

---

d'alléguer l'exemple de Platon pour honorer le commerce. Platon vendit ses huiles pour aller s'instruire en Egypte, comme un officier François vend son bien pour aller faire la guerre, à mesure qu'il en a besoin. Platon servoit la philosophie, comme un officier François sert son roi.

citoyens étoient pauvres ; ils ne pouvoient même parvenir à un certain dégré de richesses. Si la fortune de quelqu'un d'entr'eux s'élevoit trop , il étoit bientôt banni par l'ostracisme établi contre toute espece de supériorité. L'exil porté par cette loi, injuste en apparence , & cependant le rempart de la liberté , n'avoit rien de flétrissant : il fut souvent un honneur pour ceux qui y étoient condamnés ; il mit le comble à la gloire d'Aristide. Mais l'ostracisme se seroit mal accordé avec le commerce, & il eût été ridicule de le proposer à un peuple uniquement occupé de cet objet. Le législateur n'établit donc point le commerce ; & s'il le toléra, ce ne fut qu'en établissant en même temps des loix si oppo-

ſées à ſon intention, qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir.

Cependant il y eut toujours à Athènes, une ſorte de commerce indiſpenſable, puiſque le territoire de cette république ne produiſoit gueres que des figues, de l'huile & de l'argent, que l'on tiroit des mines, qui y étoient aſſez abondantes.

Les loix de Solon étoient trop ſages, pour qu'elles puſſent tendre à détruire le commerce indiſpenſable : on entend bien que je veux parler de l'échange des productions de l'Attique, avec les denrées néceſſaires à la ſubſiſtance de ſes habitans. L'abolir, c'eut été amener la famine. Mais, comme on l'a dit, dans la Nobleſſe militaire, le commerce eſt une progreſſion plus ou moins étendue

d'échanges ſucceſſifs dans divers pays, dont le lucre eſt l'objet principal ; & l'on ne doit pas appeller commerçant, celui qui donne ſes laines pour avoir du bled, ou ſon bled pour avoir des laines : autrement il n'eſt perſonne qui ne le fût ; & faire valoir ſes terres par ſoi-même, ce ſeroit faire le commerce.

On trouvoit dans l'Attique des mines d'argent. Il falloit des bras pour les exploiter. Les Athéniens étoient donc obligés d'acheter des eſclaves pour cet effet, & donnoient de l'argent en échange de ceux qui leur étoient néceſſaires pour le tirer des entrailles de la terre. Dès ce moment, les eſclaves devenoient un fonds ; & jouir de leur induſtrie, c'étoit faire valoir ſon bien. Nicias, fils

de Niceratus, s'étant trouvé assez riche pour acheter mille esclaves, les loua à un étranger de Thrace établi à Athènes, pour les faire travailler aux mines. L'étranger s'obligea de lui en rendre mille oboles par jour, de payer leur nourriture, & à l'état, les droits établis sur les mines, & de remplacer tous ceux qui mourroient; de maniere que le nombre de mille fût toujours complet. Au moyen de cet accord réciproque, Nicias n'étoit qu'un particulier qui donne son bien à ferme, & le Thrace étoit son fermier. De même l'Attique produisoit des figues & des fruits, dont on tiroit des huiles, & produisoit très-peu de bleds. Les Athéniens, qui ne pouvoient pas se nourrir uniquement de figues & d'huile, portoient ces

denrées & leur argent, dans un pays où ils trouvoient des grains en échange, mais qu'ils rapportoient chez eux directement; ce qui fait la différence entre l'échange simple & le commerce qui produit en raison du nombre des transports successifs; au lieu que l'échange simple se borne à aller porter ce qu'on a dans un pays, pour en rapporter chez soi ce qu'on n'a pas, sans le porter ailleurs. Le commerce embrasse tous les objets indifféremment, pourvu que le profit s'y trouve. L'échange simple se borne à l'acquisition des denrées utiles: par exemple, les Athéniens eussent été commerçans, s'ils eussent porté leur argent, leurs figues & leurs huiles en Egypte; qu'ils y eussent pris des grains pour les porter aux

Arabes ; que dans l'Arabie, ils eussent pris des parfums pour Tyr ; qu'à Tyr, ils eussent chargé des étoffes de pourpre, &c. pour les rapporter & les vendre dans la Gréce : au lieu que les Athéniens ne furent qu'échangistes, si l'on peut se servir de cette expression ; & la preuve qu'ils ne furent pas autre chose, c'est qu'ils envoyerent des colonies en différens temps, & à mesure que le nombre des habitans de l'Attique surpassa celui que le terrein pouvoit nourrir ; ce qu'il faut expliquer clairement.

L'Attique ne produisoit qu'une certaine quantité de figues & d'huile ; on ne pouvoit avoir en échange qu'une certaine quantité de mesures de grain : cette quantité de mesures de grain ne pou-

voit nourrir qu'un certain nombre d'hommes ; & lorſque ce nombre excédoit celui qui pouvoit ſubſiſter au moyen des échanges, il falloit bien que l'excédent allât s'établir ailleurs. De cette maniere, Athènes conſerva les airemens du premier âge, long-temps après qu'ils ne ſubſiſtoient plus nulle part. Si Athènes eût été commerçante, elle ne ſe ſeroit pas vue dans la néceſſité d'exiler ſes propres citoyens, faute de pouvoir les nourrir: premierement, le commerce auroit toujours fourni à leur ſubſiſtance, parce que plus il y auroit eu d'hommes, plus il y auroit eu de commerçans. Cette eſpece de citoyens n'a pas même beſoin que ſon propre pays lui fourniſſe quelque choſe. Son induſtrie ſupplée à tout, excepté à

ſa défenſe. D'ailleurs le luxe, ſuite indiſpenſable du commerce, je ne me laſſe point de le répéter, empêche bien que la population ne devienne trop nombreuſe. Enfin un peuple commerçant n'eſt qu'une ſociété d'hommes, qui ſe diſperſent & ſe raſſemblent pour ſe diſperſer encore. Un pays commerçant n'eſt qu'un rendez-vous où les étrangers, comme les nationnaux, ſe rencontrent en allant & venant, & qui n'eſt pas plus la patrie de ceux qui partent, que de ceux qui arrivent. Il l'eſt de qui le voit pour la premiere fois, comme de celui qui y eſt né. Le plus induſtrieux eſt le plus riche, & le plus riche y eſt le premier de tous : il n'a point de concurrens, parce que tous les arts, toutes les ſciences, toutes les

vues ſont tournées ſur le même objet, l'intérêt. Reſte à ſçavoir ſi cet objet rempli, peut rendre un peuple puiſſant, & ſi les richeſſes du particulier, font la richeſſe de l'état. C'eſt ce que je n'examine point encore : je me borne ici à démontrer que les Athéniens ne firent point ce qui s'appelle le commerce, juſqu'après la guerre du Peloponeſe. Je pourſuis. Un peuple tel que je viens de le dépeindre, n'envoie point de colonies, du moins par néceſſité : il établit des comptoirs, des entrepôts, ce qui eſt très-différent. Les colonies d'Athènes n'étoient obligées qu'à céder la préſéance aux Athéniens dans les aſſemblées générales ; du reſte elles étoient entierement indépendantes de leur chef-lieu. Les

colonies d'un peuple commerçant n'étant fondées que pour servir d'entrepôt ou de comptoir, il seroit contradictoire à l'établissement, qu'elles eussent cette indépendance : il faut nécessairement que la puissance fondatrice les tienne sous l'obéissance; sans quoi les magasins, l'argent & les richesses qui y sont déposées, n'y seroient pas en sûreté. Les besoins même d'une colonie ne suffiroient pas pour la conservation des dépôts, puisque cette colonie pourroit tirer d'ailleurs ce qui lui manque, sans être obligée de recevoir la loi de ceux auxquels elle le demanderoit. Par exemple, les Corcyréens, en fondant Epidamne, n'avoient pas l'intention que ses colons ne leur fussent plus soumis ; & lorsque les Epidam-

niens eurent ſecoué le joug, les Corcyréens armerent pour les faire rentrer dans l'obéiſſance, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, parce qu'Epidamne n'étoit, pour ainſi dire, qu'un comptoir, ou entrepôt, que Corcyre avoit établi dans l'Illyrie pour faciliter ſon commerce.

Il eſt vrai que ces comptoirs dégénérent preſque toujours en colonies indépendantes, ce qui arrive d'autant plus facilement, que ces eſpeces de rayons ſont plus éloïgnés du centre d'où ils partent; que les premiers colons morts, leurs ſucceſſeurs, ne connoiſſent que par oüi-dire, leur pays originaire; que le temps, en éloïgnant toujours les dégrés de parenté, altere & détruit les liens du ſang; & qu'enfin l'amour de la liberté,

ſentiment que la nature a gravé dans le fond de nos cœurs, ſe réveille preſque toujours, lorſqu'il peut être ſatisfait impunément, & que la vue du joug, la préſence de celui qui l'impoſe, l'eſpoir des récompenſes, l'exemple du châtiment, ne ſoutiennent plus l'eſclavage ou la dépendance. Mais le peuple commerçant, qui fonde un établiſſement de cette nature, dont ſon intérêt eſt l'unique but, eſpere toujours que cet inconvénient n'arrivera pas, par le ſoin qu'il prend d'entretenir des flottes nombreuſes, pour conduire ſa domination immédiatement juſqu'aux endroits les plus reculés; & les troupes qu'il ſoudoie, de même que ſes vaiſſeaux de guerre, ont autant pour objet de prévenir les révoltes dans ſes colo-

nies, que les attaques de ſes ennemis.

Il s'enſuit de tout ce que je viens de dire, qu'Athènes où l'état étoit riche, & les particuliers fort peu, où l'oſtraciſme, qui banniſſoit toute eſpece de ſupériorité, lorſqu'elle paroiſſoit exceſſive, étoit établi; où les citoyens faiſoient valoir leurs fonds par eux-mêmes, & ſe bornoient au ſimple échange de leurs productions contre les denrées néceſſaires; où l'on étoit forcé de faire partir, de temps en temps, des colonies qui étoient libres & indépendantes du chef-lieu, au moment même du départ, & auxquelles on n'aſſignoit pas tel pays, plutôt que tel autre, pour aller s'y établir: il s'enſuit, dis-je, qu'Athènes ne fut point commer-

çante, & que les loix de Solon en laissant subsister les échanges simples, qui ne pouvoient manquer d'avoir été pratiqués avant lui, en les favorisant peut-être, n'établirent point, ne tolérerent même pas le commerce, puisque la plus connue de ces loix, je veux dire l'ostracisme, le gênoit trop, pour ne pas le détruire.

Themistocle semble avoir favorisé davantage le commerce, en tournant toutes les vues des Athéniens du côté de la navigation. Ce grand homme répétoit sans cesse à ses concitoyens: Qui est le maître de la mer, est le maître de tout; & Themistocle ne se trompoit pas. Cette maxime si importante & si vraie pour tous les peuples, l'étoit encore plus pour Athènes, située sur les côtes d'une mer par-

ſemée d'une multitude d'iſles, dont les habitans étoient preſque tous navigateurs. Que ne devoit-elle pas craindre de ces inſulaires, ſi elle n'avoit point de marine à leur oppoſer ? Mais les vues de Themiſtocle, dans cet établiſſement, ſe portoient bien plus loin ; c'eſt ce que je vais encore tâcher d'éclaircir.

Preſque tous les peuples de la Grece qui habitoient le continent, étoient pauvres & aguerris. Leur conquête ne pouvoit que coûter fort cher, & rapporter fort peu : d'ailleurs Sparte, cette puiſſance formidable par l'éducation de ſes citoyens, par la forme & la ſageſſe de ſon adminiſtration, Sparte, que les Athéniens ne pouvoient raiſonnablement eſpérer d'abbatre, s'étoit hautement

déclarée pour être le soutien des opprimés, envers & contre tous. Les colonies Grecques établies dans l'Asie, dans la Sicile, dans la Thrace, avoient besoin de défenseurs contre les nations qui, avec des forces supérieures, attentoient à leur liberté. Ces colonies avoient beaucoup perdu en peu de temps, de cet esprit qui pouvoit seul les maintenir; l'espece avoit dégéneré. Themistocle vit que mettre sa patrie à portée, & en état de les défendre, c'étoit lui ménager les moyens de les asservir, & qu'avec le produit de ces conquêtes, elle pourroit toujours avoir des flottes assez considérables pour tenir les Lacédémoniens en respect, & faire la loi dans la Gréce. Il est aisé de sentir que le commerce n'entroit

pour rien dans ces projets ambitieux, ſi oppoſés à l'eſprit de paix & de tranquillité, qui convient à une nation commerçante, & qui doit être le centre invariable de ſes opérations politiques; mais ces projets convenoient très-bien à un peuple qui avoit fait de la loi du plus fort, une maxime d'état, qui ne s'en cachoit pas même aux yeux des autres puiſſances, qui la faiſoit entrer dans preſque toutes les harangues, & qui prétendoit, en l'adoptant, ne ſuivre qu'une loi dictée par la nature, pratiquée dans tous les ſiécles, chez toutes les nations, & juſques parmi les animaux. Ces projets inutiles, & même ridicules à former dans une ville de commerce, s'accordoient très-bien avec le caractere des Athé-

niens. L'on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici les principaux traits dont les peint Thucydide : » Ce ſont, dit l'hiſtorien, des eſ-» prits vifs, remuans, ſans ceſſe » diſpoſés à entreprendre. Leur » activité leur fait imaginer que » l'on gagne toujours à ſe mou-» voir. Ils forment des projets » ambitieux, hardis ; ſi le ſuccès » s'enſuit, ils ne ſçavent point » s'arrêter dans leur proſpérité, & » pouſſent encore plus loin leur » fortune ; s'ils échouent au con-» traire, pleins de confiance au mi-» lieu des dangers les plus grands, » leur chute ne les décourage » point, & on les voit prêts à ſe » relever au moment même qu'on » les accable. Selon eux, c'eſt per-» dre beaucoup, que de ne rien » gagner ; & ce qu'ils gagnent eſt

» toujours peu , en comparai-
» ſon de ce qu'ils eſperent. Si une
» entrepriſe ne leur réuſſit pas, ſur
» le champ une autre lui ſuccede.
» Ils déliberent promptement ,
» exécutent de même ; & l'on
» peut dire qu'ils poſſedent en
» quelque ſorte ce qu'ils ſouhai-
» tent , par l'extrême vivacité
» avec laquelle ils cherchent à ſe
» ſatisfaire. Avec eux , un deſſein
» eſt préſenté , réſolu , accompli ,
» ou manqué preſque en même
» temps. Ils jouiſſent peu du pré-
» ſent , ſongent continuellement
» à l'avenir , cherchent le repos
» dans l'agitation , & ne connoiſ-
» ſent pas de pire ſituation que la
» tranquillité. Les jours de fête, ils
» s'occupent de ce qu'ils ont pro-
» jetté comme les autres jours ; &
» ils penſent que remplir les de-

» voirs de ſon état, c'eſt rendre » aux dieux le culte qu'ils exigent. » Enfin l'on peut dire que les » Athéniens ſont faits pour n'être » jamais en repos, & pour n'y » jamais laiſſer les autres. » Pour peu qu'on ſe rappelle l'hiſtoire de cette république, on voit combien ce portrait, tracé de la main d'un de ſes propres citoyens, eſt reſſemblant.

Il ſeroit bien étonnant qu'un peuple qui, avec ce caractere, ne connoît que la loi du plus fort, & qui, ſur ce principe, veille ſoigneuſement à maintenir dans ſon ſein l'uſage des exercices militaires, fût gouverné par l'eſprit de commerce. Mais il eſt tout ſimple que ce même peuple ſoit animé de l'eſprit de conquête, qu'il devienne puiſſant, & que

la ſituation du pays qu'il habite, lui permettant, ou exigeant de lui d'avoir une marine, il prenne l'empire de la mer.

Ce que Thémiſtocle avoit prévu, arriva. Après la défaite des Perſes, les Atheniens ayant remis en liberté les colonies Grecques de l'Aſie, ils en exigerent des contributions pour la ſûreté commune, ſoit en fourniſſant des vaiſſeaux de guerre, ſoit en donnant de l'argent en même raiſon, pour l'entretien des flottes & la ſolde des troupes néceſſaires à cet effet. Les ſommes demandées parurent très-modiques, & l'étoient en effet pour des commerçans. Ces colons, que l'amour du gain poſſédoit déja plus que l'amour de la gloire, firent, avec les Atheniens, ce que les Hollandois ont

ſait de nos jours avec les Anglois. Il leur parut bien différent de donner de l'argent, ou de fournir des vaiſſeaux & des hommes, qui pouvoient rapporter davantage, en les employant au commerce, ils ne balancerent pas. Cela étoit bien différent en effet. En prenant le dernier parti, ils auroient ſoutenu leur propre puiſſance : à l'abri de leurs forces maritimes, leur commerce, moins étendu peut-être, auroit été plus en ſûreté, & ils auroient conſervé leur liberté & leurs poſſeſſions. En prenant le premier, comme ils firent, ils commercerent. Ils ſembloient gagner davantage à la vérité ; mais ils perdoient plus en effet, puiſque bientôt ils ne travaillerent que pour des maîtres qui les aſſerviſſoient de plus en plus.

plus. Les contributions demandées du temps de Periclés & d'Alcibiade, n'étoient plus les mêmes, à beaucoup près, que celles qui avoient été réglées par Ariſtide. La différence étoit de quinze à un.

Ces colons devinrent donc dépendans d'Athènes, à meſure qu'Athènes ſe mettoit en état de les mieux ſoutenir contre les Perſes, qu'ils craignoient, & qui étoient peut-être moins redoutables pour eux. C'eſt ainſi que cette république devint maîtreſſe de la mer. Encore une fois, ſa marine étoit guerriere, & non pas marchande. Ses vaiſſeaux portoient des combattans, & n'étoient point les arſenaux du luxe & de la molleſſe. On peut voir dans les projets de Themiſtocle,

& dans la conduite de ces projets, la clef de la grandeur d'Athènes, dont la puissance parvint à un tel point, qu'il ne fallut pas moins que Sparte pour la balancer, c'est-à-dire, un état encore plus belliqueux, qui joignoit à l'esprit de conquête, la sage modération de ne vouloir rien conquérir, & qui se bornoit à se défendre, ainsi qu'à défendre ses alliés; mais qui ne vouloit point s'exposer à être obligé de recevoir la loi, lorsqu'il pouvoit la donner.

Athènes n'avoit pas la même prudence dans ses desseins politiques, avec le même esprit, pour les exécuter : elle n'envisageoit souvent que l'objet de son ambition, & non les suites de ses desseins ambitieux; d'ailleurs Athè-

nes, avec beaucoup de places à défendre, & un nombre considérable de vaisseaux à entretenir, avoit été obligée de prendre des mercénaires à sa solde en trop grande quantité; & ce vice dans son militaire, influa sur son gouvernement, en influant sur la force de ses armées.

La folle entreprise que cette république forma contre Syracuse, porta le premier coup à sa puissance; & les rois de Perse, dont l'intérêt étoit de l'abbaisser, vû les secours qu'elle donnoit aux colonies d'Asie, s'unirent aux Spartiates, leur fournirent des vaisseaux ou de l'argent pour les équiper, & les mirent en état, par ce moyen, d'avoir une marine, pour le moins aussi formidable que celle des Atheniens.

Les rois de Perſe, à force d'exciter des troubles & des révoltes dans les villes grecques de l'Aſie, parvinrent à en chaſſer les Atheniens ; ceux-ci, en perdant les contributions qu'ils en tiroient, perdirent la plus grande partie de leurs forces, & furent enfin obligés de céder aux armes de Sparte, & de s'en remettre à ſa diſcrétion : mais les moyens que le vainqueur avoit employés pour ſoumettre ſon ennemi, ſervirent bientôt à l'abbatre lui-même. L'or des Perſes & leur luxe, introduit par Lyſander dans Lacédémone, la perdirent à ſon tour. Athènes, en s'écroulant, vit la chute de Sparte ſe préparer : elle eſpéra encore, & ne ſe trompa point.

Les Béotiens, malgré l'exemple des Atheniens, oſerent lutter con-

tre Sparte : ils abbaiſſerent cette puiſſance, juſqu'alors invincible. Athènes ſe releva, & reprit une ſeconde fois l'empire de la mer: mais elle ne donna plus la loi aux Perſes; ne pouvant plus tirer de l'Ionie les tributs qu'elle en recevoit dans les temps de ſa grandeur précédente, elle ſe tourna toute entiere du côté du commerce; & cette ville jadis ſi puiſſante, dégénéra en ville ſeulement floriſſante : le luxe & la magnificence y parvinrent au point, que la ſeule repréſentation d'une tragédie coûtoit ſouvent plus à l'état, qu'une campagne entiere.

L'oiſiveté, la molleſſe, gagnerent bientôt les Atheniens. Bientôt les fatigues de la guerre leur parurent ſi inſupportables, qu'ils ſacrifierent tout pour l'éviter. Il

faut lire les harangues de Demosthènes, pour sentir combien les Atheniens de son siécle, différoient de ceux du temps de Themistocles, de Periclès, &c. On peut y voir les traits satyriques & mordans que cet orateur emploie pour ranimer leur courage, & les faire sortir de cet état d'indolence & de langueur. Ils n'étoient plus occupés que de vils intérêts. Leurs troupes n'étoient plus composées que de mercénaires. Leur corps politique n'étoit plus instruit de ce qui se passoit chez les peuples voisins. Philippe parut, & toute leur puissance maritime ne put les sauver. Dans la situation où ils étoient, peu importoit, comme le dit éloquemment Demosthènes, que Philippe mourût ou qu'il vécût.

Les Atheniens n'auroient gagné à ſa mort, que d'avoir d'autres maîtres : ils auroient, pour ainſi dire, formé un conquérant qui vint les aſſervir.

Depuis la domination des Macédoniens, Athènes reparoît encore deux ou trois fois ſur la ſcène, mais ce ne ſont que des inſtans ; & ſes actions de vigueur ne reſſemblent plus qu'aux flammes que jette un flambeau qui s'éteint, dont la lueur ne ſert qu'à rendre les ténébres plus épaiſſes. J'aurai encore occaſion de parler de ce peuple au chapitre des Macédoniens.



CHAPITRE XII.

De Sparte.

LEs Spartiates n'ayant jamais été commerçans, quoiqu'avec toutes les facilités imaginables pour faire le commerce, & n'ayant eu de marine que pendant des inſtans, pour ainſi dire, ſembleroient devoir être exclus d'un ouvrage, dontle but eſt de conſidérer les peuples qui ſe ſont adonnés au commerce & à la navigation : mais je ne puis me réſoudre à parcourir la Gréce, ſans dire au moins un mot d'une nation qui a laiſſé dans le monde des traces ineffaçables, & dont chaque citoyen, en confondant ſa gloire dans celle de l'état, merita un

éloge particulier ; nation belliqueuſe, que l'on put accabler, mais qu'on ne put ſoumettre ; qui réduite aujourd'hui à la poſſeſſion de quelques cavernes dans la montagne qu'elle habite, ſoutient encore ce caractere d'indépendance, par lequel elle ſe diſtingua toujours des autres peuples ; nation enfin, dont la gloire n'a pu finir avec ſa puiſſance, & dont on parlera d'autant plus, qu'on s'éloignera davantage de la prendre pour modele.

Lycurgue inſtruit par ſes voyages, étoit perſuadé que le peuple le plus riche eſt celui qui a le moins de beſoins ; que le plus puiſſant eſt celui qui peut ſe paſſer de toute eſpece de communication avec ſes voiſins ; que le plus redoutable eſt celui qui, tou-

jours en état de conquérir, n'abuſe jamais de ſes forces, & qui maître de s'aggrandir par une ſupériorité acquiſe, ne la maintient, & ne s'en ſert que pour aſſurer la défenſe de ſes poſſeſſions, de maniere à n'être que rarement obligé de les défendre. Enfin Lycurgue étoit convaincu que le peuple le plus tranquille eſt auſſi le plus heureux. Et le gouvernement le plus militaire qui ait jamais exiſté, ne fut établi que pour éviter la guerre.

En effet quelles conteſtations pouvoit eſſuyer une nation qui ne vouloit avoir rien de commun avec tout ce qui l'environnoit, & qui avoit pouſſé l'inſociabilité juſqu'à bannir les arts & les ſciences, pour ſe défendre du luxe & du commerce avec les étrangers?

Que pouvoit-on gagner à communiquer avec un peuple qui ne voulant ſçavoir qu'être vertueux, s'étoit fait des principes ſur la vertu, ſi clairs, que l'eſprit le plus borné pouvoit les comprendre, ſi précis, & en ſi petit nombre, qu'il étoit impoſſible de les oublier, ſi conformes aux beſoins de la nature, que tout le monde pouvoit les ſuivre, & qui vouloit ignorer tout le reſte ? Quel intérêt pouvoit-on avoir à commercer avec un peuple qui, content d'avoir une ſubſiſtance aſſurée, telle que le pays la fourniſſoit, ne mettoit pas plus d'élégance dans ſes vêtemens, que de délicateſſe dans ſa nourriture, pas plus de recherche dans ſes habitations, que d'éloquence & de profuſion de mots dans l'expreſ-

ſion de ſes idées, pas plus de gentilleſſe dans ſes converſations, que d'urbanité & de politeſſe dans la ſociété particuliere, enfin, qui mettoit ſa vanité à mépriſer tout ce qui brille, ſéduit, & qui, par un rafinement d'orgueil plus fort peut-être, mais mieux entendu, ſembloit fuir & contredire en tout l'orgueil, avec autant de ſoin que les autres le flatent & le ſervent. Quel profit pouvoit réſulter de ſe mêler avec une nation, dont les membres ſe refuſoient à toute eſpece de travail lucratif, dans la crainte d'être riches, & qui n'établiſſant d'autre monnoie que des morceaux de fer, qu'ils avoient encore l'attention de corrompre avant de s'en ſervir à cet uſage, évalués à un prix ſi bas, qu'il

falloit une voiture attelée de plusieurs bœufs pour traîner une somme assez modique, sembloient n'avoir cédé qu'à la nécessité d'avoir entr'eux & les Ilotes, chargés des travaux nécessaires, un signe représentatif des valeurs & des salaires ; dont toutes les richesses consisterent dans la gloire de l'Etat, gloire qui ne dépendoit point du nombre de ses conquêtes, mais de celui des victimes immolées à sa sûreté, & de son indépendance du reste de l'univers ? Que pouvoit-on gagner, même à la vaincre, cette nation, & que ne devoit-on pas craindre, en attaquant un peuple qui poussoit l'union jusqu'à la fraternité, & peut-être plus loin ; qui dédaignant toute culture de l'esprit, ne s'attachoit uniquement dans

tous les exercices, qu'à fortifier l'ame & le corps ; dont les devoirs étoient l'amour de la patrie, & les amusemens tout ce qui pouvoit rendre propre à la servir, & chez lequel tout novateur étoit noté d'infamie ? Peuple isolé au milieu d'une infinité d'autres peuples, qui ne tenant à rien, pouvoit résister à tout.

Les Ilotes, que Sparte avoit asservis, qui tenterent vainement plusieurs fois de se soustraire au joug, & qu'elle nourrissoit uniquement pour se décharger sur eux de ces travaux qui, pour n'avoir pas un rapport direct à la guerre, n'en sont pas moins nécessaires, tels que le labourage, les transports des denrées, la fabrication des outils, des armes même, enfin de toutes les choses

indiſpenſables : les Ilotes, dis-je, étoient auſſi les ſeuls agens du peu de trafic qui devoit ſe faire dans le territoire de Sparte. Toute eſpece de lucre leur étoit abandonné. Après la célebre bataille de Platée, Pauſanias les chargea du ſoin de recueillir les riches dépouilles des ennemis vaincus, pour en faire des offrandes dans le temple de Delphes. Les Ilotes agirent en eſclaves, c'eſt-à-dire, qu'ils déroberent une partie de ces dépouilles, & les vendirent aux habitans d'Egine ; mais ils furent trompés à leur tour. Les Eginetes leur firent accroire que l'or n'étoit que du cuivre, l'acheterent ſur ce pied, & s'enrichirent beaucoup : preuve bien forte que le trafic des Ilotes ne ſortoit pas de l'enceinte de la domina-

tion de Sparte, & que les Ilotes même n'avoient point, ou que fort peu, de communication avec les étrangers.

Je n'entrerai point dans la discussion des loix de Lycurgue, que tout le monde croit connoître, & dont bien des gens n'apperçoivent pas toujours la tendance directe vers leur centre de réunion ; mais j'aurai occasion d'en parler ailleurs.

La forme du gouvernement de Sparte paroît aussi singuliere que le peuple qui l'avoit adoptée: mais elle étoit aussi sage que les loix qui l'avoient établie. Deux rois placés sur le même trône, semblent devoir être une source inépuisable de troubles & de guerres civiles : mais ces deux rois subordonnés aux Ephores, n'étoient,

pour ainſi dire, que des particuliers à Sparte, & ne régnoient en effet qu'à la tête des armées; par-là leur ambition ne pouvoit jamais être funeſte à l'Etat; leurs cabales, leurs intrigues, leurs ſoins même, ne pouvoient jamais exciter que l'eſprit de conquête, toujours tempéré par la prudence ou par l'intérêt particulier des Ephores, qui n'étoient rien à la tête des armées, & qui étoient beaucoup à la tête du conſeil. C'eſt ainſi que le légiſlateur avoit trouvé le moyen de faire ſervir le peu d'intérêt particulier, qu'il n'avoit pu détruire, à l'intérêt général, comme il avoit fait ſervir dans les loix certains penchans de la nature, aux vertus même qu'ils ſemblent bleſſer : le larcin toléré par ces loix, avoit pour

but d'entretenir la vigilance.

Lycurgue avoit fait le partage des terres, & en assignant à chaque citoyen sa subsistance, sembloit avoir réglé avec la providence, le nombre des habitans de Sparte. On eût dit qu'il étoit convenu avec elle, qu'un certain nombre de familles subsisteroit toujours, & n'augmenteroit jamais. On regarde comme vraisemblable, que Lycurgue avoit laissé quelques portions de terre au domaine de l'Etat, soit pour aggrandir les portions d'une famille devenue trop nombreuse, soit pour donner à une famille nouvelle, ce qui lui étoit nécessaire. Cette réserve a toujours paru indispensable : mais ce législateur combina d'après ce que devoient opérer ses institutions,

dont les unes arrêtoient les progrès d'une population trop nombreuſe, tandis que d'autres la favoriſoient aſſez pour l'entretenir : c'eſt ce que je vais tâcher de dévélopper.

Par un des principaux réglemens, les enfans n'appartenoient plus à leurs peres & meres, du moment qu'ils étoient nés. L'Etat s'en emparoit, comme d'un bien qui lui étoit propre, & ſe chargeoit de leur éducation, qui étoit commune : or par un article ſécret du même réglement, il étoit porté que tous les enfans contrefaits, ou qui devenoient incommodés, de maniere à ne pouvoir pas porter les armes, ſeroient retranchés de la ſociété ; on les faiſoit périr, & on jettoit leurs corps dans une eſpece de cloaque : de

cette maniere il eſt aiſé d'appercevoir comment, & par quelle raiſon, il ne ſe trouvoit jamais plus de citoyens que de portions de terre. Ce réglement fait horreur, quelque utile qu'il fût : cependant à raiſonner politiquement, & même philoſophiquement, on ſent combien il étoit avantageux à l'Etat, puiſqu'il aſſuroit la conſervation des principes du gouvernement, de ſa force, de ſa puiſſance ; & combien il étoit avantageux, même dans la ſociété, puiſqu'il évitoit ſûrement toutes conteſtations générales ou particulieres au ſujet des poſſeſſions : ainſi le fils n'héritoit point de ſon pere ou de ſa mere ; l'Etat le dotoit, pour ainſi dire, en naiſſant ; & lorſqu'il mouroit, cette eſpece de dot faiſoit la portion de celui

qui le remplaçoit. De cette maniere, la terre n'appartenoit pas à l'homme ; l'homme au contraire sembloit appartenir à la terre, & la terre, de même que l'homme, appartenoient à la république.

Sparte ainsi gouvernée, & bornée à sa propre puissance, n'ayant ni établissemens au-delà des mers, ni tributaires, ni alliés, pour ainsi dire, & ne voulant rien conquérir, n'avoit pas besoin de marine. Ses troupes de terre lui suffisoient pour empêcher les progrès d'une descente dans le Peloponese, & c'étoit tout ce qu'il lui falloit. Une marine soutenue eût entraîné des dépenses que l'Etat ne pouvoit supporter, qu'en se relâchant sur quelques-unes de ses institutions, & se relâcher c'étoit les détruire,

Lorſque Xerxès vint dans la Gréce, il fallut bien équiper des vaiſſeaux, & fournir ſon contingent pour la cauſe commune. Mais après les batailles de Salamine, de Platée & de Mycale, Sparte voyant que ſes généraux tendoient à s'éloigner des maximes de ſon gouvernement, les rappella, rompit ſa flotte, & renvoya même à la protection d'Athènes, des peuples qui demandoient à ſe mettre ſous la ſienne, afin de n'avoir aucun prétexte pour conſerver ou relever une marine.

Ce fut dans ce principe que le roi de Sparte, ſur la demande du tyran Ariſtagore, qui imploroit les ſecours de la république contre les forces de Perſe, prêtes à l'accabler, s'étant informé com-

bien il falloit de journées pour aller jufqu'à la cour du grand roi, traita fa propofition d'extravagante, & ne put s'empêcher d'en rire. L'expédition d'Agefilas femble contredire ceci : mais fi l'on y fait attention, & les auteurs s'expliquent pofitivement là-deffus, cette entreprife ne fut point formée par l'Etat, qui ne l'avouoit point du tout, mais par un particulier, qui ne demanda à Sparte, que trente confeillers, & la permiffion de commander ceux qui voudroient le fuivre, & concourir avec lui au projet de mettre en liberté les Grecs de l'Afie.

Cependant l'efprit de domination, qui influoit fi fort fur le gouvernement d'Athènes, & qui ne tendoit pas à moins qu'à fubjuguer toute la Grece, comme on

l'a vû dans le chapitre précédent ; ſe manifeſta avec tant d'évidence, que Sparte ouvrit les yeux ſur la néceſſité d'en arrêter les progrès. On a vu de quelle maniere cette guerre s'alluma ; comment les peuples qui en étoient le principe diſparurent, pour ainſi dire, & comment Sparte & Athènes, d'auxiliaires qu'elles étoient, devinrent bientôt les puiſſances belligérentes.

Il fallut bien alors faire céder les inſtitutions aux circonſtances. Sparte rétablit ſa marine, & la ſoutint au moyen des ſecours d'argent qu'elle recevoit de Perſe. Les Spartiates n'étoient rien moins que marins ; ils eſſuyerent des revers : mais ils étoient courageux & diſciplinés ; ils reprirent bientôt l'avantage, & arracherent

cherent enfin l'empire de la mer aux Athéniens. Cette derniere puiſſance humiliée, ils rompirent encore une fois leur marine; mais l'expérience de cette guerre parut démontrer que les temps étant changés, il falloit faire prêter les principes aux circonſtances, & qu'il étoit néceſſaire d'avoir un tréſor public, pour ne plus mettre l'état dans le cas de dépendre des intérêts des Perſes, & d'avoir recours à eux.

Cette opinion ſi ſpécieuſe étoit appuyée par Liſander, qui ayant eu la plus grande part aux ſuccès de la république, avoit acquis auſſi le plus grand crédit. On ne prit pas garde aux motifs qui faiſoient agir ainſi ce citoyen ambitieux. On ne prit pas garde que l'établiſſement de ce tréſor pour

ſubvenir aux beſoins de l'Etat, tendoit à ſa deſtruction, en détruiſant le principe qui étoit de toujours ſe défendre & de ne jamais conquérir. On ne prit pas garde que l'or qui y ſeroit dépoſé, philtreroit bientôt à travers les coffres dans la bourſe des citoyens, & que le tréſor public deviendroit enfin celui des particuliers, en excitant en eux l'ambition d'en diſpoſer. Il arriva ce qu'on devoit en craindre. Les Spartiates également pauvres, étoient tous riches; le nouveau réglement fit connoître la pauvreté & les richeſſes. Un pere mécontent de ſon fils, fit paſſer une loi qui permettoit aux peres de diſpoſer de leurs biens à leur gré, ſous prétexte de tenir les enfans dans une plus grande dépendance. Lorſque

dans un tout bien combiné on dérange une partie, il eſt évident qu'il en reſulte un dérangement dans toutes les autres qui y ſont liées ; & il eſt rare que ce dérangement n'entraîne pas la deſtruction du tout ; cette loi nouvelle ne fit que hâter la révolution, que l'établiſſement d'un tréſor public n'eût peut-être amené que lentement. Les terres ne furent plus diviſées par égales portions ; elles paſſerent dans les mains d'un grand nombre de citoyens qui, devenus riches, ceſſerent d'être guerriers.

L'égalité détruite, les citoyens pauvres n'eurent pas le même zéle pour une patrie qui ſembloit avoir ceſſé d'être juſte à leur égard, le courage ſubſiſta à Sparte ; mais Sparte ne fut plus invincible.

Cette république vaincue avoit perdu son éclat & sa gloire, sans tomber sous le joug du vainqueur. Cléomene parut, il reveilla l'esprit de Lycurgue, rétablit les anciennes institutions, & tout-à-coup Sparte reprit son ancienne splendeur ; mais la puissance combinée des Macédoniens & des Achéens ayant forcé Cléomene de s'éloigner de la Gréce, les Achéens détruisirent son ouvrage, & Sparte retomba dans son assoupissement.

Cependant le courage, la discipline & l'esprit militaire ne s'y éteignirent jamais au point qu'on pût méconnoître un soldat Spartiate, ni le confondre avec un soldat de quelqu'autre nation que ce fût. Ce peuple intérieurement attaché à ces mêmes principes qu'il avoit trop perdus de

vue, marqua toujours auſſi le même éloignement pour le commerce juſques dans ſa décadence. Philoſtrate qui vivoit ſous l'empire de Domitien, rapporte un trait qui peut en ſervir de preuve ; un jeune Lacédémonien, dit-il, fut appellé en jugement, & près d'être condamné à mort, pour avoir préféré le trafic & le négoce de la mer aux emplois du gouvernement, & le ſoin de s'enrichir au ſervice de la République.

Fin du Tome premier.







